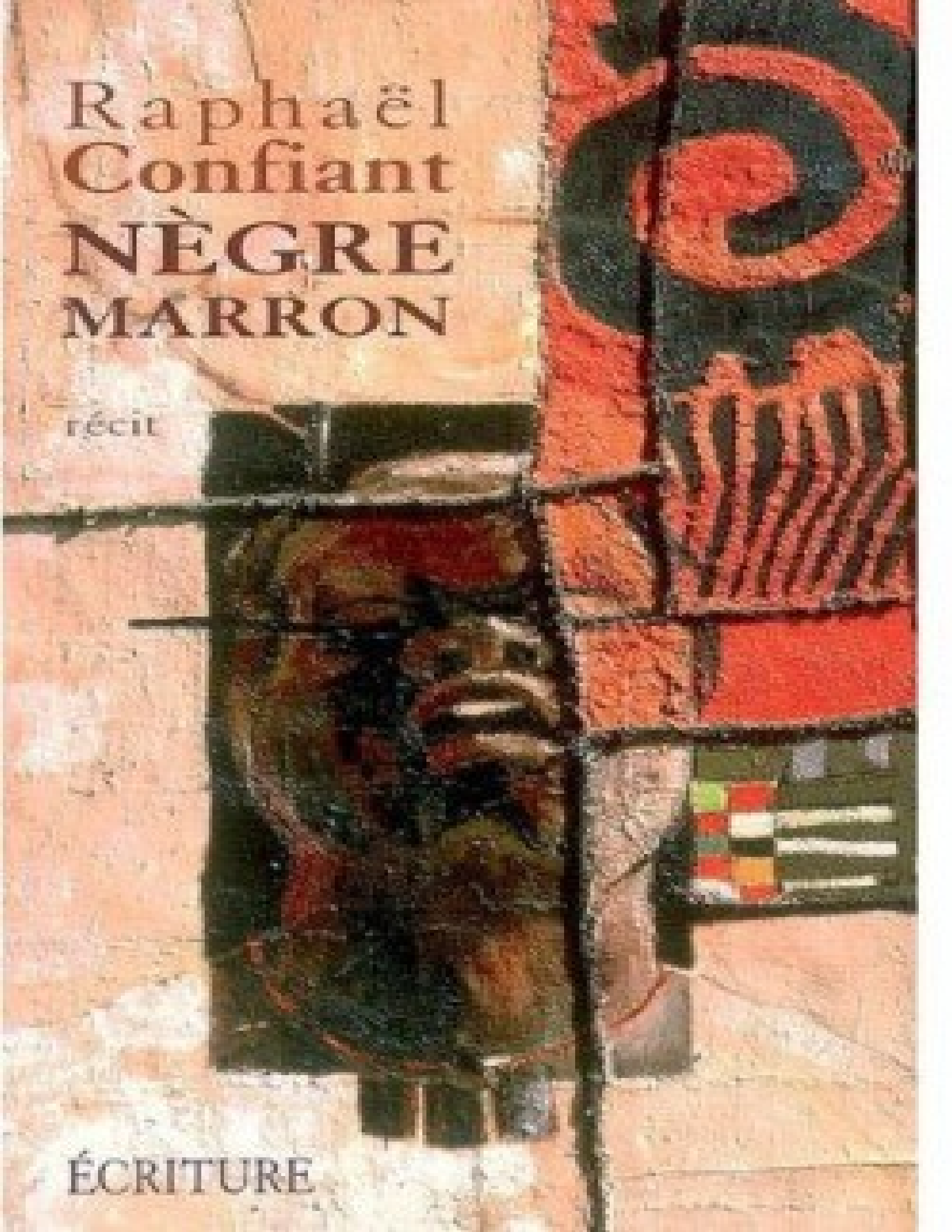


Raphaël
Confiant
**NÈGRE
MARRON**

récit

ÉCRITURE



DU MÊME AUTEUR

En langue créole

Marisosé, roman, Presses universitaires créoles, 1987 (traduction française de l'auteur : Mamzelle Libellule, Le Serpent à plumes, 1995).

Kôd Yanm, roman, K.D.P., 1986 (traduction française de G. L'Étang : Le Gouverneur des dés, Stock, 1995).

Bitako-a, roman, GEREC, 1985 (traduction française de J.-P. Arsaye : Chimères d'En-Ville, Ramsay, 1997).

Jou Baré, poèmes, Grif An Tè, 1981.

Jik dèyè do Bondyé, nouvelles, Grif An Tè, 1979 (traduction française de l'auteur : La Lessive du diable, Écriture, 2000 ; Le Serpent à plumes, 2003).

En langue française

Adèle et la Pacotilleuse, roman, Mercure de France, 2005.

La Panse du chacal, roman, Mercure de France, 2004.

Le Barbare enchanté, roman, Écriture, 2003-Nuée ardente, roman, Mercure de France, 2002.

La Dissidence, récit, Écriture, 2002.

Brin d'amour, roman, Mercure de France, 2001.

Le Cahier de romances, récit, Gallimard, 2000.

Canne, douleur séculaire, ô tendresse !, album, en collaboration avec David Damoison, Ibis Rouge, 2000 (prix du Salon du livre insulaire d'Ouessant).

La Dernière Java de Marna Josépha, récit, Mille et Une Nuits, 1999. Régisseur du rhum, récit, Écriture, 1999.

L'Archet du colonel, roman, Mercure de France, 1998.

Le Meurtre du Samedi-Gloria, roman policier, Mercure de France, 1997 (prix RFO).

La Baignoire de Joséphine, roman, Mille et Une Nuits, 1997.

La Vierge du Grand Retour, roman, Grasset, 1996.

Contes créoles des Amériques, contes, Stock, 1995.

La Savane des pétrifications, récit, Mille et Une Nuits, 1995.

Les Maîtres de la parole créole, contes, Gallimard, 1995.

Bassin des ouragans, récit, Mille et Une Nuits, 1994.

Commandeur du sucre, récit, Écriture, 1994.

L'Allée des soupirs, roman, Grasset, 1994 (prix Carbet de la Caraïbe). Ravines du devant-jour, récit, Gallimard, 1993 (prix Casa de las Americas).

Aimé Césaire, une traversée paradoxale du siècle, Stock, 1993 ; Écriture, 2006.

Lettres créoles : tracées antillaises et continentales de la littérature, essai, en collaboration avec Patrick Chamoiseau, Hatier, 1991. Eau de café, roman, Grasset, 1991 (prix Novembre).

Éloge de la créolité, essai, en collaboration avec Patrick Chamoiseau et Jean Bemabé, Gallimard, 1989.

Le Nègre et l'Amiral, roman, Grasset, 1988 (prix Antigone).

RAPHAEL CONFIANT

NÈGRE MARRON

récit

ÉCRITURE

Il a été tiré de cet ouvrage trois cents exemplaires sur Bouffant ivoire Alizé or des papeteries de Vizille numérotés de 1 à 300 constituant l'édition originale.

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue et être tenu au courant de nos publications, envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre, aux Éditions Écriture,

34, rue des Bourdonnais 75001 Paris.

Et, pour le Canada, à

Édipresse Inc., 945, avenue Beaumont,

Montréal, Québec, H3N 1W3.

ISBN 978-2-909240-71-8 Copyright © Écriture, 2006.

L'ÉCHAPPÉE-COURIR

(1687)

ARTICLE 38. – L'esclave fugitif qui aura été en fuite pendant un mois, à compter du jour que son maître l'aura dénoncé en justice, aura les oreilles coupées, et sera marqué d'une fleur de lys sur son épaule, et s'il récidive un autre mois, à compter pareillement du jour de la dénonciation, il aura le jarret coupé et il sera marqué d'une fleur de lys sur l'autre épaule, et la troisième fois il sera puni de mort.

Code noir (1685)

Il y a la pluie-fifine. La pluie qui, goutte après goutte, débouline de l'empennage des fromagers géants pour tomber en billes de lumière sur le feuillage strié d'écaillés du bois-rivière ou glisser-descendre sur l'insolite rectitude de l'acoma – celui qui même foudroyé ne pourrit jamais – avant, final de compte, d'embuer les fougères arborescentes, et tout cela est belleté et solitude.

Au début, aucun de ces pieds de bois n'a de nom. Ils vivent dans l'indistinct. Se pressent les uns contre les autres dans une masse de vert aux teintes qui changent selon la position du seul astre que l'on parvient à déceler, celui du grand jour. Ici-là, dans l'ancre de la végétation, point d'étoiles ni de lunes. Ni encore d'éclairs ou d'arcs-en-ciel. Seulement des trouées dans la froide bleuité du ciel, toujours parsemé de panaches blancs, sauf les jours d'avant-cyclone, quand le temps semble faire une halte.

Ici-là, les hommes n'ont pas de mémoire, alors les lieux se souviennent à leur place. Les roches aussi, gravées d'antiques et indéchiffrables écritures. Et aussi les pieds de bois. Tout cet irréfragable.

Il faut habituer chaque parcelle de votre corps à chacune des gouttes de pluie. Chercher en guise de refuge quelque encoignure de rocher ou l'en-bas d'une falaise est pure perte. L'eau s'impose tout-partout. Sous vos pieds, endormie parmi les vieilles feuilles qui se détachent en grappes de leurs branches ; sur votre peau à cause du vent qui la charroie comme par jeu ; dans le pagne de cordes que vous avez tressé vite-pressé autour de vos reins. Tout-partout. Dans le grain de vos yeux, même si vous vous acharnez à les tenir clos, au creux de vos mains, le long de la raie du dos (le plus irritant, oui !), au mitan des orteils qui déjà suintent du pus d'irritantes escarres.

Se tenir immobile est épreuve. Il faut avancer, ne jamais cesser d'avancer. Sans mouvements brusques car la bête-longue veille, sourde mais réceptive aux moindres égaillées de lumière, lovée autour de la hampe du balisier dont la fleur, quand elle atteint l'extrême du rouge, est une stupéfaction. C'est là un moment de bonheur. Elle vous impose de l'honorer du regard. Elle vous tient sous l'emprise de sa perfection géométrique. Vous l'aviez désignée « fleur de sang » jusqu'à votre rencontre avec des Nègres créoles, égarés dans les hauts bois, qui vous en révélèrent le nom vrai. Le premier contact avec ces êtres étranges se fait sans brocanter une miette de parole. Chacun reste ensouché dans sa chacunière. C'est qu'ils viennent d'En-bas, des plantations de canne à sucre alignées au cordeau qui peignent les plaines et les coulées, parfois jusqu'au bordage de la mer, laquelle, d'ici-là, ressemble à un pagne tendu à l'infini. Ils sont armés de fusils grossiers et de coutelas. Autour d'une liane, ils ont amarré le produit de leur chasse : ramiers, grives trembleuses, siffleurs de montagne, poules d'eau, gangans. Oiseaux dont, au déroulé du temps, ils vous enseigneront les noms. Ils parlent très fort, rient, cabriolent, se chamaillent ou se congratulent tout en ouvrant une trace devant eux à coups de coutelas. Leur bouche jargouine une langue inconnue qui n'entretient aucun rapport avec aucune de celles en usage au Pays-Guinée. Une sorte de roucoulement nasillard qui leur baille, en fait, un air peu menaçant. Quand ils vous découvrent, ce n'est pas à dire qu'ils sursautent. Ils se figent net, les lèvres largement ouvertes, les bras comme cassés. C'est que les Nègres créoles ne vont jamais seuls dans les hauts bois. Ils s'agrègent, plus souvent que rarement, par quatre ou cinq, le plus robuste (ou le plus téméraire) placé à l'avant de la petite troupe. Une peur quasi sacrée les tient de vous voir. Alors les voilà qui s'escampent en vous voltigeant ce que vous devinez être des injuriées, lâchant leurs armes ou bien leurs outils si ce sont des défricheurs de mornes, ceux-là qui cultivent de minuscules jardins en pente raide dans lesquels il vous arrive de fouiller ignames-chacha ou choux caraïbes. Vite enveloppés par la forêt, leurs cris vous parviennent encore, tamisés :

— Sakré Neg-mawon ki ou yé ! Asazinè ! Tjenb-wazè afritjen ! (Espèce de Nègre marron ! assassin ! sorcier africain !)

Vous ne mesurez pas encore la cadence de leurs mots mais à force-à force, ils s'inscrivent dans votre esprit. Vous espérez la nuit noire pour vous approcher du butin. Les fusils sont inutiles. Faute de poudre. Les coutelas, les madjoubés et les fourches une bénédiction. Ils permettent de jeter bas les palmistes afin d'en manger le cœur si-tellement tendre ou d'aller à la recherche de l'igname sauvage qui s'ingénie à se serrer sous un fouillis de rames, cela à flanc de précipice. D'autres fois, plus rares, les Nègres créoles sont frappés de frénésie. Leurs yeux passent de l'incrédulité à l'intérêt jusqu'à ce qu'ils esquissent un brin de sourire. Ils ne savent quoi faire ni que dire. Leur dos est rayé de vilaines cicatrices qui sont la marque du fouet lequel, au Pays d'Avant comme au Pays d'Ici-là, est le tout premier instrument d'asservissement. Le souvenir en vous, chaque fois, de la horde de chevaux qui caracola autour de votre village, montés par des hommes enveloppés de la tête aux pieds de monceaux de toile bleue, des hommes dont on n'apercevait que l'implacable du regard et qui cinglaient la terre à coups de fouet, levant des nuages de poussière ocre. Qui crachaient dans votre direction. Éructaient des ordres. Des hommes à peau pourtant noire mais convertis de longue date à une nouvelle religion qui s'acharnait

à jeter bas les statues des divinités ancestrales, à les piétiner, à les brûler, tout en psalmodiant une longue prière qui faisait frissonner.

Parfois donc, un Nègre créole couturé de coups de fouet (ou les oreilles coupées, ce qui désigne ceux qui un jour se sont hasardés à fuir la plantation) fait deux-trois pas en votre direction, timide, levant les bras en signe de paix ou bien vous tendant un morceau de cassave, cette galette fabriquée à partir du manioc au goût si fade qu'ils emportent toujours dans leurs gibecières. Sa manière de marcher, les gestes de ses bras, ses mimiques et son rire sont étrangetés. Arrivé à votre hauteur, il vous demande d'un ton pressant : « Sa ki'w ? Sa ki'w P » (Qui es-tu ? Qui es-tu ?) et, voyant que vous ne répondez point, il pose son index sur sa poitrine en murmurant : « Man sé Salomon ! – Je suis Salomon !). Ou Nestor. Ou encore Ti Pierre. À force de rencontres, toujours inopinées, de noms répétés, de questions ressassées, vous finissez par les retenir. Mais à quoi bon vous dévoiler puisque déjà ils vous désignent : « Nègre marron » ? L'expression roule dans votre tête comme une roche de rivière par temps de crue. Elle s'y installe, chassant du même coup vos noms, ceux que vous portiez au Pays d'Avant. Avec le temps, vous finissez par prendre les devants. Dès qu'une tête inconnue surgit au détour d'une clairière, vos lèvres se bousculent pour le clamer, sans doute avec un mauvais accent car l'homme qui vous fait face passe, en un battement d'yeux, de la crainte au péter-rire.

Mais là s'arrête la connivence.

Les Nègres d'En-bas ont hâte de regagner les plantations, sans doute parce qu'ils n'obtiennent de leurs maîtres que des permissions d'une journée. Ils n'ont pas de temps pour la palabre. Ils se détournent de vous et rebroussement chemin dans un grand désordre, en braillant « Nègre marron » etcetera de fois et leur bouche cousue résonne d'incrédulité. Il est parfaitement vain de leur emboîter le pas, parfois même très dangereux, certains n'hésitant pas, dans ces cas-là, à faire feu car ils ne veulent surtout pas qu'on puisse les accuser de complicité avec vous. Un jour, une balle vous a éraflé l'épaule droite. La détonation a couvert la rumeur sourde des grands bois. Des volées d'oiseaux ont pris la discampette dans un vacarme. Votre sang a dégouliné, tant et tellement qu'affaibli vous vous êtes accroupi au pied d'un zamana, ce pied de bois qui vire au gigantesque, serrant les dents, cherchant à retenir les larmes de douleur qui inondaient les pommes de votre figure. Un bandage de feuilles choisies à l'instinct vous a soulagé, puis guéri. Il vous en reste une boursouffure rosâtre, si-tellement sensible qu'à chaque rousinée de pluie, vous devez la protéger à l'aide d'une feuille de chou-diable. Elle côtoie griffures, piqûres, morsures, petites plaies qui tardent à se refermer, tout cela qui parsème votre peau parce que dans les grands bois, chaque pas recèle un danger.

AVIS À LA POPULATION

Le 12 juillet dernier, à l'accostage d'un navire en provenance de la côte d'Afrique, l'Amélie, un jeune Nègre s'est jeté à l'eau au moment où l'équipage alignait ses congénères sur le pont pour l'ultime visite du chirurgien de bord. Il se peut qu'il ait réchappé aux requins de la haie de Saint-Pierre et se soit réfugié dans les hauteurs du Carbet ou autour du Morne-Rouge. Il s'agit d'un Nègre bambara de onze pieds de haut, au teint noir foncé, qui porte trois scarifications parallèles sur le front. Il semble très dangereux et n'hésite pas à s'approcher nuitamment des habitations pour y voler ou y mettre le feu.

Toute personne libre qui le croisera est autorisée à l'abattre sur-le-champ sans sommation. Elle recevra trois cents livres de récompense si elle ramène son cadavre entier. Deux cents pour la seule tête.

Fait ce 24 avril 1687 au nom de Sa Majesté le Roy de France.

(Paul-Henri de Lagrange, secrétaire du gouverneur de l'isle de la Martinique)

Au Pays d'Avant, votre village s'étalait au mitan de la savane et sa terre rouge, ses arbustes étiques, son ciel pur. L'horizon était à portée de regard. L'eau rare. Il fallait creuser des puits et des puits et encore des puits, les premiers se tarissant au fil du temps, et il arrivait que pendant une année entière il ne pleuve pas une seule journée malgré les prières ferventes adressées aux divinités. Ici-là, à l'inverse, tout n'est que mornes abrupts à la végétation enchevêtrée, rivières bondissantes qui déversent une onde diaphane qu'on aurait jurée infinie. Hélas ! toute cette débauche de vie ne produit rien qui soit comestible, aucun fruit, hormis ces prunes orangées qu'affectionnent les merles et que leur goût âcre vous oblige à recracher là-même. Pour trouver oranges, mandarines, goyaves, tamarins, corossols ou bananes, il vous faut descendre aux abords des plantations, quasiment à découvert. Là où les chiens flairent votre odeur de loin et se mettent à japper de concert, réveillant les cases à Nègres et plongeant leurs habitants dans une irrépressible agitation. Vous voyez alors s'allumer des

flambeaux en bambou. La vaste bâtisse blanche où vit leur maître s'anime à son tour. Vous percevez l'écho de paroles brèves, hurlées par les plus braves. Vous voyez une colonne de lumière qui progresse au pas de charge, serpente au beau mitan des cannes, conduite par les chiens. La battue peut se poursuivre l'entier de la nuit. Vous savez qu'ils ne grimperont pas jusqu'à votre refuge.

Les traces et autres chemins de terre s'arrêtent à quelques encablures des champs les plus élevés. Après, il faut pouvoir se frayer une voie dans l'emmêlement des lianes et des pieds de bois. Trop dangereux pour les Nègres créoles et leurs maîtres blancs !

Au petit matin, ils reprennent la chasse, l'air plus déterminé que la veille, mais vous les voyez tourner en rond : ils ne connaissent guère les hauts bois. Ils font feu au jugé, au moindre trembler dans les feuillages. Ils braillent :

— Hé, Neg-mawon, sôtiw la, isalop / (Ohé, Nègre marron, sors de là, espèce de vermine !)

Il vous suffit alors d'attendre. Ce sont gens de courte patience, surtout les hommes blancs. L'attente est devenue votre destin. Vous vous parlez dans votre tête pour tenter de la dompter. Mais cela ne suffit pas toujours et soliloquer à haute voix, devant personne d'autre que les feuillages sombres et les bêtes, est aussi soulagement. Battre de la bouche tout le long du jour. Sans réfléchir à vos paroles, sans chercher à les ordonner. Les laissant s'échapper de tout votre corps dans un flot ininterrompu où se mêlent bribes de chants, morceaux de contes, conversations de vieillards happées à l'improviste, caquètements de femmes qui s'en reviennent du puits, leuralebasse remplie d'eau sur le crâne. Les langues aussi s'enliennent les unes aux autres ; la vôtre, le bambara, à celles des peuples voisins, les Mossis et les Peuls, ou éloignés, les Wolofs ou les Sérères. Quelques phrases d'arabe grappillées à ces marchands enturbannés, égrenant sans arrêt leur chapelet en ivoire, qui étendaient leur tapis de prières sur la place du village et se prosternaient en direction du levant à la grande joie des gamins qui les imitaient en cachette. Mais, à votre corps défendant, c'est la toute dernière entendue et à moitié apprise qui s'impose peu à peu à vos lèvres. Celle des baraquements de la côte où des hommes blancs, appelés Portugais, vous avaient rassemblés des mois durant, vous et tout un lot d'autres captifs appartenant à des peuples dont vous ne soupçonniez même pas l'existence : grands Nègres longilignes à la peau couleur de nuit drapés dans une fierté maussade ; Nègres de petite taille à la tête ronde comme des calebasses et au teint cuivré, aux yeux rieurs aussi qu'ennuageaient de brusques accès de tristesse ; Nègres rouges aux narines qui frémissaient férocement, gigotant sans arrêt comme s'ils pouvaient s'arracher aux chaînes qui enserraient leurs chevilles ; femmes de toutes qualités, belles et laides, girondes et maigres-jusqu'à-Pos, mais toujours très jeunes, parfois nubiles. À force de jacoter en vain chacun dans son propre idiome, on s'était résolu à accoler des bouts de bambara à des pans de wolof, des parcelles d'éwé à des bribes de fon ou de yorouba, puis à miganner tout cela à des vocables portugais pour fabriquer un langage neuf¹, le seul qui vous permettait d'obtenir l'appui d'une main secourable quand la fièvre vous empêchait de vous lever. Ou quand vous sollicitiez un peu du manger de celui qui était enchaîné quant-et-quant avec vous et qui, par hasard, avait été mieux servi que vous ce jour-là par les gardes mulâtres. Ceux-là, fils de Nègresses et de marins européens, personnages énigmatiques qui ne faisaient jamais montre d'aucune mansuétude et s'employaient à ressembler en tous points à leurs pères dont ils étaient pourtant les serviteurs.

Votre première nuit dans le baraquement fut ponctuée des hurlements d'une jeune fille qu'ils forcèrent à tour de rôle, s'étant probablement saoulés au vin de palme car ils n'avaient cessé de vomir. L'odeur âcre de la fornication, de la sueur, des glaires, des cloisons en lattes couvertes de moisissures, des excréments même, quand on n'avait pas le temps de héler un garde pour qu'il vienne démarrer vos pieds et vous accompagner à la fosse d'aisance. L'odeur de la mort aussi. Souvent. Entêtante, écœurante. Car il arrivait que l'on mourût de désespoir ou d'épuisement, tout simplement. Ou qu'on tuât son corps en avalant sa langue, sans émettre la moindre plainte. Au devant-jour, on sentait monter cette odeur-là, chacun humant ici et là, cherchant dans la pénombre d'où elle pouvait bien provenir et, quand on réalisait que celui auquel on était enchaîné était plus raide que la pierre, on ne pouvait s'empêcher de pousser un à-moué-à-moué. Les gardes accouraient, ouvraient toutes grandes les portes du baraquement et pointaient leurs fusils dans votre direction en exigeant qu'on leur dise ce qui se passait. Et lorsqu'ils découvraient le suicidé, ils se laissaient aller à une colère débordante, lui crachant au visage, le rouant de coups de pied et de crosse, avant de haler son corps jusqu'à un dépotoir immonde situé à l'embouchure du fleuve où s'entassaient cadavres d'animaux et ordures de toutes sortes.

S'il a fait beau temps depuis notre départ de Guinée, hormis une tempête sans conséquence au large des îles du Cabo Verde, nous déplorons déjà quatre décès parmi notre cargaison. Deux jeunes hommes, pourtant de fort belle apparence, sont morts du scorbut quoique l'équipage ait distribué du citron quasiment chaque jour. Un troisième s'est pendu à fond de cale à l'aide de deux pagnes attachés ensemble. J'ai dû faire fouetter celui qui lui avait offert le sien et qui dansait nu au mitan de ses congénères comme s'il avait perdu la raison. Le quatrième, un superbe Bois d'ébène d'une vingtaine d'années, s'est jeté par-dessus bord au moment de la toilette matinale des captifs, sur le pont arrière. Depuis, j'ai demandé à l'équipage de resserrer la surveillance autour de ceux qui avaient manifesté quelque mauvaise humeur.

L'aumônier de bord m'a proposé de procéder au baptême de la cargaison dès que nous aurions passé la ligne. Il assure que cela calmera les ardeurs belliqueuses des Mandingues et réveillera les Kongos de la torpeur presque cadavérique dans laquelle ils sont plongés. J'accède à sa demande, sans trop lui accorder de crédit. Les Nègres ne comprendront jamais notre Dieu. Leur esprit est bien trop fruste pour cela. Mon quartier-maître les fait aligner un beau matin sur le pont avant et leur tient un long discours dans ce baragouin de la côte, mi-africain mi-européen, que j'entends assez mal. Ils ont l'air d'approuver. Ils poussent des grognements de satisfaction et commencent à sautiller sur place comme pour une danse tribale. Pourvu que cela dure !

Dans la forêt du Pays d'Ici-là, l'air est également imprégné d'une odeur permanente : celle du bois qui se dessèche et pourrit. Odeur point du tout dérangeante, curieuse au début, mais qui, mêlée à la rosée, berce votre demi-sommeil. Car il ne faut jamais laisser le vrai sommeil s'emparer de vous. Jamais. On doit somnoler le jour et veiller la nuit. La nuit, il faut demeurer sur le qui-vive. Être attentif aux coassements, aux reptations, aux crissements, aux caquètements, aux chuintements, aux fracas subits à l'en-haut des pieds de bois. Ici-là, tout semble avoir un regain de vitalité dès que le faire-noir a pris ses quartiers. Un monde d'insectes, de reptiles, d'oiseaux et d'animaux informes arpente sans trêve la forêt en quête de nourriture ou d'accouplement. Il y a cette bête surprenante à la queue interminable, que les Nègres créoles appellent « mannikou », qui charroie sa progéniture dans une sorte de poche ventrale et qui voit clair en pleine nuit. Le jour, elle est aveugle et se terre. Sa chair est peu ragoûtante, mais suffisamment grillée elle satisfait votre estomac. Le mannikou ne se laisse pas capturer facilement et déjoue les attrapes qu'on lui tend avec une habileté déconcertante. Mais il suffit de brandir devant lui un flambeau pour qu'il se tétanise et on peut alors le saisir sans danger par le col. Il y a aussi des iguanes, des agoutis, des racoos, quelques cochons-marrons, des oiseaux-mensfenils, ceux-là qui gravitent si haut, presque à toucher la voûte céleste. Qui profitent aussi de l'obscurité pour pondre et dont les œufs sont un régal.

Les premiers temps, ceux de l'échappée, furent des temps sans feu. Là-bas, au Pays d'Avant, deux pierres frottées ensemble ou une bûchette habilement tortillée dans la rainure d'un bout de bois vous suffisait pour en allumer un. Ici-là, la pluie incessante l'interdit. Tout est humide, mouillé, visqueux même. Une mousse grisâtre recouvre en permanence les troncs et les rochers. Le feu vous a longtemps manqué. Il vous arrivait la nuit d'observer les habitations, tout en bas, dans la plaine, qui brillaient d'une lumière crue et d'envisager d'aller en voler dans l'un de ces foyers constitués avec trois roches au creux desquels les Nègres créoles cuisent leur repas, assez loin des cases pour éviter les incendies. Vous en aviez rencontré un bon nombre, surtout aux abords des « habituées », ces jardins de montagne qu'ils affectionnent, mais leurs brandons étaient toujours soigneusement éteints. Jusqu'à ce qu'un soir, le tocsin retentisse dans la plaine et que le ciel se transforme en un immense brasier. Vous avez grimpé plus haut que votre refuge pour mieux contempler le spectacle. Des feux ravageaient les plantations tout le long de la côte. Grâce au vent, vous aviez reçu des poignées d'étincelles bénéfiques. L'incendie n'épargnait même pas la grande ville dont la rade en arc de cercle accueille tout un considérable de navires, aux voiles semblables, de si loin, à des ailes de papillon. Vous l'aviez traversée, cette ville, le jour même de votre débarquée. Le premier jour de votre vie dans ce nouveau pays qui pour vous et vos congénères du fond des cales ne possédait pas encore de nom. Le quartier-maître vous avait fait monter une dernière fois sur le pont et le chirurgien de bord vous avait palpé avec plus d'attention que d'habitude. Il avait ausculté le fond de votre gorge et de vos oreilles, soupesé vos génitoires, écouté, l'oreille collée à votre poitrine, le monter-descendre de votre souffle, puis, à la chaux, avait marqué les mieux portants. Vous en faisiez partie en dépit de ce bourdonnement dans le crâne qui ne vous laissa pas en paix durant la traversée à cause du roulis. Soudain, une forme sur l'au-loin de la mer, une forme verte surmontée d'une éminence conique et, plus au sud, une ligne de pics moins élevés mais tout aussi impressionnants pour qui, comme vous, venait d'un pays de savanes. Les marins blancs se mirent à exulter. Certains tirèrent des coups de feu en l'air. Hurlaient à l'unisson ce qui était sans nul doute le nom du nouveau pays :

— Martinique ! Mar-ti-ni-que !

Cette terre inconnue n'avait, à votre suprême étonnement, rien de repoussant. Au contraire, plus le navire s'en approchait, plus elle vous parut belle, drapée tout uniment de verdure qu'elle se montrait. Sa ressemblance avec la côte du pays de Guinée était frappante, cette côte où les chasseurs d'esclaves vous avaient entraîné après des jours et des nuits de marche. Où l'humidité suffocante et les marécages avaient infligé des fièvres impitoyables aux Bambaras et aux Mossis alors qu'elle épargnait les natifs de l'endroit. Ici-là, le même air lourd, la même chaleur moite qui vous faisait transpirer, même si vous vous absteniez de bouger. Deux barques s'approchèrent du navire et des hommes blancs, élégamment accoutrés, se hissèrent à bord par une échelle de cordes. L'un d'eux, qui avait l'allure d'un chef, se dirigea immédiatement vers le petit groupe dont vous faisiez partie et vous examina à son tour, longuement, mais en prenant soin de ne jamais vous toucher et tout en se couvrant les narines à l'aide d'un mouchoir brodé. Il avait l'air de connaître son affaire puisqu'il écarta d'emblée un jeune Ibo qui boitillait à cause d'une blessure au talon, ainsi qu'un Mina dont les cheveux grisonnaient au niveau des tempes, bien qu'il eût un visage plutôt jeune. Ensuite, l'homme blanc se querella vivement avec le capitaine du navire et le chirurgien de bord. Ces derniers, l'air penaud, tentaient en vain de parlementer. Ils faisaient montre de la même inquiétude sourde que vous aviez devinée chez eux à l'annonce des tempêtes et qu'ils s'étaient efforcés de vous dissimuler, vous, les Bois d'ébène. Vous en aviez subi au moins cinq au cours de l'interminable traversée. À la troisième, vous aviez cru périr et chacun autour de vous s'était mis à implorer ses dieux dans une cacophonie de langues et de lamentations, tandis que l'équipage vous bousculait jusqu'aux cales, une partie s'employant à haler-descendre les voiles qui déjà claquaient de façon sinistre. Vous aviez certes eu le temps de vous accoutumer à la vue de la mer pendant ces mois passés dans les baraquements de la côte de Guinée, mais jamais elle ne s'était montrée sous son vrai jour. Ses eaux ne différaient de celles du fleuve, terrain de jeu favori de votre enfance, que par la couleur et ces vagues à l'écume irisée qui sans trêve s'écrasaient sur le rivage. Plus que la mer elle-même, ce furent elles, les vagues, qui vous laissèrent bec coué. Quelle force invisible les faisait ainsi se mouvoir jour et nuit ? Cela ne pouvait être seulement le vent, assuraient ceux d'entre vous qui se trouvaient parqués là depuis longtemps.

Le chef blanc tendit une sacoche au capitaine d'un air maussade, non sans vous avoir recomptés du regard. Vous étiez douze à être marqués à la chaux. Onze jeunes Nègres à la membrature parfaite et à la taille élancée, plus une Négresse très belle que les marins avaient surnommée Oriane. Le capitaine étala le contenu de la sacoche sur le flanc d'une barrique d'eau douce. Des pièces d'or cliquetèrent sous le soleil ardent. Il parut fort satisfait et serra les mains de l'acheteur qui continuait à afficher son mécontentement. Vous vous retrouviez donc vendus pour la troisième fois ! La première fois, des cavaliers musulmans vous avaient capturés et conduits jusqu'à une peuplade nègre inconnue de vous avec laquelle ils vous brocantèrent contre des objets en or et des cauris. Leurs négociations, très animées, avaient duré une nuit, plus la moitié d'un jour, sans interruption. Négociations empreintes d'une telle âpreté qu'ils en oublièrent de vous bailler le boire et le manger. Puis, vos nouveaux geôliers vous avaient traînés jusqu'à la côte avec d'autres captifs, après une vingtaine de jours de marche à l'écart des villages, où ils vous avaient remis aux mains des Portugais contre des miroirs, des coupe-coupe, des fusils et de la poudre. Ces derniers vous avaient enfournés dans d'immenses embarcations en partance pour l'Infini du Monde (comme le murmuraient les plus âgés d'entre vous). Ici-là, dans cette Martinique qui vous paraissait le terme du voyage, vous étiez livrés à d'autres hommes blancs, différents des Portugais en langage et en vêtue. De voir le rivage si proche, une idée folle vous traversa l'esprit. Profitant qu'on vous avait ôté les fers pour vous permettre de vous dégourdir les jambes, et alors que le quartier-maître enjoignait à votre groupe de s'avancer jusqu'au bastingage, sans doute pour vous faire descendre dans les barques de votre acheteur, vous vous étiez jeté à l'eau.

Éclaboussures de lumière.

Vous vous étiez alors laissé couler à pic et, d'un seul coup, une force sous-marine se mit à vous emporter. Une force irrésistible, à l'emprise enivrante. Vos yeux, quoique révoltés, découvraient des paysages féeriques. Votre bouche, qui avalait à grands bouillons l'eau affreusement salée, ne parvenait pas à se refermer malgré vos efforts teintés de désespoir. Votre corps partait à la dérive, comme métamorphosé en un morceau de bois. Le sang cognait-cognait-cognait à vos tempes. Et puis, vous vous êtes arraché à ce songe, à cette mort douce, et vous êtes remonté à la surface. Ce fut pour entendre cris et détonations. Par bonheur, le courant vous avait suffisamment éloigné du navire et la mer s'était calmée jusqu'à prendre l'apparence d'un lac. Il devint plus facile d'y nager que dans le fleuve où, gamin, vous aviez appris à barboter. L'eau salée semblait presque porter le poids de votre corps. C'était là une sensation étrangement délicieuse.

DES MOULINS À SUCRE

Il existe trois sortes de moulins dont on se sert pour moudre et pour briser les cannes, afin d'en exprimer le suc. Les uns tournent par le moyen de l'eau, les autres sont tirés par des bœufs ou par des chevaux, et les troisièmes sont mus par le moyen du vent. Ces derniers sont rares... La largeur des établis doit être telle que les Nègres ou les Nègresses qui servent le moulin, c'est-à-dire qui présentent les cannes entre les rouleaux, ou qui repassent les mêmes cannes déjà pressées entre le premier et le second rouleau, entre le premier et le troisième, ne puissent pas toucher avec les doigts, à l'endroit où les tambours se touchent, à cause des accidents funestes, et du danger presque sans remède, qu'il y a de passer, et d'être écrasé comme les cannes entre les tambours... Une Nègresse du sieur Greffier, habitant du quartier des Trois-Rivières, s'étant prise au moulin, et criant de toutes ses forces, le raffineur courut à son secours ; il prit et tirait fortement les deux bras de cette femme, qui avoient été pris successivement, parce que se sentant une main prise, elle y avait porté l'autre pour se soulager... Le raffineur se trouva pris avec la Nègresse qu'il avait voulu secourir et passa entre les rouleaux et fut fracassé avec elle... En pareilles occasions le plus court remède est de couper promptement le bras d'un coup de serpe ; et pour cela, on doit toujours tenir sur le bout de la table une serpe sans bec, bien affilée, pour s'en servir au besoin. Il est plus à propos de couper un bras que de voir passer une personne au travers des rouleaux d'un moulin.

(Le R. P. Labat, de l'Ordre des frères prêcheurs, Nouveau Voyage aux isles Françaises de l'Amérique, 1722)

Existe un lieu magique au creux d'une rivière : bassin presque circulaire si profond qu'on peut y plonger sans crainte depuis les gigantesques blocs rocheux qui l'encadrent. Les lessivières y montent rarement à cause de la lourdeur des paniers de linge qu'elles doivent charroyer ou par crainte de buter sur un étranger. Ici-là, les routes de campagne ne sont pas très sûres. Des rôdeurs et des « bourse-ou-la vie » y ont établi leur territoire qu'ils interdisent à quiconque, y compris aux Nègres marrons. Entre eux et vous autres règne une totale inamicalité. Le rôdeur est un Nègre libre si imbu de sa liberté qu'il s'autorise à agir à sa guise² : il détrouse les porteuses et marchandes de légumes, s'attaque aux cavaliers, fussent-ils blancs, dévirgine les jeunes filles qui ont le malheur de trop s'écarter des plantations et, parfois, entreprend de terroriser ceux qui, comme vous, ont trouvé refuge dans les hauts bois. On les entend proclamer devant les maîtres blancs :

— Neg-mawon sé pa moun, sé zannimo ki la ! Fok fann fwa-yo ! (Les Nègres marrons ne sont pas des êtres humains, mais des animaux ! Il faut les exterminer !)

Il est vrai que, pour faire oublier leurs forfaits, Nègres et Mulâtres libres sont de toutes les chasses aux fuyitifs. Ils sont les premiers à répondre à l'appel des commandeurs, à brandir sabres et mousquets, à rameuter le ban et l'arrière-ban des hommes de leur caste afin d'accompagner la milice sur les hauteurs du Carbet, là où la plupart des Marrons se sentent en sécurité à cause de la difficulté d'accès du lieu. Il s'agit d'une chaîne de sept pitons gris bleuté, couverts d'une épaisse végétation, que vous aviez escaladés un à un, une fois accoutumé au pays. Là encore, c'est de la bouche des Nègres créoles que vous apprendriez leurs noms, alors même qu'ils ne s'y étaient jamais aventurés. Ils savaient les nommer et vous, vous en connaissiez désormais les mille et un détours. Il y a le Piton Lacroix qui dépasse tous les autres d'une tête et qui s'enveloppe souvent de nuages porteurs de pluies subites. Le Piton Mauzé aux flancs rectilignes comme pour dissuader de s'y attaquer. Et puis le Piton Gelé où règne une froidure mortelle, le Piton de l'Alma, mystérieux, recéleur de bruissements indéchiffrables, et tous les autres qui constituent votre territoire. Votre nouveau territoire, oui.

Chaque piton est séparé de son voisin par des précipices insondables. Ces derniers n'ont pourtant jamais fait peur au Nègre libre Michel. Vous le connaissez en personne parce qu'il a failli vous surprendre un matin que vous vous étiez dangereusement approché de l'Habitation Grand' Case. La faim vous tenaillait depuis un bon paquet de jours. Il pleuvait des avalasses de pluies qui interdisaient d'allumer le moindre feu et les grives que vous aviez capturées s'étaient décomposées les unes après les autres. Dans l'existence du Nègre marron, la faim est une compagne fidèle. Elle ne l'abandonne jamais. Elle rôde autour de lui, emplit sa tête d'idées absurdes, le fait saliver en pure perte, le pousse parfois aux pires extrémités comme de disputer à une colonie de fourmis une ruche échappée d'un pied de bois-campêche. La faim vous fait danser sur place aussi, tourner-virer comme un derviche jusqu'à chavirer-tomber d'épuisement. Elle vous plonge dans des songeailles sans fin qui vous rapprochent de l'au-delà ou de ce que vous imaginez être le royaume des ancêtres.

Car Ici-là, les ancêtres n'ont pas d'existence.

Non loin de Grand' Case, vous aviez buté sur un carreau de terre recouvert de tumulus grossiers disposés au

hasard, surmontés de croix en bois de goyavier hâtivement fabriquées et de conques de lambi au rose fané, cet énorme coquillage dont les sonorités funèbres avaient scandé votre fuite dès votre premier jour dans cette terre inconnue. En effet, une fois que vous aviez pris pied sur la grève de cette ville (qui, vous l'apprendriez plus tard, se nommait Saint-Pierre), après vous être jeté du pont avant du bateau négrier, trente-douze mille conques s'étaient mises à corner, provoquant un grand émoi dans la population. Elles hululèrent, bramèrent, éructèrent des appels tantôt brefs tantôt interminables, tympanisèrent l'air brûlant des rues dans lequel se mêlaient embruns et odeurs de forge, de cordonnerie, d'étals de poisson séché et de viande salée, d'épices étonnamment mêlées (clou de girofle, bois d'Inde, piment-bonda-man-jacques, gros thym). Tout cela qui vous deviendrait familier lorsque vous viendrez rôdailler aux abords de la ville, du côté de la rivière Roxelane où, à jour fixe, des lessivières venaient battre le linge.

Ce carreau de terre infâme accueillait donc les sépultures des esclaves, mais, une fois leur cadavre enseveli, nul ne venait leur rendre hommage. Les Nègres d'Ici-là sont des déserteurs de mémoire. Ils ne veulent point se souvenir. Ainsi Rose-Aimée (ou Rose-Marie, Rose-Amélie, Rose-Adèle ou Rose-Émilie, C'EST TOUT UN !), la belle câpresse que vous aviez si-tellement effrayée, un après-midi pendant lequel elle faisait ses ablutions dans le bassin aux eaux miraculeusement claires, et qui vous avait contemplé un siècle de temps, coquillant les yeux comme si vous étiez un spectre, incapable d'exhaler le cri qui gonflait sa poitrine nue, vous apprit-elle que celui qu'elle croyait être son père y était enterré. Mais où exactement ? Elle ne le savait point. Personne ne disposait d'emplacement réservé dans ce cimetière. On y creusait un trou à la vitement-pressé, n'importe où, parfois à l'endroit même où reposait déjà un décédé récent, et on y jetait, comme pour s'en débarrasser une fois pour toutes, le cadavre d'un Nègre terrassé par le mal de poitrine ou le pian, d'une Nègresse qui avait succombé en accouchant en plein champ. Vous aviez avancé jusqu'au bord du bassin, en souriant, et pris d'une inspiration subite, vous vous étiez mis à chantonner un chanter d'allégresse. Celui qu'on vous avait enseigné au moment où vous étiez sorti de votre période d'initiation, là-bas, au Pays d'Avant. Peu à peu, la peur s'était effacée du visage de la femme qui, à son tour, se dérida. Puis éclata de rire quand vous vous étiez désigné d'un doigt timide, en disant :

— Mwen, Neg-mawon... (Moi, Nègre marron...)

— Non-mwen... sé... sé Woz-Emé... (Je m'app... m'appelle Rose-Aimée...), avait-elle balbutié.

Et, en cinq-sept, la Nègresse créole de remonter le lit de la rivière en escaladant les roches glissantes sans jamais trébucher et là, la disparition s'était emparée d'elle. Vous êtes resté toute la nuit près de l'endroit, bien qu'il y fût beaucoup plus frisquet que sous le couvert des arbres, espérant qu'au matin la créature qui vous avait sidéré s'en reviendrait. Vous avez grelotté, vos lèvres se sont flétries. Une légère tremblade s'est emparée de votre corps. À ce moment-là, la noix de cola vous a terriblement manqué. Vous aviez commencé à la mâcher depuis peu, quelque temps avant votre capture par les chasseurs enturbannés. C'était le signe que vous aviez pénétré dans le monde des adultes. Son goût doux-amer vous baillait la force d'affronter le travail dans les champs de mil. Vous étiez grand travailleur. Ne rechigniez point, comme certains de votre classe d'âge, à ériger, le crépuscule venu, des barrières d'épineux autour de ceux-ci pour dissuader les prédateurs. Et la nuit faite, vous dansiez autour du feu jusqu'à ce que l'horizon rosisse par-delà la savane. La noix de cola est un don des dieux. Dans le Pays d'Ici-là, elle n'existe, hélas, pas. Ni n'a d'équivalent. Vous aviez essayé feuilles, graines et fruits de tous ces arbres inconnus, les uns après les autres, mais aucun d'eux ne vous avait procuré cette sensation de sereine puissance sur votre entour. Même pas cette délectable prune de Cythère que vous dérobiez dans une petite plantation en voie d'abandon au pied du Morne-Chapeau nègre. Michel, le Nègre libre qui se disait votre compère, tenta en vain de vous accoutumer au tabac dont il était un infatigable amateur.

Or donc, dans ce pays-là, les hommes vivent dans l'effacement, mais les pieds de bois se souviennent. Ils se sont institués gardiens du passé tout autant que passeurs des blessures de l'âme ou du corps. Il y a le fromager qui loge les esprits et à l'en-bas duquel il est interdit de s'assommeiller. Le poirier-pays dont la fleur mauve a comme vertu de soigner les échauffures qui démangent la fente des orteils. Le courbaril précieux pour fabriquer les quatre planches, celles qui conduisent le corps (« celui des bougres prévoyants, oui ! », s'esclaffe Michel) à sa dernière demeure et que l'on conserve une vie entière à portée de main. La liane cassia-alata qui, nattée en trois, fait s'escamper les incubes, les antéchrists et autres diables volants. Et tous les autres pieds de bois dont l'amicale présence vous est un recours.

Au beau mitan des terres hautes, à l'endroit où la campagne et la forêt se joignent, il se trouve d'abondantes clairières naturelles, souvent traversées par des riviérettes dont l'eau ne tarit presque jamais, même au plus raide de la saison de carême. Les gens d'En-bas y séjournent rarement parce qu'elles sont trop éloignées pour pouvoir y planter la canne et surtout convoier cette dernière jusqu'aux sucreries. Trop isolées

aussi. Vous en aviez élu une, entourée de goyaviers et de caïmitiers, pour y bâtir une hutte en bois-ti-baume à la façon des Nègres créoles. L'affaire vous occupa plusieurs jours d'affilée mais, une fois achevée, la désespérance refit son apparition. Ce sentiment-là vous avait gagné lorsque, ayant grimpé à l'en-haut du plus élevé des pitons du Carbet, le Piton Lacroix, vous vous étiez rendu compte que le Pays d'Ici-là était comme encerclé, ceinturé par deux mers. L'une, à l'Orient, rageuse, couverte d'un voile d'écume blanche par-dessus des eaux d'un bleu profond ; l'autre, à l'Occident, celle où avait jeté l'ancre le bateau qui vous avait convoyé jusqu'ici, parfaitement étale mais avec une robe grisâtre, presque sale. Vous aviez alors compris qu'il toit tout bonnement inutile de continuer à tourner en rond car la voie que vous vous étiez mis en tête de chercher, le chemin secret que vous espériez emprunter afin de regagner le Pays d'Avant n'existait point. Comme il vous était impossible de descendre sur la côte – jamais vous n'accepteriez de couper la canne comme ces bataillons de Nègres dont vous observiez le ballet dès que s'annonçait le temps sec, ni de travailler dans les moulins et les guildiveries des Blancs –, vous aviez décidé de renoncer à vivre. Vous vous étiez étendu, face contre terre, pendant des jours et des nuits, sans bouger, malgré les nuées de maringouins qui s'acharnèrent sur votre peau, les bêtes nocturnes qui vinrent renifler votre corps et s'en détournèrent prestement à cause de votre respiration devenue lourde. Peu à peu, tout votre être n'avait fait plus qu'un avec cette terre que pourtant vous haïssiez de toutes vos forces et, insensiblement, une soudaine vigueur s'était emparée de votre personne. Vous vous êtes senti comme renaître. Comme si vous étiez devenu un homme différent. Tout vous sembla dès lors plus familier, plus amical. Pieds de bois, roches, insectes, oiseaux, cours d'eau vous acceptaient désormais comme si vous étiez un natif-natal. Vos gestes devinrent plus naturels, votre regard moins inquiet. Et quand la seule créature à vous demeurer hostile s'attaqua à vous, lorsque la bête-longue à tête jaune, lovée dans les halliers, bondit sur vous et vous enfonça ses crochets en pleine cuisse, vous n'avez point défailli. Aucun affolement ne s'est emparé de vous. Vous avez simplement rampé jusqu'à un pied de balata sur le tronc duquel pendaient des lianes laiteuses dont vous vous êtes mis à mâcher l'écorce et les feuilles.

Longuement. Insensible à l'engourdissement mortel qui envahissait le bas de votre corps.

Puis, à l'aide d'un éclat de roche effilé, vous avez scarifié la blessure et y avez apposé un cataplasme composé de ces mâchures avant de vous adosser au pied de bois, luttant de toutes vos forces contre l'assoupissement. Vous saviez que demeurer éveillé signifiait conserver en vous le souffle vital. La douleur vous aidait grandement à cela. De temps à autre, vous avez changé le cataplasme, mâchant et remâchant sans trêve des bouts de liane miraculeuse jusqu'à ce que, à force-à force, le venin commence à remonter à la surface de votre peau boursouflée. Un liquide verdâtre et glaireux s'est mis à suinter de la plaie, plus abondant à chaque nouveau pansement. Au bout d'un paquet d'heures, la plaie finit par dégonfler. Votre jambe se fit moins lourde. Dans votre poitrine, votre cœur cessa de chamader. Et quand vous avez recommencé à marcher, vous vous êtes senti à-quoi-dire le maître de l'univers, du moins celui qui vous entourait, vous cernait plutôt, depuis tout ce temps que vous aviez renoncé à mesurer. Depuis ce temps lointain où vous aviez voltigé votre corps à l'eau, dans la rade de Saint-Pierre, pour échapper aux fers. Ce ne fut que bien plus tard que vous avez pris conscience du fait qu'il existait une forme de torture plus atroce, etcetera de fois plus atroce que celle qui consiste à porter des chaînes aux chevilles et aux poignets : couper la canne à sucre. Vous observiez, pendant la récolte, des centaines de vos frères qui ployaient dans les champs de ce maître qu'ils nommaient avec un respect mêlé de terreur sourde « monsieur Frédéric-Mathieu de Beauharnais », cela dès le devant-jour et jusqu'à tard dans l'après-midi, sans relâche, harcelés par des commandeurs à cheval qui maniaient le fouet sur leurs dos nus, dont la noirceur éclatait sous le soleil scélérat. Certains s'écroulaient, coutelas en main, comme foudroyés. Le fil de leur cœur s'était comme distendu net. On les évacuait sans ménagement jusqu'aux chemins de terre, dans l'attente du passage d'un cabrouet aux roues cabossées qui les charroierait jusqu'à la rue Cases-Nègres, ce cloaque, cette allée immonde de cahutes construites de brique et de broc où croupissait la race africaine, autant celle qui provenait du Pays d'Avant que celle qui était née et avait pris souche au Pays d'Ici-là, c'est-à-dire la créole. D'autres coupeurs de canne tombaient fous ! Vous distinguiez parfaitement leurs courses-courir à travers les champs, leurs cavalcades, vous entendiez l'écho de leurs hurlades, entrecoupées de lamentations, et c'est au lasso que les commandeurs devaient les arraisonner. Comme du bétail !

La canne rendait fou.

Le roseau sucré est la malédiction du Nègre. Son enfer terrestre. Sa punition divine. Tout cela vous l'avez entendu de la bouche de Pa Gaston, le vieux maréchal-ferrant, qui connaissait le pouvoir des herbes-à-guérir qu'il venait cueillir dans les bois, et de la bouche de Rose-Aimée, celle qui, au bord du bassin de la rivière du Carbet, vous réconcilia un temps avec l'humanité. Et aussi de la bouche du Nègre libre Michel qui, connaisseur de cent et mille métiers, se flattait que les Blancs soient obligés de faire appel à ses services, l'adoubant du

titre envié de Michel Morin.

Puis, un jour, une musique intime se mit à vous habiter. Vous vous êtes d'abord mépris sur sa nature : vous avez cru que les battements de votre cœur s'étaient soudainement accélérés. À cause de tant et tellement de frayeurs accumulées, de cavalcades, de courir-serrer, d'escalades vaines car à l'en-haut des plus hauts mornes, il n'y avait jamais que l'implacable de la mer. Mais, petite goutte par petite goutte, cette musique s'est mise à couler de votre crâne à votre poitrine, puis de votre poitrine à vos jambes, de vos jambes au plat de vos pieds que démangeaient des chiques. Musique sereine, quoique guerrière, qui s'est mise à accompagner chacun de vos instants, investissant même vos rêves les plus profonds, les enrobant d'une sorte de halo mélodique qui, au petit matin, se continuait sur vos lèvres à votre corps défendant. Elle vous parlait, elle cherchait à vous transmettre un message, mais vous ne compreniez pas encore son langage. Jusqu'à ce que vous deviniez que le Renard pâle avait le désir de se manifester.

MUSIQUE INTIME

Doigt. Tch-ch-ch ! Tch-ch-ch ! Doigt qui trace sur le rouge du sable. La Table de divination qu'il faut quadriller de sillons et de petites excavations. Shhh ! Sbhh ! L'harmattan qui hulule par-dessus le tumulus à l'abri duquel le grand prêtre vous a conduit. Le marmonnement qui filtre entre ses lèvres parcheminées de vieillard qui a déjà dépassé le double du temps imparti à toute vie humaine. Langue secrète dont aucun des mots n'emprunte au bambara. Ogyi afalo ! Ogyi nabingyitu ! Cela qui revient sans cesse, qui scande son oraison.

Au final, le dessin est parfait. On aurait juré une tapisserie. Le vieillard dit, très solennel :

— Demain, nous reviendrons. Le Renard pâle aura donné sa réponse.

Le chuintement de vos pas sur le chemin du retour, parmi les roches qui s'éboulent, dans la nuit qui commence à tomber. Tô-cô-tô-cô-toc !

Et le jour suivant, avant que le soleil ne se glisse par la fente du ciel, voici qu'il vous entraîne déjà, le grand prêtre, vous qui n'avez pas fermé l'œil de la nuit, jusqu'au tumulus. Il s'agenouille, scrute la Table de divination, nettoie un peu le sable, le visage fermé, traduisant en son for intérieur la réponse du Renard pâle. Puis, se dressant soudain, il vous regarde droit dans les yeux et déclare :

— Pas bon ! Pas bon du tout !

S'égarer dans les grands bois ne vous était pas peu fréquent, surtout quand la barre du jour, en se cassant, chassait si vite la lumière qu'il vous devenait impossible de distinguer vos repères habituels : l'en-haut en forme d'aiguille de cette imposante montagne dont vous ignoriez le nom, les flancs abrupts et ravinés par l'hivernage des sept pitons, la crête des premiers fromagers à la frontière séparant les champs de canne à sucre des halliers, la trace argentée de la rivière du Carbet. Dans ces cas-là, il ne fallait surtout pas laisser l'affolement vous gagner. Ne surtout pas rebrousser chemin à grand ballant comme un cabri fou car le précipice traîtreux était là, qui vous attendait, dissimulé sous un tapis d'herbes rases. Ne pas sauter de roche en roche pour descendre quelque cours d'eau inconnu car il pouvait brutalement rétrécir son corps et former une cascade, qui plongeait trente mètres plus bas, où vous risquiez de vous rompre le cou. Au contraire, s'immobiliser et écouter était plus judicieux. Ouvrir ses oreilles de dix-sept largeurs aussi. C'est dans la grosse nuit noire que les êtres de la forêt donnent leur pleine mesure. Qu'ils s'ébattent, se poursuivent, se livrent à des joutes mortelles. Il y a aussi tout ce lot de créatures invisibles : âmes errantes, petits monstres et maskilili-gros-talon, esprits volants qui trouent l'obscurité de fulgurants éclats bleu-jaune. Il y a surtout les arbres tutélaires qui, délivrés de la hargne du soleil, semblent tressaillir d'aise. Ils craquent de toute leur écorce, s'exhaussent sur leurs racines échassières, libèrent leur trop-plein de sève ou se débarrassent de leurs vieilles feuilles et des branches dévorées par des nids de poux-des-bois. Quand vous vous égarez, il convient de vous imprégner des mille rumeurs de la forêt et de marcher d'un pas sûr, en posant un pied après l'autre, sans empressement mais sans je-m'en-fous-ben non plus. Alors, peu à peu, vous vous métamorphosez en créature de céans. Vous devenez pied de bois. Fougère arborescente. Filet d'eau qui zigzague entre les roches. Chauve-souris-guimbot qui voltige de graine en fruit, les happant et les suçant dans une délectation interminable. Bête-longue aussi qui serpente avec majesté car elle règne sans partage sur toutes les autres créatures animales, sauf la mangouste dont la salive recèle un contrepoison. Devenu homme-pied de bois, homme-forêt, tout danger s'écarte alors sur votre passage. Vous devenez maître de l'entier de la nuit, toujours arpentant celle-ci, sans mollir, serein et insensible

à la fatigue. Mais dès que le jour s'ouvre, le charme s'évanouit. Vous redevenez l'Errant, le Fugitif. Celui dont la tête, dans les Bas, a été mise à prix.

C'est au cours d'une de ces nuits où vous aviez perdu votre chemin que l'incroyable s'est produit. Ils étaient cinq. Trois hommes et deux femmes, assis sur des bancs taillés dans le tronc d'un figuier-maudit auquel ses innombrables excroissances baillaient l'air d'une créature monstrueuse. Un calme impressionnant les habitait. La parole avait déserté leur bouche. Leurs yeux étaient rivés sur un maigre feu qui tremblait entre trois roches. Ils ne parurent point surpris de votre débarquée. Le plus âgé, au crâne coco-sec luisant, vous fit un signe amical, vous invitant à vous rapprocher, toujours sans mot dire. Les autres vous sourirent. Tant que dura la nuit, tant qu'ils demeurèrent des hommes-nuit, sachant bien mieux que vous faire corps avec l'obscur de la forêt, aucun ne vous adressa un seul mot. Vous vous êtes assis par terre, jambes croisées et, tout comme eux, avez coquillé les yeux sur les brindilles qui rougeoyaient et qu'un vent chamailleur ravivait de temps à autre. Puis, le ciel s'éclaircit et le monde fit silence. Dans les hauts bois, au contraire des Bas, c'est la nuit qui est vacarme. Quand arrive le jour, tout se tait, s'éteint, se referme, se love, s'assoupit. Bêtes et végétation s'enfoncent dans une torpeur.

Vous vous êtes aperçu que les Marrons avaient constitué un véritable camp composé de quatre huttes placées en arc de cercle autour d'une courette bien damée. Derrière celles-ci, des jardins où levaient choux caraïbes, ignames, un pied de banane insolite, des plantes-à-remèdes et même des fleurs inconnues de vous. Le plus âgé des Marrons vous a tapoté l'épaule et vous a dit quelque chose dans une langue dont vous n'avez pas compris un traître mot. Il était de petite taille avec un visage arrondi et des yeux globuleux. Il arborait des cheveux étonnamment crépus, chaque grain nettement séparé de l'autre. Cela ne fit aucun doute pour vous : il s'agissait d'un Nègre d'Angole. Il comprit, lui, que vous veniez de Guinée. Aucune possibilité de dialogue entre lui et vous, hormis les mimiques, les sourires et les gestes. Cela suffit pourtant à apaiser vos craintes réciproques. Aucun des autres non plus, à votre grande stupéfaction, ne partageait la même langue. Chacun s'exprimait alors dans la sienne, longuement, avec force mouvements de mains et balancements de tête, écouté religieusement par ses congénères lesquels prenaient à leur tour la parole et se lançaient dans une plaidoirie dont seuls les sonorités et le rythme étaient déchiffrables.

L'une des femmes pourtant était créole. Cela se remarquait à son port de tête, à la hautaineté dont était empreinte sa démarche, bien qu'elle ne se refusât point aux étreintes charnelles que sollicitait chacun des hommes. Il suffisait que l'un d'eux s'approchât très près de sa personne et frottât son nez ou sa joue contre les siens pour qu'aussitôt elle s'étendît sur une natte de branchages, cuisses largement ouvertes, et lui offrît sa nature. Bras repliés derrière la tête, elle ne bougeait plus. Les laissait ahaner, éructer, puis s'effondrer sur son corps couleur de cacao, ce qui ne durait jamais très longtemps. Puis, elle se dirigeait vers la rivière qui passait en aval du camp et se lavait l'entrejambe à grandes eaux en riant aux éclats. Une bonne partie du jour se passait ainsi en commerce charnel. Ce qui, à vos yeux, était très beau. Dès que vous avez été accepté, elle vous reçut en elle avec la même impassibilité, sous le regard de l'autre femme, bien plus jeune, qui arborait un air hagard.

Celle-là était sans doute sourde et muette. Ou elle l'était devenue. Seuls des « mou-mou ! » saccadés émanaient de ses lèvres toujours maculées d'un mince filet de bave.

Certains jours, le vieux Marron désignait à chacun l'un des jardins et, muni d'outils taillés dans du bois, vous souleviez la terre, arrachiez les mauvaises herbes, ététiez les plantes qui poussaient en désordonné ou traciez des rigoles. À la taille d'un pied d'oranges amères, qui peinait à porter des fruits si-tellement haut dans la montagne, il fut clair pour vous que ces Marrons vivaient là depuis un siècle de temps. Leur camp était imprenable, situé qu'il était au creux de deux pitons qui formaient une sorte d'énorme vulve où de subits et splendides arcs-en-ciel se formaient chaque fois que la pluie tentait d'avoir la préséance sur le soleil. Les jours succédèrent ainsi aux jours sans qu'aucun d'eux ne manifestât le moindre désir d'échapper à cette existence végétative. Ils semblaient vivre dans l'équanimité. N'attendre rien. La Nègresse créole, qui s'était échappée de l'Habitation Bel-Évent, avait imposé une poignée de mots dans sa parlure que tout un chacun avait fini par faire sien : dlo (eau), yanm (igname), vini (venir), doubout (se lever), betlong (serpent) et surtout ba (donner). Cette liste s'allongeait paresseusement, au gré de ses humeurs, s'augmentant au hasard, quand, par exemple, irritée, la femme brandissait quelque chose, vous obligeant à répéter dix fois, vingt fois jwomon (citrouille) ou, mimant l'action concernée, grajê (râper). À la tombée de la nuit, l'un des Marrons s'asseyait sur une tige de bambou et se mettait à le cogner d'une manière feutrée. Aussitôt, les autres se dressaient, y compris la sourde-muette, et se mettaient à danser, en silence, mélancoliques, chacun à sa façon, jusqu'à ce que le noir s'empare du monde.

La vérité vraie finit par vous sauter aux yeux : ces Nègres-là avaient oublié le Pays d'Avant. Oublié net-et-propre. Ils ne rêvaient même plus de lui. N'en parlaient en tout cas jamais. Comme s'ils s'étaient résignés à ce que leur existence fût désormais ensouchée ici-là et que c'était tout aussi bien ainsi. L'idée qui, dès l'instant où vous vous étiez jeté du bateau négrier, dans la rade de Saint-Pierre, n'avait jamais cessé de vous tarauder, leur était visiblement étrangère : TROUVER LA VOIE QUI VOUS RECONDUIRAIT EN AFRIQUE-GUINÉE. En fait, ils s'étaient enfoncés dans le plus secret des pitons depuis une charge de temps, avaient perdu tout contact avec les Bas, ne croisaient jamais, comme ce fut souvent votre cas, de Nègres d'Habitation ou de lessivières. Avaient sans doute chassé aussi de leur esprit le souvenir même des champs de canne à sucre. Des caravanes de mulets bâtés qui, trébuchant sous leur charge, sillonnaient les chemins escarpés. De la fumée qui s'échappait des distilleries tout au ras de la mer. Ils étaient devenus des enterrés vivants, quoi !

Cet insupportable vous poussa à désertir ce faux paradis. Vous aviez remarqué qu'ils s'assoupissaient au mitan de l'après-midi, quand la chaleur et l'humidité devenaient si étouffantes que le seul fait de battre les paupières demandait un suprême effort. Vous avez alors marronné une nouvelle fois. Vous vous êtes égaré, vous avez découvert des mornes inconnus, des cours d'eau et des savanes inviolés. L'impression de tourner-virer ne vous découragea pourtant point. Final de compte, un beau matin, vous avez retrouvé votre ancien refuge. Du moins ce qu'il en restait car, entre-temps, la végétation avait repris ses droits. Votre hutte s'était affaissée sous un fouillis de lianes. Des excréments de cheval vous indiquèrent que des chasseurs de Marrons l'avaient découverte et sans doute saccagée. Une frayeur rétrospective vous figea mais, très vite, votre détermination reprit le dessus. Vous contourneriez la plantation de Grand' Case. Vous traverseriez la ville de Saint-Pierre par ses quartiers excentrés et, une fois arrivé au rivage, embarqueriez clandestinement à bord de l'un de ces navires qui vous avaient charroyé ici-là il y avait tant et tellement de temps de cela. Car vous ne doutiez point qu'ils continuaient à faire l'aller-venir entre le Pays d'Ici-là et le Pays d'Avant. D'abord, il vous faudrait voler du linge. À la rue Cases-Nègres, les femmes l'étendaient tous les jours à sécher sur de grosses roches bombées. Ce serait là chose aisée. Ensuite, vous auriez besoin d'un coutelas. Ce serait plus difficile mais on en trouvait, rouillés, à même les champs. Oubliés ou abandonnés.

Retourner au pays d'Afrique-Guinée. Oui !

LETTRE DU GOUVERNEUR DE LA MARTINIQUE AU CAPITAINE DE LA MILICE DE SAINT-PIERRE

[...] Il nous apparaît que de plus en plus de Marrons quittent le couvert des bois pour tenter de se dissimuler dans la population des Nègres libres qui devient bien trop nombreuse depuis quelque temps. D'autre part, nous recommandons aux propriétaires d'user de leur droit d'affranchissement avec la plus grande parcimonie. La liberté n'est pas un droit naturel pour la race africaine. Elle ne doit être accordée qu'à ceux qui ont fait montre, des années durant, d'un dévouement sans faille.

Rose-Aimée vous disait craindre davantage les Caraïbes que les Nègres marrons tels que vous car si ceux-ci se contentaient de chaparder aux abords des plantations – ce qui était votre cas et elle en riait fort ! –, ceux-là mangeaient de la chair humaine. Vivant dans ce pays depuis toujours, ils savaient se rendre invisibles, se fondre dans les halliers et les grands bois. Ils en connaissaient les traces secrètes et les grottes où d'ailleurs ils établissaient leurs refuges. Ils étaient réputés subir l'emprise d'esprits terribles, dénommés Shémine et Maboya, qui les poussaient à commettre des actes d'une sauvagerie inouïe.

— Quand Shémine monte dans leur tête, ils deviennent fous, oui ! Ils détruisent tout sur leur passage..., affirmait-elle.

— Pourquoi ? aviez-vous demandé.

— Je l'ignore. Souvent Maboya fond sur eux et se met à les rouer de coups sans raison...

— Pourquoi ?

— Je l'ignore. Tout cela, c'est ce que répètent les rares personnes, blanches ou noires, à les avoir rencontrés...

Vous aviez longtemps douté de l'existence de ces créatures qu'elle appelait aussi « Indiens », « Hommes rouges » ou encore « Sauvages », mais vous aviez parfois l'impression que des yeux vous observaient. Que des pas d'hommes se faufilaient dans le vacarme de la nuit. Vous avez ainsi buté, ici et là, sur des traces de foyer, des ajoupas construits en fougère où vous avez craint de vous abriter des ondées. Rose-Aimée croyait savoir qu'il n'en restait plus qu'une poignée dans ce Pays-là, peut-être moins que deux doigts d'une main, les Blancs

les ayant peu à peu exterminés parce qu'ils refusaient de couper la canne à sucre. Soudain, un matin, l'un de ces Hommes rouges vous apparut. Sa peau étincelait dans la lumière et, malgré sa taille plus que modeste, une sorte de fierté indomptable se dégageait de sa personne. Son front, comme écrasé mais point du tout malgracieux, vous surprit, ce qui lui permet de vous observer de biais sans avoir à tourner la tête dans votre direction. Ses traits étaient tout-à-faitement impassibles. Il tenait à la main un arc dans lequel une flèche était engagée, mais il ne fit aucun geste qui pût passer pour de l'hostilité. Au contraire, il s'approcha de vous, sans jamais vous quitter des yeux. Ses pas ne faisaient aucun bruit sur le sol, pourtant couvert de feuilles mortes et de branches cassées. Vous étiez terrorisé à l'idée qu'il pût vous assommer avec la massue qu'il portait attachée à l'épaule et vous dévorer là, sur place, tout cru ! Vous avez pensé à détalier mais il vous barrait la trace et derrière vous se trouvait une ravine insondable, presque un précipice, envahie par la végétation. Le Caraïbe arriva à votre hauteur. Toujours très calme. Ses yeux fendus vous impressionnèrent ainsi que sa longue chevelure noire qui ballottait jusqu'à ses reins.

— Mouches Blancs là-bas, pas aller ! fît-il dans un langage qui ressemblait à celui des Nègres créoles, sans être exactement le même.

Il désigna la butte où vous aviez eu l'intention de vous installer quelque temps parce que, de là, vous supposiez qu'on couvrirait mieux du regard la plantation de Grand' Case et ses environs. Elle semblait vierge de toute présence humaine. Le Caraïbe s'accroupit vivement, alluma un feu sans que vous ayez vu trop comment et se mit dans la bouche un bâtonnet qu'il ôta de sa gibecière. Puis, il l'approcha des flammes et se mit à aspirer fortement. Le bâtonnet rougeoya et une épaisse fumée s'en dégagait. L'Homme rouge s'employa à cet exercice un long moment, comme s'il était seul. Perdu dans ses pensées. Puis, il se redressa et vous tendit le bâtonnet en disant :

— Ça tabac ! Faire bien ça !

Vous aviez hésité mais n'aviez d'autre choix que d'accepter son offrande. Le bâtonnet, au goût encore plus âcre que ceux qu'affectionnait le Nègre libre Michel, vous brûla un peu les lèvres et quand vous avez tiré dessus une sorte de chaleur irritante vous a empli le fond de la gorge, manquant vous étouffer. Vous avez ainsi fumé, côte à côte, échangeant régulièrement le bâtonnet, jusqu'à ce que la nuit tombe. Bientôt, seul le rougeoiement de celui-ci permit au Caraïbe et à vous-même de distinguer vos figures, toutes deux marquées par une extrême béatitude. Le temps sembla s'arrêter. Puis, sans crier gare, l'homme se mit à sauter en tous sens, à se rouler par terre, en proie à des contorsions effrayantes, ses mains protégeant son corps de l'attaque d'une force invisible. Il hurlait dans sa langue des onomatopées, des supplications aussi. Un mot, un seul, revenait sur ses lèvres : Maboya. Mot qui, dans le parler des Nègres créoles, désigne cette sorte de lézard albinos qui a pour habitude de se dissimuler dans la toiture des huttes qu'il vous était arrivé de construire. Petite créature horrible à voir mais peu menaçante, aucunement dangereuse en tout cas. Maboya rouait donc de coups le Caraïbe, là, sous vos yeux, mais il vous était impossible de le voir ! Vous avez alors compris que ce n'était autre qu'un esprit méchant qui, sans doute, s'acharnait sur l'ultime représentant de la première race qui avait peuplé ce pays et cela, par contre, vous était parfaite incompréhension. Quel mal avait bien pu commettre le Caraïbe ? Quelle loi avait-il enfreinte pour que les forces obscures s'emploient ainsi à le punir ? Enfin, Maboya se calma. S'en alla comme il était venu. Le Caraïbe demeura prostré sur le sol, bras et jambes repliés sous le ventre tel un nouveau-né et son regard charroyait toute une charge de douleur. S'il ne portait aucune trace de coups, son corps avait l'air comme brisé. Disloqué même. Vous avez longtemps hésité à vous approcher de lui. Il n'est pas prudent de déranger celui qui s'achemine vers la mort, serait-il étranger à votre engeance. Le Caraïbe reprit donc tout seul ses esprits et s'étonna même de votre présence. Il appuya son index sur l'en-haut de votre poitrine, se hissant sur la pointe des pieds, et vous interrogea d'une voix saccadée :

— Toi qui ? Toi venir quelle terre ?

Il semblait comme habité par les restes de la colère de Maboya. Toute souffrance s'était écartée de lui comme par enchantement. Il vous frappa de plus en plus fort. Vous avez alors levé les bras au ciel, ce qui, loin de l'apaiser, le déchaîna. Sans sa petite taille, il vous aurait terrassé tant ses poings et ses pieds recelaient de la hargne. Il ne vous était pas possible de l'affronter : vous auriez besoin de son aide pour échapper votre corps de ce pays-là qui était le sien depuis la nuit des temps et dont il devait connaître les moindres recoins. C'est lui qui vous indiquerait le long chemin en direction de la Guinée. Alors, il vous roua de coups un interminable de temps, puis comme devinant le fin fond de vos pensées, vous lança :

— Marche dans mes pas !

Vous avez parcouru à sa suite tant et tellement de forêts et de savanes, escaladé et descendu tant et tellement de mornes, enjambé tout un etcetera de rivières, que vous avez fini par en avoir le tournis. L'Homme

rouge semblait infatigable. Jamais il ne retournait son corps pour savoir si vous parveniez à suivre son ballant. Une énergie féroce l'habitait. De temps à autre, il damait violemment le sol du plat du pied et glapissait quelque chose dans sa langue qui pouvait tenir de l'objurgation, de l'injure ou même de l'invocation. Il s'accroupissait virement-pressé au bord des ravines pour se désaltérer et reprenait aussitôt sa marche, dont il semblait connaître le but. Par trois fois, vous aviez tenté de l'arrêter, mais il avait fait la sourde oreille et, final de compte, vous étiez arrivés sur une plage de sable noir, comme piquetée de mille aiguilles de lumière car il était presque le mitan du jour. Deux hommes de sa race attendaient le Caraïbe dans un canot en bois fouillé, à l'abri d'un promontoire. Votre sauveur s'y embarqua, sans un mot pour ses compagnons, sans égard pour vous, et leur embarcation fila sur l'eau bleu-vert à l'extraordinaire transparence de cette petite anse qui – vous veniez de vous en rendre compte ! – faisait face, dans l'extrême lointain, à une terre fort montagneuse, sombre et quelque peu menaçante, un autre pays sans doute, dont vous ignoriez le nom, trop proche, beaucoup trop proche hélas, pour appartenir à l'Afrique-Guinée.

Alors, vous avez posé genou à terre, dans le sable brûlant de midi, et vous avez médité sur l'Impossible...

II

LE PÉTER-CHAÎNES

(1792)

À force de regarder les arbres je suis devenu un arbre et mes longs pieds d'arbre ont creusé dans le sol de larges sacs à venin de hautes villes d'ossements à force de penser au Congo je suis devenu un Congo bruissant de forêts et de fleuves [...]

Aimé Césaire, Cahier d'un retour au pays natal (1939)

Longtemps, tu as rôdaillé aux abords de l’Habitation. Les chiens, qui savent ton odeur et la distinguent sans faille au mitan de mille autres, ne jappaient pas et de ton refuge, dans ces hauts couverts d’une éphémère brume d’avant-jour, tu pouvais observer, chaque matin, le rassemblement des coupeurs de canne et des amarreuses dans la cour de terre battue de Grand’ Case. Arrivaient d’abord les Africains, tes frères, ceux qui, à tes côtés, enchaînés, voyagèrent dans le Ventre immonde, avec leur regard vide, leur démarche hésitante, certains chantonnant quelque mélodie du Pays d’Avant. Puis, les Créoles, ceux-là nés, parfois depuis deux ou trois générations, dans le Pays d’Ici-là, qui jacassaient ou rigolaient sans cesse, ou se plaignaient des mauvais traitements, menaçant de couper les génitoires du commandeur, d’incendier les champs ou la vaste demeure à colonnades du Béké, toutes choses qu’ils mettaient – sacrés bavardeurs qu’ils étaient ! – rarement à exécution. Le commandeur, un Chabin aux cheveux rouges, faisait l’appel et s’encolérait lorsque le nom qu’il lançait, de sa voix caverneuse, ne trouvait aucun écho. Arrivé au tien, il s’arrêtait blip !, s’approchait de chaque esclave, le fixait dans le coco des yeux de son regard bleu, et explosait :

— Siyonn adan zot sav ola Simonyé, di mwen’y lamem, tonnan di dié ! (S’il y en a un parmi vous qui sait où se trouve Samuel, qu’il me le dise, tonnerre de Dieu !)

Personne ne remuait ne fut-ce qu’un poil d’yeux. Nul ne débâillonnait les dents. On jouait au mouton. À l’ababa-gueule-coulée. Seuls les Africains nouvellement arrivés (ton maître en achetait trois-quatre à chaque début de roulaison de la canne) faisaient montre d’un certain intérêt, se méprenant sans aucun doute sur les propos du commandeur. Tu avais été l’un d’entre eux, jadis, etcetera d’années auparavant (combien exactement, tu ne saurais le dire) et dès ton arrivée sur l’Habitation, tu avais été frappé par la voix des gens du pays. Cette voix, ces voix ne parlaient pas, elles criaient ! Pour un rien. Pour simplement demander de s’aligner, de ramasser un outil, de débâter un mulet, d’aller chercher de l’eau à la source. Leur idiome, le créole, était une criallerie permanente, comme si ces gens ignoraient l’art de s’entretenir à voix basse. Comme s’il ne leur prenait jamais l’envie de murmurer. Le commandeur Dorival hurlait de grand matin jusqu’au serein, sans faire montre d’aucune espèce de fatigue. Passant à la rue Cases-Nègres, dès l’appel terminé, pour faire le compte des malades, il s’écriait :

— Ektô, ki tan maipié’w la ké djéri ? Lizet, lévé’w la, sakré vakabôn ki ou yé ! Le ou anba kal-la, sèten ou pa ka mandé tanprisouplé ! (Hector, quand est-ce que ton mal aux pieds va guérir ? Lisette, mets-toi debout, espèce de catin ! Quand tu reçois le braquemart, je suis sûr que tu ne demandes pas grâce !)

Il pénétrait sans vergogne chez les fiévreux, les éclopés, les femmes à peine relevées de couches, les vieux-corps dévorés par le pian et les injuriait à qui mieux mieux comme pour dévider le trop-plein de haïssance qui l’habitait, puis, comme satisfait, rasséréiné en tout cas, il se dirigeait vers le cachot de l’Habitation où un Nègre rétif, parfois un Marron récemment capturé, purgeait toujours une peine quelconque. L’homme déroulait avec soin son fouet, le mignonnait longuement, avant d’ordonner qu’on extraie le condamné de sa geôle et s’employait ensuite à le frapper avec une violence inouïe en braillant de plus belle ses sempiternelles insanités. Tu n’avais jamais pu te faire à ce spectacle qui se répétait à intervalles réguliers et détournais à chaque fois les yeux. Le commandeur Dorival prenait aussi un infini plaisir à la brimbale, qui consistait à ligoter le Nègre par les quatre membres, bien écartés, aux poutres de l’ajoupa qui servait d’abri en cas de pluie sauvage. Et de pousser le condamné à-quoi-dire une balançoire de chair, cela avec un ballant de plus en plus fort, jusqu’à ce que les poignets de ce dernier se mettent à craquer, puis ses chevilles, et là, disloqué, l’infortuné demandait pardon dans toutes les bribes de langues qu’il avait happées par-ci par-là. Le commandeur avait souvent cette expression :

— Je vais te brimbaler si tu continues, oui !

Le plus choquant n’était pourtant pas tout ce lot de tortures gratuites. Le plus choquant pour toi, petit-neveu de roi par ta mère, fut d’assister à une veillée mortuaire et à des funérailles dans ce pays-là. Un muletier décéda quelques jours après ton arrivée à Grand’ Case d’une morsure de serpent-fer-de-lance, de cette variété à robe couleur d’obsidienne et à tête jaune dont le venin est foudroyant. Ce muletier était fort estimé de tous les esclaves des environs et les maîtres autorisèrent ceux-ci à l’entourer au cours de son ultime séjour terrestre. Tu vis débarquer des Nègres de Saint-Pierre, de Belle-Fontaine, du Morne-Vert et même de beaucoup plus loin, du Morne-Rouge et de l’Ajoupa-Bouillon, flambeau dans une main, bouteille de rhum-coco-merlo dans l’autre, s’esclaffant, braillant toutes qualités de chanters paillards, se livrant à des pas de danse obscènes et à des rigoladeries grivoises. Une joie, incongrue à tes yeux, les habitait. Dans ton pays natal, quand un personnage important perdait la vie, tous les bruits devaient cesser. On veillait à éteindre immédiatement tous les feux. Tu avais ainsi assisté à la veillée funèbre de ton grand-oncle, le roi, celui dont nul ne devait prononcer le nom sous

peine de mort. Des femmes l'avaient lavé avec de l'eau extraite d'un puits spécial situé sur une colline interdite à la plèbe, puis elles lui avaient rasé le crâne avant d'attacher ensemble ses deux gros orteils avec une chaînette en métal. Ensuite, elles avaient enduit le corps de craie et l'avaient revêtu de son pagne des grands jours ainsi que de ses amulettes. Tout ce temps durant, les dignitaires observaient la cérémonie bouche close, immobiles, priant intérieurement pour que le Passage de l'Autre Côté se déroulât au mieux. Ce silence ne fut brisé que par la chute d'un imposant iroko que l'on abattit pour fabriquer son cercueil. Même le bouc qui fut sacrifié à ses pieds juste avant ne se débattit pas ni ne bêla. Et les tambours ne commencèrent à ronronner qu'au moment de la préparation du tombeau, feulement très doux qui contribuait à pétrifier les gestes de chacun et à dompter leur détresse, et ils ne s'exaltèrent qu'à l'instant précis de l'inhumation, rivalisant avec le vrombissement des rhombes. Or, ici-là, dans ce Pays-Martinique sans roi ni dieux, toute annonce de décès déclenchait une ivresse de joie. Chose à laquelle tu mis un paquet de temps à t'habituer.

Pourtant, tu avais fini par devenir l'un des favoris du commandeur. Il allait partout proclamant que depuis des lustres qu'il exerçait à Grand' Case, jamais il n'avait eu affaire à deux Nègres aussi obéissants et travailleurs qu'Hilaire et toi-même, Samuel, qu'il appelait avec une feinte affection « mon Nègre-bambara » sans que tu saches si lui, l'homme de couleur libre qui n'avait jamais voyagé hors de son île, savait tout ce que pouvait recouvrir ce mot venu d'Afrique-Guinée. Souvent, devant les Nègres créoles et les Mulâtres, qu'ils fussent esclaves ou libres, tu te demandais quelle idée ils se pouvaient bien faire de la terre de leurs ancêtres, la Guinée. Comment pouvaient-ils seulement en imaginer les contours ? L'interminable savane de terre rouge, parsemée de loin en loin de termitières et de baobabs, le cri des hyènes la nuit autour des villages, le fleuve aux eaux lourdes où s'ébattaient crocodiles et hippopotames et qui, à la saison sèche, se transformait en un mince filet d'eau boueuse. À la vérité, ils évitaient d'en parler. Sur leurs lèvres, le mot « Guinée » était d'ailleurs l'injure suprême. « Sacré Nègre-Guinée, va ! Espèce de Nègre-moudongue ! » Certains prenaient un malin plaisir à dérisionner, parfois à tourmenter les Africains récemment arrivés qu'ils appelaient « Nègres d'eau salée », en imitant leurs langues qu'ils transformaient volontairement en charabia, adoptant une voix tantôt rauque ou gutturale, tantôt chevrotante, ce qui faisait leurs congénères créoles péter de rire sur le chemin des champs. Jamais un seul de ces hommes de couleur libres ne s'est avisé d'apprendre un seul mot d'une seule de vos langues. Jamais ils ne t'ont questionné, toi Samuel, sur tes dieux, ceux du Pays d'Avant. Sur ta manière de te nourrir, de te vêtir. Ils répétaient comme des jacquots : « Dépêche-toi de devenir créole si tu veux recevoir moins de punitions, foutre ! Allez, remue ton corps, compère ! »

Le commandeur Dorival punissait, il est vrai, pour un rien. Pour un tronçon de canne manquant dans un paquet. Pour un paquet manquant dans une pile. Pour la paille qu'on oubliait parfois d'enlever d'une pile. Pour les amarres qui n'étaient pas prêtes avant la brune du soir en période d'hivernage. Il était à la fois l'œil et le bras armé du maître. Dans ses instants charitables, il préférait le hamac à la brimbale : ce supplice consiste, là encore, à amarrer les membres du Nègre aux mêmes poutres, mais en les liant entre eux cette fois-ci. Bras collés, jambes collées, quoi ! Aux dires de ceux qui en avaient goûté, cette vilainerie-là faisait considérablement moins mal...

DÉVELOPPEMENT INQUIÉTANT DU PETIT MARRONNAGE

Il apparaît que depuis le début de la présente année une forme d'évasion, jadis peu courante, semble avoir la préférence des esclaves fainéants. C'est ce que certains ont fini par appeler le « petit marronnage ». L'esclave quitte l'Habitation mais ne va point se réfugier dans les grands bois comme c'est l'usage. Il se tient au contraire à portée des champs, rôdaille autour des cases à Nègres, entretenant commerce avec certains d'entre ses congénères demeurés sur place et finit par s'imaginer libre. Quelques commandeurs ou géreurs peu regardants arguent du fait qu'ils ont besoin de bras au plus fort de la récolte pour ne pas les jeter au cachot lorsque ces rebelles ont l'audace inouïe de se présenter à l'embauche du matin comme si de rien n'était. Pis : certains maîtres feignent d'oublier de les punir et les autorisent à s'installer de nouveau parmi leur maisonnée. Il convient donc de rappeler à tout un chacun que ces pratiques sont suprêmement dangereuses car le Marron, fût-il « petit », a bel et bien décidé un jour de défier l'ordre public et, ayant goûté à la liberté, même brièvement, en a conservé un vif désir. Il ne sera plus jamais possible de lui faire confiance et c'est aussi pourquoi nous insistons auprès des planteurs pour qu'ils appliquent à la lettre les sanctions prévues par l'Ordonnance de 1685 à l'encontre de cette catégorie particulière de Marrons.

(La Gazette du Nouveau Monde, publiée chaque mardi et samedi à Saint-Pierre de la Martinique)

Tu n'avais pas mis plus de trois lunaisons pour t'accoutumer à ce nouveau pays. Dès le jour où ton futur maître t'avait acheté aux enchères sur la place Bertin, à Saint-Pierre, et que deux Nègres d'Angole et toi-même aviez été convoyés en tombereau jusqu'à l'Habitation Grand' Case, tu avais entrepris de t'en imprégner avec une ardeur qui te surprit toi-même.

Tu avais immédiatement humé ses odeurs, cette tresse d'odeurs dans lesquelles celles de toutes qualités de salaisons se mêlaient aux effluves des marchés et aussi aux mangues, tombées de pieds surchargés, qui pourrissaient lentement aux abords des chemins. La mangue-bassignac, au goût de térébenthine, la préférée des Nègres créoles, te chavirait l'esprit. Il y avait aussi d'autres qualités de fruits inconnus de toi et qui te ravissaient : la prune-mombin à la robe jaune ocre, la caïmite violette dont le suc collait les lèvres, la merise qui exigeait d'être triturée entre les doigts avant de pouvoir s'en délecter, le cachiman-cœur-de-bœuf, si rare, à la chair blanche et pulpeuse. Ce nouveau pays te semblait une manière de paradis si l'on s'en tenait à sa seule nature. Hélas ! les hommes – les hommes blancs – en avaient fait une géhenne. Au lendemain matin de votre installation dans cette case obscure où vous aviez, vous trois, peiné à trouver le sommeil, bien que vous fussiez heureux de ne plus subir le roulis du bateau négrier, cet homme au visage dur, dont vous apprendriez à mesurer toute la mauvaiseté, le commandeur Dorival, vous harangua dans la langue du pays, alors incomprise de vous, et au ton qu'il employa, aux gestes qu'il fit, vous saviez qu'il vous insultait. Plus tard, bien plus tard, ces premiers mots d'accueil te reviendraient dans toute leur virulence insolite en ce magnifique matin de mai :

— Sakré bann Neg-Djinen ki zotyé ! Zotpa vini isiya pou graïé grenn-zot, zot vini pou travay ba Bétjé-a ! Man konnet vis-zot kidonk, pa iapenn fè pies haité makakri ba mwen, zot tann ? (Bandes de Nègres de Guinée ! Vous n'êtes pas venus ici pour mener la vie douce mais pour travailler pour le Blanc ! Je connais toutes vos ruses, donc inutile d'essayer de jouer au plus fin avec moi, c'est compris ?)

Il ordonna ensuite à un esclave taciturne de vous traduire ses propos et ce dernier, regard baissé sur ses chaînes, épaules voûtées, déjà vieux quoiqu'il n'eût guère plus de vingt-cinq ans, s'exprima face à vous dans une autre langue, elle aussi complètement étrangère. Sa voix monocorde résonnait de façon étrange et son parler (le wolof, comme vous l'apprendriez quelque temps après) ne te rassura guère. Il avait, te semblait-il, de bien surprenantes accointances avec celui des marchands musulmans qui, là-bas, au Pays d'Avant, troquaient sans vergogne barres de sel contre bijoux en or fin, bétail contre captifs, mousquets contre cauris, tapis d'Orient contre jeunes vierges. L'interprète se tourna alors vers l'homme qui jouait à chasser, avec le fouet dont il ne se séparait jamais, les moustiques qui tournoyaient près de sa figure, le Chabin Dori-val, cette variété de l'espèce humaine, mi-nègre mi-blanche, dont le physique t'avait interloqué de prime abord, et déclara :

— Yo pa ka konpwann, koumandè... (Ils ne comprennent pas, commandeur...)

— Kouman ? Yo ababa oben ki sa ? Fok yo kou-mansé koupé kann dépi jôdi-a. Léwon, ga sa, pwan yo anba lanmen 'w épi montré yo sa yo pou fè. Annou, nou pa ni tan pou ped / (Comment ? Ils sont imbéciles ou quoi ? Il faut qu'ils commencent à couper la canne dès aujourd'hui. Léon, écoute, occupe-toi de leur enseigner ce qu'ils devront faire. Allez, on n'a pas de temps à perdre !), s'exclama celui auquel les Blancs avaient attribué, lui faisant semblait-il une confiance aveugle, la tâche de contrôler la bonne marche de leurs propriétés.

Léon fut ton instructeur. Celui qui, sans malpatience, t'initia aux choses les plus élémentaires : comment nettoyer la meule avant d'aiguiser ton coutelas, de quelle façon attraper la tige de canne avant de la tronçonner en trois parties égales, la meilleure manière de constituer les piles qu'en fin d'après-midi le commandeur compterait avec soin, ou encore celle qui permet de suivre le ballant exact des autres coupeurs – ni trop vite ni trop lentement – pour que l'avancée du travail fut régulière d'un bout à l'autre de la plantation et que de loin, de très loin, on pût mesurer celle-ci. C'est que le maître blanc, Frédéric-Marie de Beauharnais, s'aventurait rarement au cœur des champs. Il préférait vous considérer à distance, immobile sur son cheval, créature lointaine, un peu fantomatique, avec qui jamais il ne te fut donné de brocanter une seule parole. Dès que vous entendiez le placatac de son galop, chacun redoublait d'efforts sans que nul ne se fût concerté. Pourtant, une telle attitude n'était pas justifiée : le maître ne vous punissait pas lui-même. Il laissait cette tâche au commandeur métis et à deux autres Blancs qui jouaient un rôle important dans la bonne marche de l'Habitation Grand' Case : le gérant et l'économe.

Le premier, qui se nommait Honoré de La Varenne, était un homme sec, longiligne, au visage boursoufflé et aux yeux rougis à cause du rhum dont il faisait une consommation déraisonnable pour quelqu'un de sa race. Car autant le Nègre peut supporter trois-quatre coups de rhum sec d'affilée – en fait, le plus souvent du mauvais tafia ! –, autant le Blanc trébuchait dès la deuxième gorgée. Selon Léon, ce curieux phénomène était dû à la chaleur, bien que ces bougres-là fussent nés dans le pays. C'est que leurs ancêtres étaient venus d'un pays très

froid, si froid qu'aucun d'entre nous ne pouvait l'imaginer. C'est pourquoi aussi leur peau blême supportait mal les morsures quotidiennes du soleil. D'ailleurs, celle-ci changeait sans cesse de couleur ! Cela te surprit grandement. Au matin, elle arborait un teint de linceul pour devenir rouge-écrevisse vers le mitan de la matinée, et quand les Blancs s'encoléraient, elle virait au verdâtre ; quand ils avaient peur, au bleuâtre ; et Léon d'ajouter que le jour où l'un d'entre vous aurait l'occasion d'en voir un sur son lit de mort, vous constateriez qu'elle se fige dans le gris. Étranges créatures, à la vérité !

Le gèreux organisait le déroulement de la récolte que les gens d'Ici-là appellent « roulaison ». C'est lui qui désignait les pièces de canne à attaquer en premier, demandait d'accélérer la cadence de la coupe ou de la ralentir (quand la sucrerie du Carbet ne pouvait pas absorber la production du jour), ou encore recrutait quelques bras supplémentaires (des Nègres ou des Mulâtres libres qui affichaient toujours – tu ne sus jamais pourquoi ! – une mine maussade). Il veillait à ce que tout le monde disposât d'un coutelas en bon état et s'occupait de l'entretien des tombereaux qui parfois cassaient sous un trop-plein de charges. Il négociait enfin avec les gens de la sucrerie ou des distilleries, gens de courte patience s'il en est. Là-bas, tout en bas, dans la plaine, tu distinguais la grande carcasse métallique de la première ainsi que sa cheminée qui fumait de nuit comme de jour. Elle était la propriété d'un cousin du maître et seuls les Nègres créoles y travaillaient. Plus loin encore, presque au ras du rivage, les toitures brillantes des deux distilleries dont l'une appartenait à un Mulâtre libre qui, aux dires de Léon, tenait la dragée haute à la caste blanche. Dans ces bâtiments lointains, on fabriquait le sucre et le rhum. Tu ne sus jamais, toi le Nègre-l'Afrique, de quelle façon ! Entre cette canne que tu coupais tous les jours et cette poudre granuleuse et rousse ou bien ce liquide transparent qui brûle la gorge, il y avait comme une magie. Celui des transformations, des alchimies, grâce à des machines que ni toi ni aucun de tes congénères n'approcheriez jamais.

Si La Varenne était presque aussi colérique que le commandeur Dorival, l'autre chef blanc, l'économe, Louvier de son nom, faisait montre d'une placidité remarquable. Il est vrai qu'il se tenait tout le jour dans la fraîcheur de son bureau et levait rarement les yeux sur la valetaille. Tu l'apercevais, penché sur ses livres de comptes, un drôle d'objet appelé « bésicles » sur le nez pour l'aider à mieux lire – t'apprit Léon –, la langue légèrement sortie de sa bouche, ce qui était passablement comique. Ses airs bonhommes serraient, en fait, une nature dévergondée : chaque soir ou presque, il se rendait en secret à la rue Cases-Nègres et forniquait avec quelque Nègresse sans que cela soulevât la moindre réprobation de la part de quiconque. On prétendait que les garçonnets mulâtres d'Adelise et Floriane étaient le fruit de ses activités nocturnes, ce qui pouvait expliquer que celles-ci fussent dispensées d'amarrer la canne. Elles se contentaient d'exécuter de menus travaux de lessive ou de cuisine, sans pour autant cesser de jouir de l'estime générale des esclaves.

À Louvier, il incombait d'acheter les provisions dont avait besoin Grand' Case. Deux fois dans le mois, des cabrouets chargés de barriques de viande de cochon salé ou de caisses de morue séchée déboulaient dans la cour de la plantation. Des sacs de pois rouges, de lentilles et plus rarement de riz. Votre ordinaire ne variait guère mais il était copieux. Louvier avait coutume de sentencier :

— Le Nègre doit être bien nourri si l'on veut qu'il travaille sans rechigner !

À cela s'ajoutaient les légumes du pays. Ignames, patates douces, couscouches, choux caraïbes et cet étrange fruit-légume, parfaitement rond, à la saveur âcre, qui accompagnait presque tous les repas : le fruit à pain. Aux dires des Nègres créoles, le pied de bois qui le portait avait été récemment introduit dans le pays. La première fois, tu le recrachas à cause de sa chair spongieuse qui laissait un arrière-goût au fond de la gorge. Mais, à force-à force, il te devint familier. La cueillette des fruits à pain devint la corvée matinale d'une grappe de négrillons qui n'avaient pas atteint encore l'âge d'être employés aux champs. Ils grimpaient les pieds de bois avec l'agilité de petits macaques et lançaient les fruits en rigolant à leurs camarades restés en bas. Parfois, un fruit à pain s'écrasait par terre et le garnement était bon pour trois-quatre coups de fouet sur le derrière. Les cuisinières alignaient alors d'imposants coconègres en terre cuite à côté du moulin à manioc et, toute la matinée, elles s'adonnaient à l'épluchage des fruits qu'elles coupaient en quatre tranches égales. Ces dernières étaient mises à tremper dans de l'eau salée avant de passer au feu. Tu observais ce rituel quotidien avec la plus extrême attention. Ce monde était nouveau pour toi, le Nègre-l'Afrique, et si tu voulais survivre à tous les pièges qu'il recelait, tu te devais d'être le plus veillatif que possible. Du moins tant que le jour étendait son emprise sur l'Habitation Grand' Case car, dès la nuit tombée, les Blancs se retiraient dans leurs demeures, s'y claquemuraient plutôt, et les esclaves vivaient une manière de liberté.

La nuit appartient à l'esclave, oui.

Des tambours-bel-air commençaient à feuler, puis à rugir à la rue Cases-Nègres, entraînant les plus robustes dans des dansers tout bonnement endiablés. Ceux que le travail dans les champs avait esquinés se

contentaient de damer le sol du pied en essayant de suivre le rythme. Personne en tout cas ne cherchait à dormir. D'autres s'en allaient courir la prétentaine sur d'autres plantations où les espéraient des Nègresses avides d'amour. Tant d'énergie te surprit fort au début car tes membres n'étaient plus qu'une immense douleur quand le commandeur Dorival annonçait la débauchée, presque en fin d'après-midi. Tant que tu t'activais, que ton coutelas virevoltait dans l'implacable claieté du jour, tu n'éprouvais qu'une sorte de vide dans le crâne. Nulle pensée, nulle rêverie ne t'effleurait, tout comme tes compagnons, car couper la canne revient à s'approcher de l'enfer. L'enfer terrestre. La canne est maudition ! Rien d'autre. Maudition sur la tête du Nègre jusqu'à la dernière génération, assurait Léon qui était fort assidu au catéchisme et aimait à raconter l'histoire de votre supposé ancêtre Cham dont parlait la Bible, le « livre doré » comme on disait dans les cases. Ce bougre-là s'était moqué de son père Noé, un jour que ce dernier, ivre, était sorti tout nu en pleine rue, alors qu'au contraire ses frères Sem et Japhet s'étaient précipités avec des couvertures afin de masquer les parties de celui-ci. De ce jour, Noé maudit son fils Cham et le chassa de sa maison.

— Nous resterons donc esclaves jusqu'au Jugement dernier ! affirmait Léon d'un ton mi-résigné mi-gouailler.

À la vérité, tu t'aperçus que les esclaves ne croyaient qu'à moitié à cette histoire. D'abord parce qu'ils ne comprenaient pas par quel miracle Cham, s'il était bien nègre, pouvait avoir un père et des frères blancs. Tu avais maintes fois résisté à l'envie de poser la question au père Gaston, bien qu'il t'eût pris en bonne passion dès ta deuxième leçon de catéchisme. Sa peau exagérément blanche indiquait qu'il avait débarqué depuis peu à la Martinique et, d'ailleurs, il parlait un créole encore plus hésitant que le tien et parfois loufoque. Tu ne saisissais pas grand-chose à ses démonstrations, mais ce Dieu unique qui, pourtant, était composé de trois créatures différentes, t'intriguait au plus haut point. À quel moment était-il le Père ? À quel autre le Fils ou le Saint-Esprit ? À moins qu'il ne fût tout cela en même temps quelle que fût l'heure ou la situation. C'était là, pour toi, mystère tout bonnement. Toujours est-il qu'étonné et ravi de ce qu'il appelait ta « foi », le père Gaston fit de toi son acolyte, celui qui pendant la messe des Nègres – non point dans la chapelle, réservée aux Blancs, mais en plein air, derrière le parc à mulets – lui passait l'étole et lui tendait le ciboire. Juste avant que la cérémonie ne commence, vous vous rendiez jusqu'à une source guillerette, amenée par un bambou, qui coulait dans un petit bassin où les cuisinières de Grand' Case faisaient la vaisselle. Le père Gaston exigeait que tu te dénudés complètement et que tu te laves à grande eau. À l'entendre, la sueur du Nègre indisposait notre Seigneur Dieu (et lui aussi, le père Gaston). Elle sentait trop fort ! Lui, par contre, bien qu'il eût chevauché depuis les premières heures du jour, le bourg du Carbet se trouvant à quatre lieues de l'Habitation, se contentait d'ôter ses espadrilles, de relever sa soutane à hauteur de ses genoux et de se propreter les pieds. Il puait pourtant le poisson séché, chose que tu ne pouvais bien évidemment lui dire en face !

Affublé d'une robe blanche en toile de sac, tu le suivais pas à pas, l'air très pénétré, les yeux mi-clos, portant sa Bible et son ciboire. Les esclaves s'impatienzaient déjà, piaffaient même, car le maître ne vous autorisait qu'une seule messe par mois, parfois deux. Pour lui, qui affichait une indifférence scandaleuse envers les affaires divines, tout cela n'était que pure perte de temps. « Je suis bien obligé de me soumettre à la loi, grommelait-il, mais pendant que mes Nègres se livrent à ces macaqueries, mon travail n'avance pas d'un pouce, foutre ! » Une grande bisbille régnait entre M. de Beauharnais et le père Gaston, le premier n'assistant presque jamais à la messe du dimanche matin, dans la chapelle des Blancs, et cela bien que son épouse et Mamzelle, sa fille, fissent preuve d'une grande piété. Votre maître attendait avec impatience le moment où le père abbé demanderait aux esclaves de s'agenouiller pour leur bailler, à tour de rôle, la bénédiction. Ces derniers essayaient de marmonner les prières qu'il leur avait apprises, s'arrangeant pour que les mots « Dieu le Père » et « la Vierge Marie », les seuls qu'ils avaient vraiment retenus, fussent bien audibles. Père Gaston leur tournait alors le dos et faisait face à un autel de bric et de broc, posé sur un fût, et expédiait la messe en moins de temps que la culbute d'une puce. Tu te sentais pourtant très fier à ce moment-là. Tu en oubliais les privations, les coups de fouet, cette tristesse insondable qui t'envahissait le soir, éreinté par ta journée de travail, au souvenir du Pays d'Avant. Les visages aimés de ta mère et de ton grand-oncle se glissaient subrepticement au-devant de toi, te masquant presque la petite cohue d'esclaves dont certains étaient venus des plantations voisines pour l'occasion. Tu te souvenais des cérémonies au cours desquelles le roi se présentait à son peuple, cérémonies si rares qu'un homme ne pouvait espérer en voir qu'une demi-douzaine au cours de toute sa vie. Le roi, ton grand-oncle, s'offrait à la vue de tous, sur la véranda de son palais, vêtu d'une tunique blanche à parements bleus, entouré du chef des eunuques qui lui servait d'interprète. Le roi lui annonçait ses décisions à voix basse, dans le creux de l'oreille droite, se couvrant les lèvres avec une queue de vache blanche sans taches et, à chacune d'elles, l'eunuque se redressait et la répétait à très haute voix, ce qui provoquait des salves

d'approbation dans la foule. Bien que tu ne fusses alors qu'un enfant, ce spectacle t'avait impressionné au point qu'avec le temps, les figures des deux hommes avaient fini par n'en faire qu'une dans ton esprit. Ce souvenir, inexplicablement, te revenait juste à l'instant où l'abbé Gaston traçait un large signe de croix dans le vide, face à la trentaine de têtes crépues qui lui faisaient face, tous et toutes ayant posé genou à terre. Tu servais la messe avec des gestes calmes et précis, mais en toi bouillait un grand désir de hâler ce dieu, d'exiger de lui, s'il était si bon et généreux que la Bible le prétendait, de t'arracher là-même à cette existence pleine d'infamie. Le mot « amen » te ramenait d'un seul coup à la réalité. L'abbé Gaston, délaissant alors son attitude dévote, se mettait à haranguer les esclaves d'une voix soudain aiguë :

— L'obéissance est le premier devoir du Nègre. C'est ce que Dieu l'Éternel attend de lui ! Obéir, obéir et toujours obéir ! Notre passage sur terre est bref, comme vous le savez, il est ponctué de souffrances et de misères de toutes sortes, mais nous ne devons point nous plaindre car c'est là le tribut que nous payons, chacun d'entre nous, Blanc ou Nègre, pour le sacrifice suprême que notre Seigneur Jésus a fait pour racheter nos péchés. Désobéir, partir en marronnage, seront sévèrement punis dans le Royaume des deux...

M. Frédéric-Marie de Beauharnais, qui guettait la fin de la cérémonie, en compagnie du gérant La Varenne et de l'économiste Louvier, pressés qu'ils étaient de vous voir regagner les champs, cessait de faire grise mine. Il conviait l'abbé à une collation sur la véranda où son épouse et Mamzelle avaient déjà pris place. Une trêve s'installait entre les deux hommes blancs dont la conversation tournait exclusivement autour des affaires terrestres. Tu attendais, debout, immobile, dans le mitan de la cour de terre battue, dispensé de coupe de la canne ce jour-là en guise de récompense pour avoir joué à l'acolyte. Tu tendais l'oreille, avide d'apprendre quelque nouvelle du Pays d'Avant, mais l'abbé Gaston étant fraîchement débarqué, ton maître et lui discutaient, hélas, en français, langue dont tu ne parvenais à grappiller que des bouts de phrases. Ainsi te fut toutefois confirmée l'existence d'autres terres proches du Pays d'Ici-là, terres que l'on pouvait atteindre en traversant de simples bras de mer. Le vieux Léon, ton ancien instructeur, t'avait nommé la plus atteignable d'entre elles : la Dominique. Il la disait encore inoccupée, ou presque, et surtout peuplée de descendants des Caraïbes, ce peuple mystérieux qui avait habité tous les pays d'ici et des alentours des milliers d'années avant l'arrivée des Blancs et des Nègres. L'abbé Gaston affirmait vouloir s'y rendre afin d'évangéliser ceux qu'il désignait sous le vocable de « Sauvages ». Il le répétait à ton maître à chacune de leurs rencontres, chose à laquelle ce dernier n'accordait qu'une oreille distraite. Dès que l'abbé avait tourné les talons, M. de Beauharnais se gaussait de « la lubie du Vendéen », sous le regard réprobateur de son épouse qui était une croyante fervente ainsi qu'une dame au grand cœur, à qui il arrivait de se rendre au chevet des esclaves alités dans les cases sordides de la rue Cases-Nègres, afin de les soigner de ses propres mains. Ses blanches mains. Elle aussi t'appréciait fort. Elle ne t'appelait jamais que « Mon p'tit Samuel » ou « Samuel, mon bon Nègre », ce qui provoquait une jalousie féroce chez tes congénères. On te fit la réputation d'être le préféré des Blancs. Certains se mirent à te proférer des menaces voilées ; d'autres à déployer des trésors d'obséquiosité à ton endroit pour que tu interviennes en leur faveur lorsqu'ils avaient commis quelque bêtise. Plusieurs fois, il t'arriva, en effet, de solliciter Mme de Beauharnais pour qu'elle veuille bien pardonner celui-ci ou celle-là. En fait, s'il lui arrivait d'acquiescer, ce n'était pas elle qui avait le dernier mot : il fallait qu'à son tour elle réussît à convaincre son époux, ce à quoi elle parvenait une fois sur deux. Toujours est-il que cette position qui était la tienne te conféra une manière de prestige. Toi, le Nègre-l'Afrique à peine créolisé et que la plupart des Nègres autochtones méprisaient. On t'accusa alors de t'être emparé de l'esprit de ta maîtresse grâce à quelque sorcellerie. Ce qu'appuyaient certains de tes congénères nés en Afrique que la jalousie démangeait et qui clamaient à qui voulait l'entendre :

— Samuel est petit-neveu de roi. Il connaît donc les secrets du bien et du mal.

Si on faisait des gorges chaudes de ton ascendance noble, surtout parmi les Créoles, tous redoutaient ces prétendus pouvoirs qu'elle t'avait permis d'acquérir. En fait, c'est ta mémoire qui défaillait car tu aurais pu les statufier là, d'un seul geste, d'une seule parole. Ils seraient devenus aussitôt pierre ou pied de bois. Tu avais appris cette magie à la mort de ton grand-oncle, le roi, lorsque proches parents, favoris et courtisans s'étaient bousculés pour avoir l'honneur de l'accompagner dans la grande fosse royale. Ton père avait eu ce privilège et t'y avait entraîné. Les images que tu as conservées de ce rituel sont aujourd'hui confuses, mais tu distingues bien cette bonne dizaine de visages heureux, illuminés par une joie sans bornes, qui avaient pris place dans le caveau. Tu entends encore le bruit effrayant de l'énorme rocher que les fossoyeurs avaient fait rouler pour en boucher l'entrée. Une nuit froide s'était abattue sur vous et vous vous étiez mis à grelotter. Ton père te déclara :

— Notre roi, lui au moins, n'a pas froid.

Chaque matin, des dignitaires déplaçaient le rocher et vous demandaient ce que vous faisiez et si vous étiez

allés servir le roi, si tous ses désirs étaient comblés. Vous répondiez invariablement et en chœur un « non » qui résonnait contre les parois de la fosse. Au bout de trois jours, sans eau ni nourriture, quatre d'entre vous décédèrent et ils furent considérés comme les plus heureux. Au matin, le chef des dignitaires demandait qu'on lui révèle les noms de ceux qui avaient ainsi rejoint votre roi et il les complimentait longuement. Cela dura jusqu'à ce que ton père suive à son tour le même chemin et que, assoiffé, apeuré, écoeuré surtout par l'odeur de putréfaction qui régnait dans cet antre macabre, tu te mettes à hurler si fort qu'on prit la décision de t'en extraire. Tu risquais de troubler le passage du roi et de ses favoris de l'Autre Côté. Mais, de ce jour, tu fus réduit en servitude et vendu quelques mois plus tard au premier marchand musulman qui passa par votre village.

Oui, tu étais entré dans les bonnes grâces des Blancs. Assez vite, le gèreux La Varenne te fit passer muletier. Fini l'éreintement dans les champs de canne ! Oublié ce lourd coutelas qui t'engourdissait le bras et déclenchait une douleur lancinante dans ton coude avant même que le soleil eût atteint son zénith ! Muletier, ce n'était pas une sinécure, loin de là, mais c'était mieux que banal manieur de coutelas. Mille fois mieux. Dès avant le devant-jour, toi et tes compères vous rendiez au parc à mulets afin de les compter et de les inspecter. Il arrivait que des voleurs s'y introduisent la nuit ou que des Nègres méchants sèment du poison sur les amarres qui leur servaient à la fois de nourriture et de litière. Parfois aussi, deux mulets se gourmaient avec une violence inouïe, sans que pour autant aucun ne prît le dessus sur l'autre, et dans ces cas-là, l'un de vous devait consacrer la matinée à panser leurs blessures. Le mulet possède un caractère tout bonnement incompréhensible et pour tout dire, malcommode. Pendant des jours et, des jours, il se laisse laver, bâter, conduire aux champs, charger de paquets de canne qu'il emmène jusqu'aux portes de la sucrerie ou des distilleries, plus docile qu'un agneau, et puis, sans crier gare, le voilà qui se met à faire sa tête raide ! Le voilà qui refuse de bouger d'une maille malgré les coups de bâton qu'on lui inflige, les supplications qu'on lui adresse. Le mulet devient un poteau fiché en terre. Une statue de chair.

COULÉE D'AMOUR

Rose-Marie : Pour un Nègre-l'Afrique, tu n'es pas si couillon que ça. Ha-ba-ba ! Ne devient pas muletier qui veut.

Samuel : Et toi, quel est ton rôle ?

Rose-Aimée : Je suis née ici. Ça ne te regarde pas !

Samuel : Ne fais pas de colère contre moi, je ne parle pas assez bien votre parler... je... je veux toi. C'est comme ça.

Rose-Marie : Ah bon ? On a grand goût à ce que je vois ! Pourquoi tu ne cours pas après une Négrresse de ton pays, noire comme hier soir, hein ? Toi et moi, on n'est point de la même nation, que je sache.

Samuel : Tout ça c'est trop de parler pour moi. Trop à comprendre... Je suis content de toi, voilà !

Rose-Marie : Ha-ha-ha ! Bondieu-Seigneur-la-Vierge-Marie-Tous-les-saints-du-ciel, aidez-moi !

Désormais, la canne à sucre, si elle est abaissement et terreur, n'est plus vraiment ton ennemie depuis que tu as choisi la liberté. C'est qu'elle ne lève guère au-delà des premiers contreforts des mornes car elle ne supporte pas la pluie incessante qui règne dans les Hauts. Elle a besoin de terres plates et bien ensoleillées. Tes véritables ennemis ne sont apparus que depuis peu. Ils se nomment cacao et café. Ces deux-là affectionnent les régions escarpées et les ravines. Ils ne craignent ni l'ombre ni l'humidité. Ni même la froidure matinale qui t'oblige, au devant-jour, à te lever de ta couche et à mouvementer ton corps. Depuis peu, une considérable partie de ce que tu avais fini par considérer comme étant ton territoire se trouve envahie de petites plantations, une fois les grands arbres jetés bas. Pis : cacao et café demandent des soins constants, d'où un aller-venir d'esclaves qui, parfois, passent tout près de ton refuge, chantent à tue-tête, s'esclaffent, dérangent la tranquillité des lieux. Ce sont toujours, à leur façon de s'exprimer, des Nègres créoles, les moins susceptibles de profiter de l'éloignement de l'Habitation pour partir en marronnage. Tu hais leurs figures serviles, tantôt hilares, tantôt frappées d'hébétude. La dignité semble être une idée inconnue de ces gens.

Le fruit du pied de cacao est étonnamment beau. Sa couleur orangée, striée de noir, également. Mais il est, hélas, immangeable ! La première fois que tu l'as cueilli, son odeur a réveillé en toi celles d'anciennes succulences, quand, là-bas, au Pays d'Avant, à la fin de la période des semailles, les femmes s'employaient à

préparer tout un extraordinaire de plats à base de petit mil et de courgettes. Tu l'as brisé et tu as découvert sa chair également orangée, mais très dure sous la dent. En son mitan se trouve une sorte de noyau du plus beau noir qui lui non plus ne se laisse point mâcher. Tant de belleté pour rien, songeais-tu ! Aucun rapport avec ces cannes altières que tu dérobaï presque chaque jour et dont tu te délectais jusqu'à te glacer les gencives. Ce que les Blancs font du cacao t'est une vraie énigme. Sert-il comme teinture ? Est-il une sorte de remède ? Se mange-t-il comme le giraumon, une fois concassé et bouilli ? Ou bien se contentent-ils de l'utiliser en guise d'offrande à leur Dieu ? Ce Dieu qu'ils appellent à l'aide de cloches (pratique qui t'avait grandement étonné le jour de ta débarquée dans ce pays-là), cela dans une sorte de bâtiment bancal, surmonté d'une croix, qui jouxte l'économat de Grand' Case, par les fenêtres duquel les esclaves domestiques étaient parfois autorisés à suivre la messe. Ce Dieu auquel tu n'as jamais cru une seule seconde bien que tu aies reçu par trois fois le sacrement du baptême et aies, assez longtemps, exercé les fonctions d'acolyte.

Baptêmes, oui.

La première fois à bord du bateau négrier, quelques jours avant l'arrivée dans ce pays-là, au passage de la ligne, comme tu l'appris beaucoup plus tard. La deuxième, quand tu fus acheté par ce M. de Beauharnais qui, bien qu'il ne fût pas d'une piété sans faille, exigeait que tous les Nègres-l'Afrique, au lendemain matin de leur installation, s'agenouillent devant un prêtre, monté tout exprès de la paroisse du Carbet, et reçoivent un nom chrétien. * Samuel » te fut ainsi octroyé. Samuel. Ce qui, pour toi, ne voulait rien dire. Ne veut toujours rien dire. Il aurait pu tout aussi bien être Simon, Samson, Siméon ou Simao. Qu'importe ? La troisième et dernière fois fut plus cocasse. Averti de ton intention (hautement proclamée au mépris de toute prudence) de désertir la plantation, Léon, ton instructeur créole, ne chercha pas à t'en dissuader bien qu'il trouvât du péril à ce langage. À son âge avancé, il avait, lâchait-il d'un ton las, connu bien d'autres esprits forts avant toi. Simplement, il te conseilla un double protègement. Pour ce faire, il t'offrit une petite pochette en toile noire, cousue de fil doré, de forme carrée, et te baptisa, imitant d'un air sérieux les gestes des curés. Ainsi les dieux des Nègres et celui des Blancs couvriraient ta fuite ! Tu acceptas tout cela en te gaussant en ton for intérieur. Que savait-il, ce Créole, des divinités de l'Afrique-Guinée ? Lui et sa nation, ne les avaient-ils pas abjurées depuis etcetera de temps, même si tu en surprénais certains qui, à la faveur de la nuit, se livraient à d'étranges gesticulations dans un langage incompréhensible, ni créole ni africain ? Ici-là était une terre sans dieux. Tu le savais ! Ou plutôt ceux-ci s'étaient absentés de ce monde avec le premier peuple qui l'avait habité, ces fameux Caraïbes dont la légende continuait à charroyer encore les exploits de génération en génération, et dont certains Nègres aux cheveux mélangés ou aux yeux fendus affirmaient descendre. On disait aussi qu'ils avaient été les premiers Marrons. Les premiers à refuser de couper la canne à sucre pour le seul profit des Blancs. Que leurs âmes hantaient les grands bois et les pitons, en particulier le Piton Gelé où le vent semble hululer avec une infinie tristesse dans la chevelure des palmiers nains. Que leurs derniers guerriers avaient rassemblé ce qui restait de leurs tribus et s'étaient projetés de l'en-haut d'un énorme rocher volcanique connu depuis lors sous la dénomination sinistre de Coffre-la-Mort. D'où, peut-être, cette impression d'une présence tenace mais invisible qui, certains jours trop calmes, te baillait une frissonnade. Comme si des yeux observaient chacun de tes déplacements, des oreilles écoutaient tes soliloques. Comme si des ombres furtives se glissaient tout près de ton corps quand tu laissais un demi-sommeil t'envelopper⁴. Mais sans doute, tout cela n'était-il que fantaisie de ton imagination, rêverie inquiète, toi qui, au Pays d'Avant, avais toujours vécu au mitan des jacasseries des femmes pilant le mil, des bandes de marmailles qui s'amusaient à courir autour des cases, des vieux-corps qui psalmodiaient sous l'arbre à palabres. Des troupeaux de chèvres et des ânes qui vacarmaient comme par plaisir.

À l'inverse du cacao, le fruit du pied de café est un délice une fois qu'il est devenu rouge, mais il n'a pas le pouvoir de calmer ta faim. À trop t'en empiffrer, tu t'exposes à une qualité d'euphorie qui te pousse à l'intrépidité la plus insensée. Tu te sens soudain léger, presque invincible, tes pensées chagrines s'évanouissent d'un seul coup. Tu n'as plus crainte de faire face aux esclaves qui s'occupent de la caféière. De leur adresser la parole d'une manière guillerette, ce qui les met en émoi et les fait partir en débandade. De descendre même jusqu'au bordage des premiers champs de canne à sucre, quasi à découvert, et d'observer, accroupi, le ballant bien réglé des coupeurs et des amarreuses. Et eux, se rendant compte d'une présence insolite, de hurler à moué à moué ! et de te désigner aux commandeurs :

— Mi an Neg-mawon ! An neg-Mawon, tonnan di bres ! (Voici un Nègre marron ! C'est un Nègre marron, tonnerre de Brest !)

T'escamper est un plaisir. Tu ne sens pas le poids de ton corps. Tes talons effleurent à peine le sol. Tu voles presque. Leurs chiens, enragés par ton odeur, ne parviennent pas à suivre ton rythme, désorientés qu'ils sont

par la touffeur des grands bois. Les détonations qui éclatent dans ton dos t'indiffèrent tout bonnement. Mais tu sais qu'à l'avenir, il te faudra éviter de te gaver du fruit du pied de café. Les Blancs doivent sans doute en tirer quelque boisson enivrante, tout autant peut-être que ce rhum que l'on vous distribuait à volonté une fois la récolte achevée, et donc dangereuse pour toi, le Marron. Tu connais à présent les pièges que recèle chacun des sept pitons qui entourent le Carbet. Du plus élevé, par temps clair, quand aucun nuage ne barre l'horizon, tu aperçois, loin au sud, très loin, par-delà la mer, une autre terre qui n'a cessé de t'interloquer. Pourquoi Léon ne t'en a-t-il jamais parlé ? Lui qui, au moment où tu t'es désamarré de Grand' Case, t'avait recommandé de te diriger toujours vers le nord :

— La Dominique se trouve au nord. Marche dans cette direction-là sans dévier et tu finiras par rencontrer la mer. Après, hon ! enjamber le canal qui la sépare d'ici, c'est une autre affaire !

Du Piton Mauzé, on n'aperçoit pas l'île, pourtant réputée proche, où se sont réfugiés les Caraïbes. Pourquoi ? Peut-être que la masse altière de la montagne Pelée doit te priver de sa vue, mais là encore, le mystère reste entier car Léon avait aussi insisté pour que tu ne te diriges pas par là. N'essaie pas d'escalader ce volcan, c'est perte de temps ! C'est danger aussi. Longe la côte et arrête-toi à ses pieds, avait-il déclaré. Le vieil homme, celui dont tu étais reconnaissant qu'il t'eût accoutumé à l'ici-là, avait approuvé d'un hochement de tête le désir qui t'habitait : QUITTER CE PAYS-LÀ ET REJOINDRE L'ÎLE REBELLE. La seule terre à des milliers de lieues à la ronde qui ne se trouvât point sous le joug des Blancs, bien qu'elle appartînt formellement au roi d'Angleterre. S'agissait-il alors d'une raconterie sans fondement ? Ou tout bonnement d'une de ces innumérables et incontrôlables nouvelles qui, passant de bouche en bouche, avait été déformée, transformée et surtout embellie ? La parole des Nègres de céans ne connaît point, en effet, de dimanche.

Combien et combien de jours et de nuits s'enfilent sans que tu ne trouves ton chemin ? Etcetera de jours et de nuits en tout cas. Tu as l'impression de tourner sur toi-même. De dévier chaque fois sur le territoire de Grand' Case, après avoir traversé des plantations inconnues. Comme si un fil invisible te liait à ses champs alignés en bataillons à flanc de morne, à ses traces rouges où s'embourbent les cabrouets chargés de canne dès que le temps se masque. Un désespoir commence à t'habiter. Tu deviens de plus en plus méfiant. Tu évites toute rencontre avec les Nègres qui viennent s'occuper de leur jardin créole dans les Hauts. La nuit, tu tentes d'interpréter le mouvement des astres, la fulgurance des comètes. En vain. Ta mémoire te fait défaut. Là-bas, au Pays d'Avant, on t'avait enseigné à les reconnaître et à t'adresser à chacun d'eux selon le décours de la lune. Leurs présages, sinistres ou bienveillants, guidaient la vie de ton peuple. Or, Ici-là, le ciel, bien que beaucoup plus bas, et les étoiles plus éclatantes, semblent indifférents à ton sort. Peut-être ne s'agit-il pas des mêmes qu'en Afrique-Guinée. Chaque pays doit, sans doute, posséder son propre ciel et ses propres étoiles ! Comme il possède ses propres arbres, ses propres oiseaux, ses propres rivières et ses propres montagnes. Cette soudaine découverte te terrifie. Cela signifie donc que tout ce que tu avais appris dans l'enfance n'a désormais plus aucune valeur.

La rivière du Carbet t'est un havre de paix. Ses eaux pures escaladent de grosses roches luisantes ou se fauillent entre elles avec une allégresse qui ne faiblit jamais. Tu t'installes à son bordage, y enfonçant tes pieds jusqu'au genou et, des heures durant, tu ne laisses rien échapper de son mouvement dans l'espoir chimérique qu'une vérité te serait révélée. Tu la sens là, à portée de main, invisible mais bien présente, cette vérité du monde, mais à mesure que ton esprit s'en approche, à mesure elle se dérobe. Tout reprend une allure anodine autour de toi. Les goyaviers et les bambous redeviennent des pieds de bois flap ! Les bombes volcaniques des roches anodines couvertes de mousse. L'onde limpide descendue du plus à pic des pitons en une eau de rivière. Et toi-même, qui t'étais peu à peu évadé de ta carcasse, qui avais approché insensiblement l'essentiel des choses, voici que tu redevenais, toi aussi, deux jambes bardées de cicatrices, un buste famélique, une figure de prune sucée, piquetée par une mauvaise barbe de combien et combien de mois. C'était là une sensation bien dérangeante que de regagner le réel du monde.

Un désespacement surtout. Une source de subit désarroi, de rage compressée.

Par bonheur, la lessivière Rose-Marie, Nègresse de haute mine, surgissait parfois le long d'une trace, un lourd panier de linge sale sur la tête, chantonnant à tue-tête, rieuse et, à vrai dire, impudente. Elle s'assoit dans l'ombrage d'un génipa et grandiloquait à propos des pieds de bois comme s'ils étaient des êtres humains, les seuls en tout cas en qui elle semblait avoir entière confiance. Elle racontait le premier, avec ses fleurs bleu sombre, qui, aux temps reculés, peignit la figure de la lune avant que cette dernière ne s'exile à l'en-haut du ciel. C'était l'ultime légende qu'avait laissée aux Nègres le Peuple de l'Origine, celui qui avait vécu dans le pays. Elle racontait aussi le bambou qui attendait cinquante années avant de produire une graine magnifique et magique, celle que recherchaient tous les docteurs-feuilles, sorciers, quimboiseurs, séanciers, mentors et autres

affidés du Grand Diable. Elle s'extasiait devant le prunier-moubin dont les racines ont la vertu de retenir l'eau et qui jette par grappes ses fruits jaune-orangé odorants comme un alcool puissant. Tu l'écoutais des après-midis entiers, bouche bée, fasciné et terrifié tout à la fois. Inquiet de ne pas tout comprendre. Sans oser esquisser un seul geste bien qu'en toi le désir se fit impératif. Soudain, la bougresse se dressait sur ses jambes et s'écriait, avant de plonger-descendre vers les Bas :

— Bondieu-Seigneur, mais qu'est-ce qui m'arrive ? Qu'est-ce que je fais avec un Nègre marron de ton espèce ?

Puis, un jour, elle s'allongea sur une roche plate, au beau mitan de la rivière, et te fit comprendre, d'un geste qui ne souffrait aucune contestation, qu'elle désirait que tu la coques sauvagement.

DE LA MANIÈRE DE TRAITER LES AFRICAINS NOUVELLEMENT ARRIVÉS

Veiller à ce que ceux qui parlent le même dialecte ou dont les dialectes s'inter comprennent soient aussitôt séparés et vendus à des habitations différentes.

Les faire baigner à la chaux des cheveux aux orteils afin de juguler les maladies sournoises dont certains sont porteurs.

Procéder à leur baptême en leur baillant un prénom choisi de préférence dans le calendrier. Interdire tout nom venu d'Afrique ou difficile à prononcer.

Les placer sous la coupe d'un Nègre créole en qui l'on a entière confiance et qui a déjà fait ses preuves en matière d'éducation des Africains.

Ne pas trop attendre avant de les conduire aux travaux des champs. Ils doivent s'habituer à la coupe de la canne au plus tôt.

Tolérer les danses nocturnes et autres bamboulas ainsi que les veillées mortuaires tant qu'elles ne compromettent pas la bonne marche de la récolte.

Interdire toute pratique de la sorcellerie nègre et jeter au feu fétiches, amulettes, gri-gri et autres talismans.

Accorder le droit au mariage aux plus dévoués et aux plus méritants, cela uniquement aux Nègres de maison.

(Manuel du planteur des Antilles)

À force-à force de virer, dévirer, revirer, redévirer, aller-virer à travers l'entier du pays, impossible pour toi de découvrir la voie qui te conduirait vers l'île voisine ! À force de courir-monter-descendre le pays, du moins dans ses parties inaccessibles au commun des mortels – et de toute façon inintéressantes à leurs yeux car incultivables –, tu entres dans la déraison. C'est là une sensation très douce. Qui n'a rien à voir avec ce que d'ordinaire on nomme la folie. Tu la connais bien celle-là car, au Pays d'Avant, ceux qui s'en trouvaient frappés se voyaient accorder des largesses exorbitantes : ils pouvaient s'abstenir de travailler dans les champs et pourtant les femmes leur portaient leur part de nourriture ; ils n'avaient nul besoin de vénérer les dieux ni de leur offrir des sacrifices et pourtant les prêtres ne leur interdisaient pas l'accès aux temples. Et tout un lot de choses de ce genre que certains d'entre nous, souventes fois, leur enviaient. Alors, comme pour remercier la communauté de se montrer si avenante à leur endroit, les fous, quand ils étaient au paroxysme de leur mal, se mettaient à voltiger de grands paquets de rire qui enveloppaient le village, secouaient les enclos des parcs à chèvres, faisaient même vibrer la voûte des arbres tutélaires du Bois sacré. Et chacun de les entourer, de sautiller avec eux, à leur rythme. Et chacun de déverser des rires et des rires jusqu'à ce que le jour se fâche et qu'il tourne le dos à la race humaine. Les fous nous étaient nécessaires, là-bas, au village. Rien à voir avec ceux qui, dans le Pays d'Ici-là, dans cette terre maudite de plantations de canne à sucre et de distilleries de rhum, où la chicote tient lieu de loi, tombaient en déraison. Toujours prompts à la gouaillerie, les Nègres créoles préféraient dire « la déraisonnerie ». Ce qui faisait sourire les maîtres blancs qui décidaient aussitôt que ceux qui en étaient frappés ne devaient plus demeurer à la rue Cases-Nègres. Ils étaient désormais comme libres ! Oui, libres d'être fous. De l'être devenus. Ils pouvaient drivrailler tout-partout sans avoir à en rendre compte à quiconque, sans avoir à se munir d'un billet ni d'un laissez-passer signé de la main de leur maître, et la milice s'indifférait de leurs vagabondages. Ici-là, le Nègre chavirait dans la déraisonnerie sans crier gare. C'était comme une volonté d'En-haut, une maudition, un mauvais sort lancé par quelque esprit maléfique. Tel qui coupait la canne à tes côtés depuis des mois et des mois, avec qui tu brocantais des paroles en dépit de la

barrière de la langue, tel donc, un beau matin, se mettait à hâler-à-moué comme un bouvard échappé de son parc. Il léchait son coutelas, considérait fixement le ciel éclatant de lumière, insoucieux de se brûler les pupilles et déchargeait un interminable cri dans lequel chacun sentait mêlées, emmêlées même, colère, désespérance, incrédulité, hargne, haïssance, invocation à des dieux absents, rêveries sans fin. C'est tout cela mis ensemble, oui, qui forme la déraisonnerie.

État dans lequel tu es désormais, toi, le Nègre-l'Afrique, entré à jamais...

LA CHAPPE

(1841)

Les possesseurs d'esclaves disent et répètent sans cesse qu'ils ne s'opposent pas à l'abolition en elle-même, et qu'elle obtiendrait leur concours si l'on amenait ce grand changement par des voies lentes et progressives. Nous avons objecté que les possesseurs d'esclaves voulaient tromper le monde politique et se trompaient eux-mêmes ; qu'ils répugneraient toujours à tout ce qui pourrait modifier le sort des Nègres, et qu'ils haïraient quiconque porterait la main à l'intégrité de leur pouvoir absolu.

Victor Schœlcher, Colonies étrangères et Haïti (1843)

Je n'ai jamais supporté les Nègres-Guinée, ni les Nègres-Congo, ni les Nègres d'Angole. Ni aucun de ceux qui viennent de ces contrées-là. Je hais leur air stupide et soumis. Leur empressement à s'emparer des coutelas et à s'enfoncer dans les champs de canne qu'ils se mettent à couper sans-manman, ne regardant que droit devant eux, jamais à droite, jamais à gauche, même quand le ciel se met à charroyer de lourds nuages aux allures de marchandes de charbon, insoucieux qu'ils sont des soubresauts des bêtes longues dont ils tranchent la tête avec dextérité, sans pousser le moindre cri d'effroi, et continuant à bourriquer jusqu'à tard dans l'après-midi. Maudits Nègres-l'Afrique, va ! C'est par leur faute que le commandeur Dorival et le Béké Frédéric-Henri de Beauharnais nous accusent, nous les Nègres créoles, d'être de fieffés fainéants ! Nous avons droit régulièrement au fouet et au cachot pour un rien : parce qu'il manque une botte de canne à notre pile de la journée, parce que nous avons égaré un coutelas ou une fourche, parce que nous avons laissé s'échapper un mulet qui s'est blessé, parce que nous n'avons pas salué le gèreur La Varenne assez vite, parce que nous aurions épié Mamzelle, l'héritière de Grand' Case, petite peste d'une douzaine d'années à peine qui passe le plus clair de son temps à tyranniser ses chambrières, pourtant du même âge qu'elle, mais aussi les cuisinières, les repasseuses et les lessivières. Son père s'émerveille qu'elle puisse houspiller aussi bien la valetaille. Il va clamant à tous vents :

— Je n'ai pas eu de garçon, mais cette Mamzelle-là, hon ! C'est une vraie petite cravache, oui !

Moi, Samson, je suis devenu le souffre-douleur de cette gourgandine depuis le jour où il m'avait été ordonné de la conduire en promenade à cheval autour de la plantation, chaque dimanche après-midi. « C'est pour qu'elle mesure bien l'étendue de son domaine ! », m'avait lancé le Béké. Bien que ce moment de liberté fut le seul dont nous disposions (le samedi, nous cultivons nos jardins pour améliorer notre ordinaire), les maîtres ne manquaient jamais de nous imposer des tâches souvent futiles, exprès pour nous empêcher d'oublier qu'ils étaient les seuls à décider de nos vies. Je n'avais, à vrai dire, guère à me plaindre. Il y avait des corvées bien pires que celle qui consistait à marcher à côté du cheval de Mamzelle, en le tenant par le licou, et à lui faire la conversation. Cette enfant était une bavarde invétérée, une vraie marchande de paroles, comme nous disons dans notre parlure à nous. Le contraire de sa mère ! Cette dernière, qui était la propre cousine germaine de M. de Beauharnais, n'ouvrait presque jamais la bouche. Elle laissait à Da Yvelise, la nounou de Mamzelle, le soin de diriger son ménage et cette plantureuse Nègresse créole ne se privait pas d'exercer son petit pouvoir. J'avais eu des mots avec elle quand elle m'avait contraint de lui rappeler que son autorité ne pouvait s'exercer au-delà des limites de la grande bâtisse blanche où vivaient nos maîtres et des cuisines attenantes. Qu'elle me confiât Mamzelle en me recommandant de la lui ramener non seulement saine et sauve mais avec des vêtements propres, je voulais bien, mais qu'elle prétendît me dicter l'itinéraire des promenades, cela, je ne pouvais en aucun cas l'accepter. Alors un combat-de-gueule pétait régulièrement entre nous auquel M. de Beauharnais mettait fin, me baillant tort la plupart du temps. Ce qui fait que, final de compte, je n'aime pas davantage les Nègres créoles que les Nègres africains. Les premiers sont lâches, traîtres, scélérats dans l'âme tandis que les seconds font preuve d'une écœurante servilité et d'une bêtise incommensurable. Il faut toujours leur réapprendre les tâches les plus simples ! Longtemps, j'ai servi comme instructeur d'Africains fraîchement débarqués dans le pays. Je n'avais pourtant rien accompli d'extraordinaire pour que le commandeur Dorival et le gèreur La Varenne me désignent pour cette tâche ô combien difficile, voire ingrate. Il faut, en effet, supporter tout d'abord la hargne du Mina, de l'Ibo ou du Bambara, ses borborygmes, son langage incompréhensible, sa saleté repoussante, les maladies de peau qu'il a contractées au cours de la traversée. Au lieu de marcher, il tangué comme s'il se trouvait toujours en haute mer. Quand on lui demande de répéter un mot créole pour lui faciliter la vie, c'est à peine s'il entrouvre les lèvres et il vous fusille du regard comme si vous étiez la cause de ses malheurs. Et attention, parfois, il en arrive de méchants d'un pays appelé Mandingo ou Mandinka, de grands bougres longilignes à la poitrine comme sculptée, à la sueur fauve, qui, dès leur arrivée sur l'Habitation, signifient à tous qu'ils ne se soumettront jamais. Attention à ceux-là, foutre !

ANNÉE 1843

Mardi 8 mai. J'ai perdu le Nègre Phanor des pians ; ces mortalités sont affligeantes et je ne sais à quoi les attribuer. Les Nègres sont cependant aussi bien ici que n'importe où ailleurs. Je suis souvent tenté de croire au poison, mais je repousse cette idée.

Dimanche 20 mai. Je suis seul sur l'Habitation. Il a fait de la pluie cette nuit. Saturnin, auquel j'avais donné

la permission d'aller à la messe avec la condition qu'il reviendra à 10 heures et demie, n'est revenu qu'à 7 heures et demie du soir. Je lui ai moi-même donné le fouet ; je me suis mis en colère, ce qui m'a fait grand mal. Ce jeune Mulâtre est incorrigible, il se laisse aller à toutes ses passions ; j'ai bien peur qu'il ne finisse mal. Il est cependant d'une grande douceur, et point insolent. Il a beaucoup pleuré.

Jeudi 19 octobre, j'ai eu à dîner Monrosier ; pendant qu'il était avec moi, deux Mulâtres du Bourg – Sully Jean-Bad et Ernest – sont tenus, accompagnés d'un Nègre que j'ai acheté 864 francs payables dans quatre mois avec les intérêts à 5 %. C'est Sully Jean-Ban qui me l'a vendu ; il s'est fait accompagner d'Ernest, savant de cette classe, pour passer la vente. Ce Nègre est Caplaon, il est jeune, beau, et a consenti à me servir. Il avait la malheureuse habitude d'aller marron ; mais ayant des parents sur l'Habitation, je pense qu'il se corrigera de ce défaut.

(Pierre Dessalles, Journal d'un colon à la Martinique, 1842-1847)

Mon maître se montre fort inquiet depuis quelque temps. Il ne s'aventure plus tout seul, comme dans l'antan, sur son cheval blanc, au-delà des terres cultivées. Tout un chacun sait qu'il avait entretenu des liaisons, parfois fructueuses, avec certaines Nègresses des environs, de celles qui ne craignent point de soutenir le regard bleu de la race supérieure et parfois de lui rétorquer de verte manière. Le lieu de rendez-vous de ces amours en-bas-feuilles était le bassin le plus profond de la rivière du Carbet. Pour y parvenir, il n'existait pas de chemin à travers bois : il fallait en remonter le lit et escalader des roches énormes, fracassées d'antiques explosions volcaniques, cela un paquet de temps durant. Nombre de marmailles mulâtres naquirent de ces étreintes, forcément furtives parce que la nuit tombe vite dans les Hauts, et, tout en sachant parfaitement de quoi il en retournait, la valetaille gardait la bouche cousue. Madame, quant à elle, ne prêtait aucune attention à ces bougresses effrontées qui défilaient, en chaque début de mois, aux cuisines, un bébé au teint clair sur le bras, et à qui, Da Yvelise, la nounou de la famille de Beauharnais depuis bientôt trois générations, remettait une bourse, les lèvres pincées, l'œil furibond. Parfois, cette dernière ne pouvait s'empêcher de laisser éclater sa colère et nous l'entendions morigéner celle qui ne lui avait pas montré suffisamment de déférence :

— Espèce de putaine-vagabonde ! Laisse monsieur Frédéric-Henri tranquille, eh ben Bondieu ! Si tes fesses te grattent, pourquoi ne pas les vendre au plus offrant sur les quais du Mouillage ?...

Nous, les hommes, nous gaussions de ces disputes devenues rituelles. Du moins ceux d'entre nous qui étaient fils du pays, créoles pour tout dire. Les Nègres-l'Afrique, eux, se renfrognèrent tout au contraire. Ceux qui arrivaient désormais chez nous étaient plus difficiles à civiliser qu'autrefois parce que, prétendait-on, une nouvelle loi interdisait de les acheter en Guinée et de les convoier jusqu'ici-là. La Traite est bel et bien finie, clamait souvent notre maître, morte de sa belle mort ! On va faire comment à présent pour se procurer des bras, hein ? Si bien qu'il passait des heures entières à pester contre le gouverneur de la Martinique et le ministère des Colonies, là-bas, en France. Alors, des barques de chez nous accostaient des navires clandestins en haute mer. Les captifs étaient ainsi débarqués, la nuit venue, sur la plage de l'Anse Couleuvre, loin de tout quartier habité donc, et, au matin, les commandeurs s'en allaient à leur recherche munis de lasso. L'arrivée des Africains à Grand' Case ne se faisait plus en grande pompe comme autrefois. Nous en découvrions subitement deux-trois, alignés dans la file des coupeurs de canne, l'air hébété ou hargneux, qui évitaient de nous regarder, nous, les Nègres de céans. Leur courage nous impressionnait. Leur irrédentisme nous contaminait. Insensiblement. Ils pouvaient s'arrêter blip ! au beau mitan des champs de canne à sucre et refuser de continuer à manier le coutelas, debout, roides sous l'impitoyable soleil de carême, jusqu'à ce que le gèreux ou le commandeur s'en aperçoivent et que les rebelles soient aussitôt fouettés. Ils ne bougeaient pourtant pas d'une maille. Pas une plainte, pas un ième de gémissement ne tigeait de leur poitrine. Leur dos avait beau ruisseler d'un sang violacé, leur peau se déchirer par endroits, ils demeuraient inébranlables comme des racines de cassier. Le maître mettait cela sur le compte de l'abolition de l'esclavage, quelques décennies auparavant, par cette bande de scélérats qui avait, grommelait-il, guillotiné le roi de France et insulté la religion chrétienne en instaurant le culte païen de l'Être suprême. Cela bien que la Martinique fût devenue anglaise à ce moment-là, à l'appel des Blancs créoles, et qu'elle eût échappé à la catastrophe qui s'abattit sur les autres terres françaises de l'Amérique, à savoir Saint-Domingue, la Guadeloupe et la Guyane. « Le Nègre de ces contrées-là a fait le malheur de goûter à la liberté, tonnait mon maître, et malheureusement celui de chez nous en a entendu parler, alors comment voulez-vous qu'on puisse les tenir à présent ? On ne peut pas flanquer au cachot tous ceux qui refusent d'obtempérer, sinon la récolte s'arrêterait net-et-propre ! »

« Malgré Napoléon qui, Dieu merci, a rétabli l'ordre naturel des choses, la négraille se rit de nous ! » était

son antienne favorite lorsque, le dimanche après-midi, il recevait ses pairs des habitations d'alentour pour des parties de cartes, moment au cours duquel il célébrait, verre de bourbon haut levé, les mérites de celui qui avait remis, à l'orée du siècle, les chaînes aux pieds des Nègres.

J'avais, il y a bien longtemps de cela (à l'époque où le Diable lui-même n'était qu'un petit bonhomme), nourri des sentiments filiaux envers mon maître, je l'avoue sans honte. Il est vrai qu'il préférait de loin les Nègres créoles aux Bossales, natifs de Guinée, et, parmi les premiers, ceux qui, comme moi, possédaient un talent quelconque. N'avait-il pas affranchi le vieux Romule, maréchal-ferrant à Grand' Case, une fois que celui-ci eut transmis son savoir à un esclave dans la fleur de la jeunesse ? N'avait-il pas mis à ma disposition cinq carreaux de bonne terre au hameau de Beauvallon pour que j'en fasse un jardin et cela sans contrepartie aucune, sans exiger que je lui en baille la moitié des fruits ? Rose-Amélie, l'élue de mon cœur, qui habitait à cinq lieues de notre Habitation et que je rejoignais quasiment chaque nuit, se plaignait fort, pour sa part, de son maître. Il était, à l'entendre, colérique, avaricieux, peu compatissant et grand suborneur de négrillons. D'ailleurs, il provoquait régulièrement en duel aussi bien ses congénères békés que les Mulâtres libres de Saint-Pierre qui écrivaient, semblait-il, des choses peu convenables dans leurs journaux.

Frédéric-Henri de Beauharnais, lui, nous traitait patriarcalement et c'est pourquoi je décidai de le tuer. J'ai à mesure-à mesure abhorré, sans le savoir, cette bonté qu'il affichait à la face des visiteurs, le plus souvent perplexes, auxquels il s'efforçait d'expliquer que c'était là la manière la plus efficace de gouverner les Nègres. Dès qu'il hélait mon nom, j'accourais en disant :

— Samson est là, maître ! Tu as besoin de quelque chose ?

En fait, il aimait à me savoir à portée de voix. Comme si ma présence avait le don de le rassurer. Mon talent à moi était pourtant des plus banal. Je ne jouais pas de la clarinette ou de la flute à la perfection comme Edvard, ni ne savais dresser les chevaux comme Augustin, ni ne cuisinai à merveille comme Ti Jacques, ni ne connaissais le secret des herbes qui guérissent comme Hector. J'étais soigneur de coqs de combat. Voilà ! Les gallodromes étaient, en effet, le seul vice connu de mon maître. Sa passion pour tout dire. Une fois qu'au finissement de janvier, il s'était assuré auprès des commandeurs, du gèreur et de l'économe, que la rouaison commencerait dans les délais – il n'y avait jamais de date fixe à cause des caprices du temps –, dès qu'il avait fait sortir de l'infirmerie le dernier Nègre malade, que ses mulets et ses tombereaux étaient sur le pied de guerre, il se détournait des travaux des champs pour ne plus s'occuper que de ses coqs-calabaille et ses coqs-faisans. Je fus vite dispensé de cet effroyable labeur qu'est la coupe de la canne. J'y avais eu droit pendant bon nombre d'années avant que par un pur hasard, je ne me découvre le don d'élever des coqs de combat. Comme tous les Nègres, je considérais d'un œil indifférent ces volatiles dépourvus de chair, aux cuisses rasées à l'aide de tessons de bouteille, qu'un vieux bougre à demi aveugle entraînait tôt le matin. Il les faisait grimper sur un bâton posé à l'horizontale sur deux bois fourchus, à un mètre du sol, et les obligeait à sautiller, les rattrapant avant qu'ils ne fassent une chute. Ou bien il les poussait à courir en rond dans un petit enclos spécialement aménagé à cet effet en les tapant sur le croupion dont il avait taillé les plumes. Or, une année, ô inexplicable, les coqs de Grand' Case se mirent à dépérir les uns après les autres. Ils se tenaient prostrés au fond de leur calloge, refusant d'en sortir, les yeux torves, les pattes agitées par une sorte de tremblade. Le vieux soigneur, désespéré, avoua son impuissance au maître. Ce dernier fit alors quérir tous les guérisseurs, docteurs-feuilles et autres quimboiseurs du nord de la Martinique. En vain. Il ne dormit plus guère, ne mangea plus. Il était devenu une âme errante, un zombi, qui, à toute heure du jour ou de la nuit, s'approchait des calloges et observait ses coqs d'un air dévasté. L'étrange maladie n'affectant point les volatiles des habitations voisines, il se fit bruit d'une tentative d'empoisonnement. De plus en plus d'esclaves partaient en marronnage et certains, ne se cachant même plus au fond des bois, faisaient des incursions régulières sur les propriétés afin d'y dérober des épis de maïs, des ignames, des pattes de banane-macandia ou des patates douces. Mon propre jardin créole avait été la cible de leur convoitise et je m'étais juré d'en attraper un sur le fait. « Et ce jour-là, que Jésus me pardonne, oui ! je le bastonnerais jusqu'à ce que j'entende craquer tous les os de son corps. » Mon maître finit par s'en ouvrir à moi :

— Samson, si tu sais quelque chose, dis-le-moi !

Je n'avais, hélas, aucune information susceptible d'expliquer le mal qui frappait les coqs de combat – les plus vaillants de toute la région ! – de M. de Beauharnais. J'y voyais, pour ma part, la main du Diable. Ou plus exactement, la main de quelque Nègre de mauvaise nation qui, par l'intermédiaire des esprits diaboliques venus d'Afrique-Guinée, avait décidé d'exterminer ce que mon maître chérissait le plus sur terre après Mamzelle, sa fille, son seul et unique enfant.

— Trouve un remède, Samson ! me supplia-t-il.

J'étais ensouché dans une désolation. Que pouvais-je faire pour arrêter la propagation de cette maladie inconnue ? Trouver celui qui l'avait envoyée ? Impossible. Ceux qui travaillent de la main gauche se gardent bien de s'en vanter et sont souvent les premiers à se poster aux fenêtres de la chapelle de l'Habitation, pour grappiller quelques effluves de la messe du dimanche matin réservée aux Blancs. Il faut dire que tout un chacun ici-là – sauf les Nègres-l'Afrique récemment débarqués – se veut bon chrétien, et beaucoup vont avec des médailles ou des crucifix autour du cou qu'ils achètent à prix d'or des mains de ces gens de couleur libres qui font profession de commercer à travers les campagnes. Ces derniers se déplacent à pied ou à dos de mulet, charroyant de grands sacs où l'on trouve de tout : des miroirs, des ciseaux, du fil à coudre, de la toile-kaki, des onguents pour les rhumatismes, des pots de vaseline, des missels à tranches dorées, des opuscules de magie blanche comme le Petit Albert ou le Dragon rouge, des chandelles, des espadrilles, des biscuits secs. Certains vendaient parfois des médicaments venus de pays d'En-dehors, mais rien qui fût capable de guérir les coqs de M. de Beauharnais. Ils se gaussaient alors de ma personne :

— Tu t'embêtes l'esprit davantage que le Blanc, hein ? Mais, compère, dans deux-trois mois, il aura oublié ça. Les Blancs brocantent de passion pour un oui ou pour un non. Ils ne sont pas entêtés comme nous autres, les Nègres, foutre !

Je m'étais lié avec l'un d'entre eux, le Mulâtre Robert, qui vivait dans la paroisse de Case-Pilote. Marié à une Nègresse récemment affranchie, il m'accordait plus souvent que rarement des rabais parce qu'à l'entendre, je serais tout le portrait de son fils aîné décédé sans raison quelques années auparavant. « Avec tes connaissances, me serinait-il, bouche dissimulée sous le bras, tu pourrais mener une autre vie ailleurs. Je connais etcetera de Békés qui seraient ravis d'avoir un Nègre de jardin à la membrature aussi puissante que la tienne. Échappe ton corps, mon bougre ! » Par bonheur, je ne m'étais pas laissé influencer par ses propos ni tenter par l'avenir radieux qu'il me prédisait à chacun de ses passages sur l'Habitation Grand' Case. En effet, au cours d'un marché à mulets fort achalandé, qui se déroulait le deuxième jour de chaque nouvelle année à Savane Verrier, où j'avais accompagné le commandeur Dorival, la milice avait fondu sur la foule. Tout un aller-venir d'hommes blancs avait accouru de la grande ville de Saint-Pierre. Armés d'épées et de mousquets flambant neufs, ils caracolèrent autour de la brocantagerie, aucunement intéressés par les bêtes mises à l'encan. Mines fermées, regards inquisiteurs. Ils séparèrent en six-quatre-deux acheteurs mulâtres et nègres du petit groupe des Blancs et exigèrent des premiers qu'ils s'alignent sur une double rangée. Une peur-cacarelle s'empara de moi. J'avais cru, stupidement, qu'ils désiraient se venger de la révolte du Prêcheur du mois d'avant, au cours de laquelle plusieurs familles blanches avaient été égorgées et leurs propriétés incendiées. C'est qu'ils pointaient déjà leurs armes dans notre direction. Ils nous tenaient en joue, sans mot dire, très calmes, très déterminés. Je récitai en mon for intérieur le Notre Père et fermai les yeux. Je songeai qu'au Royaume des cieux ma vie serait de toute façon bien meilleure qu'ici-bas. C'est alors qu'un événement extraordinaire se produisit. Un à un, les acheteurs mulâtres et nègres brandirent leur acte d'affranchissement, qu'ils tenaient ordinairement serrés dans la poche intérieure de leur chemise de grosse toile, sans montrer la moindre inquiétude. Ceux qui, comme moi, avaient accompagné à la brocantagerie un maître ou un commandeur d'Habitation furent récupérés par ces derniers. Je recommençai à respirer, le corps recouvert d'une sueur mauvaise. Trois d'entre les miliciens entreprirent de vérifier les documents dont certains étaient froissés ou jaunis. Tout le monde était en règle, sauf un Nègre d'âge moyen qui déclara avoir égaré le sien. Je vis une manière de terreur déformer ses traits, ses membres se raidir. Il jeta un bref regard circulaire et comprit que Savane Verrier était entièrement cernée. Alors, il se jeta au pied du capitaine de la milice et lui demanda pardon dans un mauvais créole. C'était un Nègre-Dahomey. Il portait sur le front et les joues des scarifications rituelles qui lui baillaient un air grotesque. Voyant que le Blanc n'était pas prêt à accéder à sa requête, il se mit à psalmodier une qualité de chanter lugubre, dans sa langue natale, ce qui nous fit tous frissonner, Blancs comme Nègres et hommes de couleur libres. Nous demeurâmes comme statufiés un siècle de temps. Et puis, le chef de la milice ôta son pistolet de son fourreau, d'un geste lent, en vérifia le barillet, demanda à nouveau au Nègre-l'Afrique de quelle Habitation il s'était enfui et n'obtenant point de réponse, appuya sur la gâchette. Quand je soulevai les paupières, je découvris une affreuseté : l'herbe rase de la savane était parsemée d'une sorte de pâte blanchâtre mêlée à du sang. L'en-haut du crâne du fugitif avait volé en éclats et son corps était retombé en arrière, gigotant pendant de longues minutes. C'est ce jour-là que je pris la décision de quitter Grand' Case quoi qu'il m'en coûtât.

De marronner, oui !

Or donc, les coqs de combat de mon maître s'étiolaient, atteints de mal-caduc. Et M. de Beauharnais errait comme une âme en peine à travers les champs, fatiguant son cheval à d'inutiles galopées, s'épuisant lui-même

car, dès son retour, il se débarbouillait vivement-dépêché au bassin attenant à la case-cuisine et se retirait dans ses appartements jusqu'au lendemain, lui qui, d'ordinaire, recevait à dîner quelque Grand Blanc des environs ou demandait à Mamzelle de se mettre au piano, instrument qu'elle jouait à merveille. La maisonnée appréciait fort ces petits concerts impromptus. Nous nous rassemblions, maîtres comme esclaves, eux assis sur la véranda, nous-mêmes debout dans la cour de terre battue, et nous nous laissions emporter par les valse et les polkas qui s'élevaient des doigts ensorcelés de la jeune fille laquelle, parfois, cela à notre grande joie, improvisait une mazurka créole. J'aimais par-dessus tout cette musique-là et la danse qui l'accompagne. Mais depuis un bon paquet de mois, l'allégresse avait déserté la maison de mon maître. Da Yvelise, la nounou, ne cessait de se lamenter, demandant au Seigneur de lui dire quel péché le bougre avait bien pu commettre pour qu'il infligeât une telle punition à « ce beau et bon M. de Beauharnais ». Elle vantardisait sans cesse la magnanimité de ce dernier. À l'entendre et quoiqu'elle n'eût guère voyagé au-delà du périmètre de la plantation, il était le meilleur homme de la terre. Elle accusait les Nègres des champs de s'adonner aux méli-mélanges magiques et maléfiques du quimbois, d'invoquer à la nuit close les dieux barbares de la Guinée. De fabriquer des fétiches et des amulettes prétendument protectrices dont ils faisaient commerce. Da Yvelise était une bondieuser dans l'âme. La plus grande chrétienne de l'Habitation Grand' Case. Dès qu'elle avait aidé Mamzelle à sa toilette matinale, on voyait son corps obèse se déplacer au salon, entre les meubles en acajou qu'elle s'employait à cirer tout en chantant à tue-tête des cantiques d'église en latin. Puis, elle se rendait aux cuisines pour vérifier la préparation des repas et, entre deux conseils et trois admonestations, elle égrenait son lourd chapelet-rosaie, marmottant toute une tralée de prières. On n'obtenait un brin de répit qu'au mitan de l'après-midi, lorsqu'elle s'affalait dans un coin de la véranda et dormassait, la bouche entrouverte, sur une berceuse etcetera de fois rapiécetée, gardienne du silence qui s'abattait sur Grand' Case à ce moment-là. Final de compte, juste avant que le soleil ne se couche, réveillée par les chamailleries des merles se disputant leurs nids dans les basses branches des manguiers, Da Yvelise émergeait de sa léthargie et bousculait tout sur son passage : les chambrières qui devaient exhiber le linge qu'elles avaient repassé, les cuisinières afin qu'elle goûte la sauce du dîner, Mamzelle même qu'elle tançait à tout propos, soit que la jeune fille ait laissé traîner ses souliers au salon soit qu'elle ait défait son chignon. Mme de Beauharnais, elle-même, l'épouse du maître, acceptait sans broncher les remontrances de la nounou parce que la vieille Nègresse l'avait langée, bercée, mignonnée, habillée comme le propre fruit de ses entrailles. Da Yvelise finit, de guerre lasse, par se tourner vers moi après avoir sollicité, en pure perte, tous les Nègres d'ici-là. Elle me prit à part et me fit :

— Jeune Nègre, je t'observe depuis un certain temps. Tu m'as l'air d'être sérieux et honnête. Tu mérites la liberté... Monte à Plateau Boyer, tu y verras des pieds de café sauvages. Dans le temps, il y avait là une plantation, mais la vermine a fini par la tuer et l'endroit a été abandonné. Quelques pieds y poussent encore, m'a-t-on rapporté. Peut-être bien qu'ils sont envahis par des lianes mais je suis sûre qu'il en reste. Un pied de café, c'est fragile quand tu le mets en terre, il exige beaucoup de soins pour grandir, mais une fois qu'il a pris, même les cyclones n'arrivent pas à les déchouquer. Allez, va !

QUESTIONS D'HÉRITAGE

La pérennité de certaines grandes familles blanches est devenue depuis quelques années un souci pour tous ceux d'entre nous qui, au-delà des profits à courte vue et de la gloriole qu'ils tirent des fêtes somptuaires qu'ils offrent à la moindre occasion, se préoccupent du devenir de notre colonie, cette belle Martinique si chère à notre cœur : En effet, depuis que le sucre a vu son cours s'effondrer sur le marché métropolitain, des faillites retentissantes se sont produites ici et là, ruinant d'un seul coup près de deux siècles de labeur. Ainsi les Dumaine de Bloncourt, arrivés de Vendée en 1669, les Assier de la Vigerie et les Huyghes d'Estampes originaires du Poitou et installés à la Martinique depuis 1694, les Brémont de Sainte-Suzanne d'aussi vieille souche que ces dernières, ont-ils disparu corps et biens, soit que leurs descendants se soient vus obligés de rentrer en France, soit qu'ils n'aient point voulu de descendance. Une politique dangereuse pour la classe blanche semble être en train de se répandre depuis quelques années : l'attribution à leur plus fidèle esclave de ce qui leur reste de biens par les planteurs en fin de race. Outre le fait que cela contribue rarement à relever les propriétés concernées, cette pratique a pour effet d'accroître dangereusement l'impudence des classes de couleur et à les conforter dans l'idée, saugrenue s'il en est, qu'elles pourraient un jour se substituer à la nôtre. S'il fallait donner un conseil aux planteurs qui n'ont point d'héritier ou dont la propriété est en faillite, ce serait

celui-ci : confiez-la à quelque congrégation religieuse qui en fera un meilleur usage que ces hommes de couleur dont chacun peut constater qu'ils sont incapables de réussir dans des métiers exigeant calcul, prévision et économie. Si certains d'entre nous s'imaginent adoucir ainsi la jalousie des classes inférieures à notre endroit, ils se trompent. Le Nègre, et surtout le Mulâtre, sont tout à fait étrangers au sentiment de reconnaissance.

(Maître Joseph de Moncourt, notaire en la place de Saint-Pierre, Les Antilles, 12 juin 1837)

À partir du jour où l'idée de tuer mon maître germa dans ma tête, je ne pus penser à autre chose qu'à la préparation de cet acte dont la seule perspective m'eût plongé dans l'effroi quelques mois plus tôt. J'allais ainsi, l'esprit ailleurs, du parc aux poules, où les coqs de combat disposaient de leur emplacement réservé, au petit jardin créole que je cultivais à ma guise, ce qui faisait beaucoup d'envieux autour de moi, tant parmi les Créoles que les Bossales. Eux ne disposaient pour ce faire que du samedi et encore, si le commandeur ne leur attribuait pas une corvée imprévue ! Je devais avoir l'air préoccupé car, à diverses reprises, on s'inquiéta de savoir pourquoi je ne souriais plus, moi, le bougre réputé le plus jovial de Grand' Case, celui qui avait toujours une bonne histoire à raconter aux Nègresses-maquereilles des cuisines.

Tuer mon maître !

Ces trois mots n'avaient de cesse de résonner en moi, de plus en plus fort à mesure que le temps fabriquait du temps. Pourtant, je ne parvenais pas encore à l'imaginer en vrai. Allais-je l'égorger au moment où je l'aidais à descendre de cheval ? le frapper d'un coup de coutelas sur la nuque lorsqu'il s'accroupissait afin d'examiner ses coqs ? ou bien verserais-je dans son café matinal une pincée de cette poudre de racine de barbadine qui vous arrachait d'un seul coup à la vie comme une vulgaire mauvaise herbe ? Aucune de ces possibilités ne prenait forme dans mon esprit, il est vrai fort troublé. Seule la certitude de le tuer était là, omniprésente, inébranlable, inéluctable. Le tuer, oui !

Le hasard une fois de plus dénoua la situation. Dès que ses coqs attrapèrent leur guérison, grâce à la mixture à base de café vert dont Da Yvelise m'avait baillé la recette (grains de café vert, miel, menthe glaciale, plus quatre oraisons à sainte Sulpice), M. de Beauharnais se montra d'une ingratitude sans nom envers moi. D'abord, il ne me remercia point, ni n'évoqua un possible affranchissement, perspective que m'avait fait miroiter la^

vieille nounou, alors même qu'il me savait trop attaché à l'Habitation Grand' Case pour partir à l'aventure comme le faisaient la plupart de ceux auxquels on avait ôté les chaînes. Ma vie serait ici-là, à Grand' Case, et nulle part ailleurs, esclave ou libre. Mon maître ne pouvait l'ignorer mais il n'en avait cure, semblait-il. Pis : il recruta un nouveau soigneur, un Mulâtre libre de Fond Saint-Denis qui allait tout-partout proclamant ses mérites et assurant qu'il avait séjourné dans des contrées espagnoles – Portorrique, Bénézuèle et que sais-je encore – où les volatiles sont autrement plus becquetants que leurs alter ego de la Martinique et où les parieurs larguaient des sommes mirobolantes sur la table. Au début, je dois avouer que ce batelage ne m'inquiéta point. La race mulâtre était connue pour ses rodomontades et sa bravacherie. J'eus bien tort. Un beau jour, je me retrouvai dans les champs, un coutelas à la main, comme le premier Nègre bossale venu, bien que ce travail me fût devenu étranger depuis le temps du marquis d'Antin. Le commandeur Dorival ne montra aucune compréhension envers moi. Il exigea que je coupe les cinq piles journalières soit vingt-cinq paquets composés de dix tronçons chacun, chaque tronçon devant obligatoirement mesurer un mètre de long. La peau de mes mains se couvrit d'ampoules en six-quatre-deux avant de se boursoufler, puis d'éclater par endroits. Mes reins ne furent plus qu'une immense brûlure qui me tétanisait chaque fois que je me penchais pour saisir les tiges de canne et les couper en trois parties égales, un véritable supplice. Quelques Nègres-l'Afrique se gaussaient de moi dans leur langue. Je serrais les mâchoires pour ne pas pleurer. Capituler m'était tout simplement interdit car je devais tuer mon maître. Pour atteindre ce but, je ne devais pas mollir, m'apitoyer sur mon sort. Ma personne ne comptait pas. Elle ne comptait plus. Seule avait de l'importance la mort prochaine que j'infligerais à M. de Beauharnais.

Toutefois, je repris assez vite les bonnes vieilles habitudes de résistance des Nègres de champ. Résistance sans parole ni éclat qui consistait à ralentir de concert la cadence dès que nous voyions le temps s'abrunir, là-bas, par-dessus la ligne dentelée des Pitons du Carbet. Nous savions qu'une maman-pluie ne tarderait pas et que le commandeur se mettrait à l'abri pour ne revenir dans les champs qu'en toute fin d'après-midi. Nous ne subirions plus, pendant quelques heures, sa surveillance tatillonne, ses hurlements et ses injuriées à répétition. Alors, nos gestes commençaient à se faire plus désordonnés avant même l'arrivée de l'averse. Cela sans que personne ne se fût baillé le mot. Comme si une force supérieure nous dictait à chacun la même conduite, la

même comportement, comme nous disions dans notre parlure naturelle. Et quand l'eau du ciel était là, nous l'accueillions à-quoi-dire une bénédiction du Bondieu, sachant bien qu'à Grand' Case, notre maître et ses acolytes devaient au contraire pester contre elle. Parce qu'elle accorait le ballant de la récolte. Parce qu'elle empêchait le sucre de monter dans la canne. Parce qu'elle poussait les rats à sortir de leurs terriers et à s'attaquer aux champs et aux jardins vivriers, bien trop nombreux qu'ils étaient à ces moments-là pour que les quelques attrapes que nous disposions ici et là à travers la plantation fussent d'une quelconque utilité. Certains Bossales dansaient même sous l'averse en chantant à tue-tête et nous, les Créoles, nous répétions leurs refrains sans comprendre, pour une fois unis dans la joie :

— Ayibo ayi ! Ayibobo nakoutawa ! Ayibo ayi !

Mais le ciel se courrouçait rarement en période de carême et nous devions inventer d'autres stratagèmes pour saboter le travail. Il suffisait, par exemple, que l'un d'entre nous se fasse une éraflure avec son coutelas pour qu'aussitôt chacun se mette à crier, lâchant le sien et s'escamant :

— Bête-longue ! Ouaille, bête-longue !

Et nous, sans calculer ni vérifier, de reprendre son cri à l'unisson, puis de déguerpir du champ, au grand dam du commandeur Dorival et de ses deux adjoints. Le blessé était conduit à l'infirmerie de l'Habitation à dos d'homme tandis que nos chefs conciliaient pour savoir quelle décision adopter. Ce temps durant, nous nous étendions dos contre le sol et nous contemplions le passage des nuages. D'ordinaire, on lâchait des chiens afin qu'ils débusquent le reptile et deux-trois Nègres munis de longues gaulettes se postaient aux quatre extrémités de la pièce de canne pour lui barrer la route. Cela pouvait durer des heures car les chiens eux-mêmes ne faisaient pas toujours montre d'un courage exemplaire, se contentant de japper à qui mieux mieux. D'autres fois, quand une bête-longue avait réellement mordu un coupeur de canne et que chacun, y compris les commandeurs, l'avait vue de ses yeux vue (ou était persuadé de l'avoir vue) s'enfoncer dans les cannaies, il n'y avait qu'une solution et une seule. Celle de la dernière chance. La décision qui en coûtait beaucoup au maître car canne brûlée n'équivaut point à canne vive, le feu diminuant considérablement la quantité de sucre. Combien de fois le commandeur Dorival et ses adjoints ne furent-ils pas contraints d'en arriver à cette extrémité ! Cela alors même qu'il ne s'agissait souventes fois que d'une blessure sans conséquence due à un coutelas qui avait glissé sur la tige de la canne et s'était malencontreusement fiché dans le bras ou la jambe d'un coupeur. Le Nègre d'Habitation est un roi-malin, oui ! Dans ces cas-là, la piqûre des bêtes-longues étant réputée mortelle, il fallait que le coquin fit semblant d'être à l'article de la mort. Les docteurs-feuilles, complices, lui baillaient des décoctions qui le faisaient transpirer comme un fait-tout de châtaignes et lui refroidissaient la peau. Le maître, rongé par l'inquiétude, faisait de fréquents aller-virer au chevet de son esclave. Il redoutait de le voir passer de vie à trépas : ce serait une perte sèche. Encore un paquet d'argent à déboursier pour pouvoir lui trouver un remplaçant à une époque où, la Traite ayant été supprimée, il devenait de plus en plus difficile de se procurer des Nègres-l'Afrique. Toujours est-il que ce simulacre nous procurait une manière de répit ! Craignant la présence d'autres reptiles dans les environs, les commandeurs nous recommandaient la prudence, chose qui dans notre esprit revenait à diminuer la cadence sans pour autant faire l'objet de remontrances.

Il existait aussi d'autres méthodes, plus arrache-barbes, visant à troubler la bonne marche de la récolte : vol d'outils dans le hangar où on les entreposait pour la nuit, empoisonnement de mulets, incendie des cuisines et des moulins à manioc. Tout était bon pour empêcher que les choses se déroulent au mieux. N'ayant travaillé dans les champs qu'à l'époque lointaine d'avant l'abolition, époque où les Nègres marchaient droit, ou plutôt filaient doux selon l'expression des commandeurs, j'étais stupéfié par l'audace de ceux d'aujourd'hui, cela bien que cet hélas ! éphémère événement n'eût point affecté la Martinique mais seulement les îles circumvoisines. Les esclaves, en effet, semblaient ne plus craindre ni le fouet ni le cachot. Ils évoquaient le nom d'un ci-devant Dessalines, Nègre à la vaillantise extraordinaire qui aurait chassé les Blancs de son pays, Saint-Domingue, et y aurait installé un État des Noirs. Ils appelaient dans le même temps la maudition sur la tête de Napoléon et de sa femme blanche créole, Joséphine, native-natale de la Martinique, qui avaient rétabli l'ordre ancien partout où régnait la France. Je les écoutais, incrédule, me rendant compte à quel point ma position privilégiée de soigneur de coqs de combat m'avait éloigné d'eux. Des années durant, j'avais vécu à l'écart de la rue Cases-Nègres, dans une maisonnette située à proximité de l'économat qui m'avait été allouée non pas seulement pour mes bons et loyaux services, mais parce que j'avais aussi pour mission de veiller sur les calloges des coqs durant la nuit. Les prédateurs étaient nombreux : mangoustes, bêtes-longues, rats des champs à la recherche d'œufs, chiens sans maître, voleurs parfois (ceux-là, dits « Nègres marrons », étant les plus redoutables). Si bien que les nouvelles qui couraient de plantation en plantation ne me parvenaient plus guère. Ou bien je n'y prêtais qu'une attention

distracte lorsqu'une des servantes de Grand' Case qui acceptait de m'offrir l'hospitalité de ses cuisses me la rapportait alors que nous nous trouvions enlacés sur ma natte faite de vieilles hardes, dans la touffeur de l'unique pièce, qu'aucune brise nocturne ne rafraîchissait à cause de remplacement de la maisonnette. Avant, à l'époque où, jeune esclave, je me rendais aux champs sans babiller ni rechigner, le Nègre parlait beaucoup mais c'était toujours pour raconter ses aventures charnelles ou des histoires de zombis. Aujourd'hui, sa parole avait changé du tout au tout. Il employait des mots de haut parage, des mots que j'entendais pour la première fois ou dont j'avais négligé de demander le sens, fort de ma position enviable de Nègre à talent : « Convention », « République », « Être suprême », « Robespierre », « Premier Consul », « Schoelcher ». Surtout Schoelcher, Victor de son prénom⁵, un homme blanc qui n'était point créole et qui, à les en croire, se débattait comme un diable sourd pour que nous, les Nègres, puissions accéder à la condition d'hommes libres. En revenant au beau mitan des champs, je découvrais qu'autour de moi, le monde avait changé et que je ne m'en étais pas aperçu. Désormais, le Nègre ne chait plus de peur en face du Blanc, voilà ! Le bleu de ses yeux l'indifférait. Cela me conforta dans ma résolution : tuer mon maître, le si bon M. Frédéric-Henri de Beauharnais, propriétaire des soixante-quinze hectares de l'Habitation Grand' Case, de père en fils depuis etcetera de générations.

Oui, foutre, tuer mon maître !

L'occasion m'en fut offerte un matin d'hivernage. Septembre approchait à grand ballant et déjà une certaine lourdeur de l'air faisait pressentir l'arrivée prochaine de vents scélérats. Depuis l'avant-veille, les animaux s'étaient montrés fébriles, tant les mulets et les chevaux que les chiens et la volaille. De vieux Nègres, réputés pour leur savantise, avaient accouru sur le perron de la maison du maître afin de le mettre en garde. Ils prévoaient rien moins qu'un cyclone plus terrifiant que tous ceux qu'on avait subis jusque-là. Le vol erratique des mensfenils par-dessus les mornes était, à les entendre, la preuve de son imminence. Ces rapaces-là, quand la nature se dérègle, semblent perdre leur fil. Ils planent à l'aveuglette, fantomatiques et graves, eux d'habitude si majestueux. L'immobilité totale des pieds de bois nous glaça aussi d'effroi. Les frondaisons des courbarils et des fromagers qui ombrageaient le parc étaient devenues muettes. Pas un crissement, pas un pépiement. Ni, sur le chemin de terre, le moindre éclat de voix enfantine ou le rire canaille de lessivières se rendant à la rivière. Le rien absolu !

Je n'en avais pas dormi de la nuit. J'avais même chassé sans ménagement une jeune câpresse qui faisait office de femme de chambre de Mamzelle depuis peu et qui s'était amourachée de moi dès notre première rencontre, bien que j'eusse l'âge d'être son père. Elle m'avait, le deuxième soir de son arrivée à Grand' Case, rejoint dans ma maisonnette, et nous avons coqué l'entier de la nuit sans brocanter une miette de parole. Dès ce moment, elle fréquenta régulièrement ma couche sans que ni l'un ni l'autre ne cherchât à mieux connaître son partenaire.

À quoi bon ? Elle pouvait à tout instant être vendue sur une autre plantation ou bien attirer l'attention du maître, du gèreur, de l'économe, voire du commandeur et je n'ignorais pas que dans cette seconde éventualité, elle n'hésiterait pas à me virer le dos flap ! Nos amours, à nous les Nègres esclaves, que nous fussions créoles ou d'Afrique-Guinée, se développaient dans le provisoire. Le provisoire et le furtif.

Nous ne les étalions pas au grand jour à la manière des libres, chose qui pouvait nous être une source d'emmerdations infinissables. J'ai ainsi souvenir d'un Nègre mandingue qui ne vivait que pour une jeune Mulâtresse à laquelle notre maître avait promis l'affranchissement parce qu'elle avait soigné et assisté la mère de celui-ci jusqu'à ses ultimes instants avec un dévouement admirable. Mme de Beauharnais-mère avait exigé la liberté pour la jeune femme avant de s'éteindre, contraignant son fils à jurer sur la Bible, en présence de toute la maisonnée. Alors que Mandingue et la Mulâtresse filaient le parfait amour * * jusque-là, cette dernière commença à faire son intéressante au lendemain des funérailles de sa maîtresse.

Elle ne s'activait plus qu'épisodiquement à l'étage de la grande maison, se contentant de nettoyer la chambre du maître et de faire son lit. Tout le jour, elle déambulait d'un air hautain, attifée comme pour un dimanche, et morguait ceux qu'elle croisait. La jouvencelle finit par refuser que son amoureux la touche. Il eut beau la supplier, se lamenter, prendre à témoin les autres esclaves, lui demander quelle mauvaiseté il avait bien pu commettre, la Mulâtresse troussait les lèvres dans un tchip ! dévastateur. Bientôt, l'homme se mit à dépérir. Il ne touchait plus à la demi-calebasse de morue séchée et de fruit à pain qu'on nous apportait aux champs. Il ne parlait plus, ne riait plus. Tant qu'il put continuer à couper la canne, le commandeur Dorival ignore sa détresse mais dès que, devenu presque étique, il commença à s'annonchaler, puis à s'effondrer en plein champ deux heures après le début du travail, les choses se gâtèrent. On le fouetta, lui infligea des jours et des jours de cachot. On le menaça de le vendre à Cuba où les planteurs avaient sinistre réputation. Rien n'y fit. Mandingue se mourait d'amour ! Le maître fut bel et bien obligé de prendre des dispositions : il affranchit la

Mulâtresse et fit abattre son amant par un commandeur-adjoint, à l'insu de tout le monde, lequel enterra le corps près de la ravine où il l'avait attiré au prétexte de rechercher un cheval égaré. Personne ne reparla plus de cette affaire. Le bruit courut toutefois, dans la chaleur des veillées mortuaires, que Mandingue avait échappé son corps en terre étrangère en faisant une magie. Mistikrak !

Ce matin-là donc, le cyclone approchant, mon maître avait grimpé à cheval sur les hauteurs de Morne Caplet et s'était mis à observer l'océan à la longue-vue d'un air perplexe. Un silence inhabituel enveloppait les lieux. Je l'avais suivi, au pas de course, un coutelas aiguisé à la main. Il était descendu de sa monture qu'il laissa brouter à sa guise. J'arrivai dans son dos. Il se trouvait là, devant moi, au bord d'un petit précipice au fond duquel coulait une riviérette noyée sous des pieds de goyave-diable et de fougères arborescentes. Je m'avançai tout près de lui. À moins d'un mètre de lui. Si-tellement près que je dus retenir ma respiration, coutelas déjà levé. Il ne me suffisait plus que de lui trancher la tête et d'envoyer son corps valdinguer cinquante mètres plus bas. Puis d'enfourcher son cheval et de m'enfuir vers le Nord où je pourrais enjamber le canal de la Dominique et me réfugier en territoire anglais. Je distinguais la rougeur de sa nuque, ses cheveux déjà clairsemés quoiqu'il fut à peine entré dans l'âge mûr. C'était mon maître. Mon maître à moi. Le seul père que j'aie jamais connu. M'ayant appris à lire (mais très peu à écrire), il s'était montré tout à la fois bon et scélérat envers moi, magnanime et injuste. Mais surtout injuste ces derniers temps lorsqu'il avait embauché ce Mulâtre libre qui se prétendait seigneur de coqs émérite. Il allait mourir. Il fallait qu'il meure. De mes mains. Oui.

Je tendis le bras pour ajuster le coup, secoué par un flot de larmes, mais à l'instant de frapper, une sorte de paralysie s'empara de moi. Mon esprit désirait toujours ardemment mettre fin aux jours de M. de Beauharnais, mais mes membres refusaient tout net de lui obéir. Une enrageaison bouillonna dans ma tête sans que mon bras puisse bouger d'une maille. Alors, pris de panique, je voltigeai le coutelas dans les halliers et me mis à courir-des-cendre le morne tandis que derrière moi, me parvenaient les cris de mon maître :

— Samson, qu'y a-t-il ? Reviens par ici, mon bougre ! Allez, reviens !

Je partis donc en marronnage.

La première nuit fut effroi. Une malenuit, oui ! Le cyclone tant redouté s'abattit sur le pays, violentant la forêt, déversant de monstrueuses avalasses de pluie glacée, renversant tout sur son passage. Les deux, noirs comme péché mortel, étaient secoués d'éclairs et d'interminables coups de tonnerre. Je dus brocanter plusieurs fois d'abri. Le fromager au creux duquel je m'étais d'abord réfugié fut jeté bas dans un craquement de fin du monde. Une coulée de boue recouvrit ensuite la voûte de rochers où je m'étais caché, manquant de m'engloutir à mon tour. Je compris que je ne devrais mon salut qu'à la fuite permanente. Ne pas rester au même endroit. Descendre ici, remonter là, escalader par-là, figure fouettée par les vents et la pluie, ramper plus loin parmi les débris de branchages et la terre soulevée. Ainsi passai-je cette nuit terrifiante de cyclone. Au devant-jour, les éléments se calmèrent d'un coup, comme si Dieu le père lui-même leur en avait intimé l'ordre. Le spectacle autour de moi était désolation : pieds de bois géants cassés en deux, bambous jetés au ras du sol, cadavres d'oiseaux et d'animaux sauvages flottant sur des mares d'eau brunâtre. Les Bas avaient subi le même outrage que les Hauts. Je distinguais clairement la toiture déglinguée de Grand' Case, les parcs à bestiaux éventrés, les champs de canne couchés à-quoi-dire une chevelure brutalement peignée et l'aller-venir de silhouettes humaines en proie, à n'en pas douter, au désespoir. Devant les cyclones, il n'y a ni Blancs ni Mulâtres, ni Chabins ni Nègres, ni libres ni esclaves, ni hommes ni femmes, ni jeunes gens ni vieux-corps. Il y a toute l'impuissance des créatures de Dieu face au déchaînement de la nature.

Je vécus une période assez sereine. Il y avait beaucoup trop à rebâtir pour qu'on s'occupât de rechercher un fugitif tel que moi. Je pus m'approcher assez près de Grand' Case sans qu'aucun chien ne signale ma présence. J'en déduisis qu'ils avaient péri au cours de cette nuit terrifiante. Un jour, je sifflai ma petite câpresse qui était montée chercher de l'eau à une source éloignée de la plantation, la seule qui n'avait pas été souillée. Elle sursauta mais me sourit. Elle me révéla s'appeler Rose-Amélie. Nom que je trouvai aussi joli que son minois qu'embellissaient encore davantage deux profondes fossettes. Nous eûmes commerce charnel jusqu'à la tombée de la nuit et, me rendant compte qu'il était beaucoup trop tard pour qu'elle puisse retrouver son chemin sans flambeau, je m'inquiétai du sort qu'on lui réserverait le lendemain à l'Habitation. Elle sourit à nouveau et me fit dans un souffle :

— Man ka rété êpi'w ! (Je reste avec toi !)

Cette décision changea mes plans du tout au tout. J'avais, en effet, envisagé de rentrer peu à peu dans les bonnes grâces de mon maître, comme j'avais vu le faire bien d'autres petits Marrons avant moi. Ceux-là, à l'inverse des grands Marrons qui rompaient définitivement tout contact avec la civilisation et redevenaient des sauvages, se mettaient à rôdailler à la lisière des champs, rétablissant d'abord une manière d'amicalité avec les

esclaves avec lesquels ils avaient été en bons termes. Par leur biais, ils faisaient savoir aux commandeurs en second qu'ils étaient disposés à faire amende honorable et à retravailler dans la canne. Comme l'Habitation avait perpétuellement besoin de bras, un arrangement se produisait plus souvent que rarement : ces petits Marrons s'intégraient le jour aux coupeurs de canne ; la nuit, ils repartaient dormir dans leur antre de la proche forêt. Cela jusqu'à ce que le commandeur Dorival s'aperçoive de leur présence et fasse mine de ne point s'en étonner. Enhardis par la bienveillance de l'éternel irascible, les petits Marrons regagnaient les uns après les autres la rue Cases-Nègres où ils retrouvaient leurs maigres effets et surtout leurs habitudes. La nouvelle de leur retour mettait parfois plusieurs semaines avant de parvenir aux oreilles du gérant ou de l'économiste de l'Habitation lesquels ne jugeaient pas toujours utile de la transmettre sur-le-champ à notre maître. Si bien que ce dernier, croyant un tel ou unetelle toujours en marronnage, sursautait en les voyant arpenter en toute quiétude la trace conduisant à la rivière du Carbet où l'on s'approvisionnait en eau fraîche pour les mulets. Une colère lui montait à la tête blip ! Il hélait l'ex-fugitif, qui déjà tremblait de tous ses membres, et un causer pour le moins hilarant s'instaurait entre eux.

— Sa kiw ? (Tu es qui ?) demandait M. de Beauharnais d'un ton sec.

— Man... man sé... O... Onorien, papa Bêjé... (Je... je suis... Ho... Honorien, papa Béké...)

— Honorien ? Connais pas !... J'ai connu, il y a longtemps, un bougre qui portait ce titre, mais il m'a trahi. Il ne fait plus partie de mes enfants !

— Man... man ka mandé'w padon, met ! (t te demande pardon, maître !)

Et le petit Marron de s'agenouiller aux pieds du Béké qui levait déjà son fouet, de mettre face contre terre parfois et de sangloter comme un nourrisson atteint de coliques, ce qui déclenchait une formidable tralée de rires parmi nous autres qui n'avions point fauté, qui étions demeurés sagement amarrés à l'Habitation Grand'Case depuis le jour où le Bon-dieu nous avait accordé la vie. Aucun ne plaignait l'ex-évadé, non point parce que l'idée de liberté ne leur eût jamais traversé l'esprit, mais parce que, comme le serinait le maréchal-ferrant, le plus vieil esclave de céans :

— ^4 ou chapé, ou chapé ! (Quand on s'enfuit, faut jamais revenir sur ses pas !)

Ces Nègres soumis (ou qui faisaient rôle de l'être) vénéraient au contraire les grands Marrons. En cachette, ils leur déposaient de la nourriture ou des outils dans les savanes des Hauts où l'on avait découvert des traces de leur passage. Cette solidarité muette s'étendait parfois aux femmes qui n'hésitaient pas à livrer leur corps à ces héros, au hasard d'une rencontre dans les bois, dans l'espoir d'enfanter un négrillon plein de vaillance. Ceux qui parmi nous étaient réputés avoir pour géniteur un grand Marron étaient très respectés. Mais les petits Marrons, ces pleutres, aucune Négrresse n'en voulait et on leur crachait dessus, oui ! On les dérisionnait, leur baillait des surnoms pleins de méchanceté – Albert-Zéro-Graines, Hector-Mal-Pied, Yvette-Fesses-Bombées – et quand le maître, pour bien marquer leur retour sur l'Habitation, décidait de les faire fouetter, personne ne chignait pour eux. Personne.

Par la faute de Rose-Amélie, je me transformai donc en homme des bois. En grand Marron. Ce ne fut point par choix personnel. Le Très-Haut l'avait sans doute voulu ainsi. Nous fîmes bivouac au pied du Piton Mauzé, au bord d'une cascade babillarde remplie d'écrevisses-z'habitants qu'elle cuisinait à la perfection en dépit du peu d'ustensiles dont nous disposions et de la difficulté à allumer du feu. Elle était gaie, rieuse même. Elle mignonait mes cheveux qui, à l'entendre, avaient attrapé un coup de neige. J'avais donc vieilli d'un seul coup ! Sept mois de marronnage équivalaient donc à sept ans sur l'Habitation. La vie dans les Hauts était rude, impitoyable. La faim vous tenaillait. La peur – des bêtes-longues, des esprits maléfiques, de votre propre ombre souvent – ne vous quittait presque jamais. On finissait par se rendre compte que les Nègres-l'Afrique avaient raison lorsqu'ils assuraient que ce pays n'était qu'une vaste geôle à ciel ouvert.

Je construisis une hutte en bois de fougère tout contre une falaise qu'on pouvait escalader en cinq-sept grâce à des lianes. Car le grand Marron vit dans le danger permanent. L'existence idyllique que les Nègres des Bas le supposaient vivre n'était qu'un leurre. Une chimère. Chaque pas, chaque mouvement pouvait se révéler fatal. Rose-Amélie s'en rendit vite compte lorsqu'elle se fit piquer à l'avant-bras par une araignée-matoutou-falaise et que sa peau enfla démesurément avant de virer au bleu violacé. Une fièvre-frisson la terrassa plusieurs jours de suite et elle se mit à déparler. Elle évoquait sa mère violée sous ses yeux par une bande de jeunes Békés ivres qui s'en revenaient de la messe de minuit à la cathédrale de Saint-Pierre, le soir même de Noël. À la vue de celle-ci, ils s'étaient boutés hors de leurs selles, gesticulant et braillant, ce qui énerva leurs chevaux. Ils l'avaient ceinturée parce qu'elle se débattait comme une diablesse avant de la forniquer à tour de rôle jusqu'au matin, la laissant pour morte sur le bord du chemin. Rose-Amélie, tétanisée, avait assisté à la scène depuis la branche d'un manguier-bassignac où elle avait réussi à grimper à la faveur du faire-noir. De ce

jour, elle avait perdu l'usage de la parole et on l'avait affublée du surnom de Rose-Amélie-Langue-Coupée.

— C'est en te voyant, me déclara-t-elle, en partant marronner avec toi que les mots me sont revenus, oui.

J'avais, en effet, remarqué, lors de notre toute première rencontre, son élocution hésitante, fautive même, et avais cru, à tort, qu'elle n'était point natale d'ici-là. J'étais persuadé avoir affaire à l'une de ces Nègresses-l'Afrique qui, malgré des années et des années, ne parvenaient toujours pas à articuler le créole comme il se doit. Nous, les Nègres-pays, les disions stupides. Rose-Amélie finit par guérir mais quelque temps après, ce fut mon tour d'être la victime des mille dangers que recelait la vie dans les Hauts : je glissai d'un monticule de terre glaise et me cassai une jambe. Elle me fabriqua une attelle de fortune et je demeurai cloîtré un paquet de temps dans notre hutte, la peur au ventre. Je finis par lui dire que si jamais les chasseurs de Marrons retrouvaient notre refuge, elle devrait m'abandonner, pénétrer plus avant dans les bois afin de rechercher d'autres frères en liberté. Les sept Pitons du Carbet en recélaient un certain nombre bien que nos routes se croisassent fort peu. Le grand Marron préfère, en effet, vivre en solitaire.

— Janmen pa ! (Jamais au grand jamais !), me rétorqua-t-elle d'un ton définitif.

Nous nous habituâmes à éviter ou à contourner les dangers de la forêt. Certes, nous n'avions plus que la peau et les os mais une grande exaltation habitait chacune de nos journées : nous étions libres. Libres, oui ! Libres de ne rien faire d'autre que de fouiller des ignames sauvages – notre pain quotidien ! – ou de pêcher des sériques ou des écrevisses. Ou encore de disposer des pièges à glue sur les branches des pieds de bois chargés de graine où aimaient à se poser ramiers et tourterelles. Si l'envie me démangeait parfois de rompre avec cette existence somme toute monotone et de m'approcher de la frontière séparant les Hauts des Bas, frontière nettement tracée par l'alignement des champs de canne à sucre, c'était toujours tout seul. Rose-Amélie refusait de m'y accompagner ! En guise d'explication, elle affirmait avoir tourné le dos une fois pour toutes au monde des Blancs et ne rien regretter de sa vie d'avant. Même pas les bijoux et les magnifiques robes créoles qu'elle arborait à l'occasion des bamboulas ou le jour de l'an. L'eau diaphane de la cascade lui suffisait en guise de miroir. Elle y trempait chaque matin sa splendide chevelure à demi crépue de cypresse et s'arrangeait d'une main preste une sorte d'ébouriffure sur le crâne qui, dans les Bas, l'eût fait passer pour une marie-souillon, voire une quimboiseuse accointée avec le Diable, mais qui, ici-là, dans les Hauts, la mettait en parfaite harmonie avec la nature. Elle resplendissait pour moi d'une belleté neuve. Chacun de ses gestes, même les plus anodins, était empreint d'une insolite majesté. Comme si elle avait cessé peu à peu d'être créole et s'était métamorphosée en une Nègresse-l'Afrique, mais tout-à-faitement différente de ces créatures hébétées que l'on débarquait à coups de trique sur les quais de Saint-Pierre une fois par mois. Rose-Aimée était devenue à mes yeux une reine de Guinée ! De cette Afrique-Guinée dont je m'étais mis à rêver dès le tout premier soir de ma fuite hors du territoire de Grand' Case. Ce fameux soir au cours duquel un cyclone sans-manman avait ravagé le pays. À force de chercher en vain un abri, poursuivi par le fracas des pieds de bois qui s'effondraient les uns après les autres et le déchaînement du tonnerre, j'étais tombé d'épuisement. Nul doute que ma fin était proche. Je n'aurais donc été marron qu'un jour. Un seul dérisoire petit jour ! Mais une manière de miracle se produisit : mon corps s'engourdit et une enveloppe protectrice le recouvrit, tellement que la tornade cessa de me fouetter la peau, la froidure de me glacer les os. Je continuais d'entendre le vacarme des éléments déchaînés, de contempler ébahi les effets de leur démesure, mais comme s'il s'était agi d'un spectacle lointain. De quelque chose d'extérieur à ma personne désormais inatteignable. La suavité d'un rêve, insensiblement, me saisit. J'avais, serein, sur un chemin de terre rouge, bordé de cases coniques au-devant desquelles des femmes aux seins nus, d'une noirceur éclatante et sublime, pilaient du petit mil. Des troupeaux de chèvres gambadaient aux alentours, taquinés par des gamins turbulents. L'horizon se trouvait dégagé. Pas un morne, pas une forêt. Rien que le ciel limpide et là-bas, loin, très loin devant moi, des mirages qui m'attiraient irrésistiblement en leur direction. Ce rêve étrange me surprit. Au lendemain du cyclone, tout heureux d'y avoir survécu et pressé par la faim, je l'oubliai. Mais dès la seconde nuit, il revint, plus précis, plus enivrant, me baillant force et courage pour persévérer dans le choix qui avait été le mien de rompre avec Grand' Case. Dès lors, chaque fois que le sommeil s'emparait de mon corps, mon esprit s'envolait vers la terre d'Afrique-Guinée, cette terre dont m'avais tant parlé l'esclave Julien, un siècle de temps auparavant, à cette époque où je m'éreintais dans les champs de canne et n'avais pas encore accédé au grade de soigneur des coqs de combat de M. de Beauharnais. En ce temps-là, on plaçait chaque débarqué d'Afrique entre les mains d'un Nègre créole afin que ce dernier lui enseigne quelques rudiments de notre idiome et surtout les gestes indispensables à la coupe de la canne. J'étais jeune et pour moi ce Julien n'était qu'un fardeau, une brute inutile qui refusait de me comprendre bien que je simplifiasse mes explications à l'extrême. Il me regardait d'un air stupide et poussait des grognements qui avaient le don de me mettre hors de moi. Je passais la moitié du temps à l'insulter – « Nègre-mouton, va ! Tête de mulet ! Espèce de

bœuf ! » –, comme le faisaient d'ailleurs la plupart des instructeurs créoles, pressé que le commandeur Dorival me décharge de cette corvée. Heureusement, Julien s'adapta assez vite à notre mode de vie, chose plutôt rare chez les Nègres-l'Afrique, et se prit d'amicalité pour ma personne en dépit des avanies que je lui avais fait subir. Dès qu'il sut baragouiner le créole, il se mit à évoquer sa terre natale, terre de mes lointains aïeux aussi, que nous autres, les Créoles, nous efforcions tous de rayer de nos pensées. Je l'écoutais sans poser la moindre question. Tantôt stupéfait, tantôt irrité lorsqu'il évoquait les divinités barbares qu'il continuait à vénérer en cachette, chose qui heurtait mes sentiments de chrétien. Je mis très longtemps à comprendre qu'en fait, c'étaient les soliloques de Julien qui nourrissaient désormais mes rêves de fugitif. L'Afrique-Guinée dont il m'avait tant et tellement bassiné les oreilles était exactement celle dans laquelle je me trouvais désormais emporté chaque nuit.

— Tu parles une autre langue dans ton sommeil..., me murmura Rose-Amélie un matin où, croyant avoir entendu des jappements, elle s'était levée de notre couche plus tôt que de coutume et avait grimpé à l'en-haut de la falaise afin de mesurer quel danger nous menaçait.

En réalité, le grincement des bambous nous jouait des tours. Ils pouvaient s'interpréter en vagissements, en plaintes, en ricanements. En musique douce parfois. Et aussi en aboiements féroces. Cela dépendait de l'intensité de la chaleur et de la force du vent. Au mitan de la forêt, il n'y avait pas de pieds de bois plus bavards que les bambous. Nous en sourions, Rose-Amélie et moi, sans toutefois parvenir à nous défaire de leur emprise. Régulièrement, nous croyions entendre pleurer un bébé ou se disputer des adultes et nous en sursautions. Par réflexe, nous nous dissimulions dans une anfractuosité de la falaise, le cœur chamadant, jusqu'à ce que nous finissions par admettre que les grands bois étaient vides. Désespérément vides.

Ma câpresse s'accoutuma de mes visions nocturnes et lorsque l'ennui s'emparait de nous, elle me demandait, taquine dans l'âme, de lui parler en africain. J'inventais alors un charabia censé imiter le parler de Julien et des autres Nègres-l'Afrique que j'avais pu côtoyer, ce qui la faisait rire aux larmes. Puis, reprenant son sérieux, elle m'assurait que cela n'avait aucun rapport avec la langue qui jaillissait de mes lèvres une fois plongé dans mon sommeil. Son rêve à elle était, il est vrai, tout autre et elle l'assénait de temps en temps, hors de propos le plus souvent, comme si elle craignait de l'oublier :

— Un jour, les Blancs quitteront ce pays-là et il deviendra nôtre, oui !

Nos rencontres fortuites avec des Nègres de Grand' Case et d'autres habitations telles que Beauvallon, La Taupinière ou Bel-Évent, nous apprenaient que le monde d'en-bas était en proie à de profondes bouleversades. Ils disaient l'abolition de l'esclavage imminente. Que les Békés vivaient désormais dans l'intranquillité. Que des révoltes sporadiques éclataient ici et là et que les punitions prévues par la loi n'étaient plus guère appliquées. Oublier de saluer son maître ne vous valait plus vingt coups de fouet. Désobéir aux commandeurs n'entraînait que des remontrances peu appuyées. L'œil bleu du Béké avait cessé de brûler l'œil sombre de l'esclave. Rose-Amélie et moi étions abasourdis d'apprendre pareilles choses. Quoi, une deuxième abolition ? Nous refusions même d'y prêter foi. Sauf qu'il nous fallut bien admettre que la chasse aux Marrons ne se pratiquait plus. Ces grandes battues auxquelles il m'était arrivé de participer au temps de l'antan, lorsque, maîtres armés de fusils et Nègres de coutelas et de fourches, nous montions à l'assaut des Hauts, déterminés à en finir avec la race de ces évadés qui chapardaient nos légumes et notre volaille quand ils ne violentaient pas les lessivières enhardies trop en amont de la rivière du Carbet. Et quand nous apercevions une ombre qui prenait la discampette, les Blancs déchargeaient leurs armes au jugé avant que nous, les Nègres, ne nous enfoncions dans la forêt pour achever la bête humaine qui s'imaginait y avoir trouvé un sûr refuge. Nous chargions leurs cadavres, ligotés à une branche que deux hommes hissaient sur leurs épaules, et nous redescendions en vocalisant des chants bravaches jusqu'à la cour de terre battue de l'Habitation où on exposait leurs dépouilles une journée entière, malgré la puanteur qui s'en dégageait, manière de dissuader de nouvelles vocations, comme ironisait le gèreux de Grand' Case. Pourtant, régulièrement, des Nègres choisissaient de défier la grandipotence des Blancs et disparaissaient dans les Hauts où, prétendait-on, existait un royaume de Marrons. Chose qui se révéla fausse lorsque moi-même je les imitai.

La solitude, à deux comme dans mon cas, semblait être le destin du Marron.

J'avais bien croisé le céléberrime Mandingue, réputé pour enlever les enfants et les dévorer, auquel on attribuait tous les malheurs qui s'abattaient sur Grand' Case, qu'ils affectassent les Nègres, les Mulâtres ou les Blancs. Un jardin créole dévasté en une seule nuit signifiait que Mandingue venait d'effectuer ses réserves pour la saison d'hivernage. Une case à farine de manioc incendiée, un parc à mulets dont l'enclos avait été brisé, une source soigneusement souillée par des excréments humains, encore Mandingue ! Sans parler des jeunes filles dévirginées, des cavaliers désarçonnés par une ombre géante tombée d'un pied de bois et roués de coups. Sa

tête fut mise à prix. Soixante livres de sucre ! La milice de Saint-Pierre s'était jurée de l'attraper vivant et de le pendre haut et court sur la place Bertin. Les curés, dans leurs sermons, le décrivaient comme l'émanation du diable en personne. Tout cela n'était que mensonges, menteries et men-taisons. À chacune de nos rencontres, l'homme, au demeurant de taille moyenne, avait paru effrayé et s'était aussitôt éclipsé. Une fois, je le surpris au bord d'une rivière, accroupi, qui observait fasciné les zigzags des poissons. Des borborygmes sortaient de ses lèvres dans une sorte de bourdonnement continu. Je compris qu'il avait tout bonnement perdu la raison. Il est vrai qu'à vivre seul dans les Hauts, avec pour seuls compagnons le vent, la pluie, les bêtes nocturnes et les esprits maléfiques, on s'exposait à la folie. Ce qui explique pourquoi certains Marrons étaient retrouvés errant et divaguant sur la grand-route et qu'une fois remis à leurs propriétaires, ils n'étaient plus bons à rien. Nestor fut l'un de ces infortunés. Esclave créole, il s'était gourmé avec un commandeur-adjoint et l'avait très grièvement blessé. De peur de subir l'épreuve des quatre-piquets – corps étendu sur le dos à même le sol, bras et jambes largement écartés et attachés à des piquets, en plein soleil, jusqu'à ce que votre cervelle se mette à fondre ! –, il avait pris le chemin des bois. Deux ans s'écoulèrent sans que nul n'entende parler de lui. On finit par l'oublier, le croyant mort. Or, un beau jour, une créature chevelue et barbue, hâve, maigre à faire peur, réapparut à la fin de la récolte, moment où les mornes ne sont plus recouverts par l'écran protecteur des champs de canne à sucre. On crut d'abord avoir affaire à une apparition, un zombi égaré en plein jour. Coupeurs de canne, amarreuses et muletiers disparurent comme de l'éther. Ce n'était pourtant que Nestor, ce brave Nestor que même ses proches eurent du mal à reconnaître. On ne le fouetta point. Il fut simplement mis à garder le verger de Grand' Case où sa seule présence dissuadait la marmaille charpenteuse de dépouiller les pieds de bois rares auxquels tenait tant notre maître : tamariniers des Indes, pommiers de cannelle, corossoliers, merisiers, cachimantiers, pruniers du Chili. Tout ce qui faisait son orgueil devant ses pairs.

Final de compte, Rose-Amélie et moi nous rapprochâmes de notre ancienne plantation. D'abord avec une prudence de mangouste ; puis, constatant que nul ne nous cherchait, avec davantage de hardiesse. Je construisis une case en bois-ti-baume sur une parcelle excentrée sans que ni le commandeur Dorival ni le gérant paraissent s'en offusquer. Ils passaient à cheval sans nous accorder pièce attention, le front barré par dix mille plis. Les nouvelles étaient dans le vrai : l'abolition, tant désirée, ne tarderait pas. De plus en plus de Nègres investissaient des carreaux de terre partout où celle-ci était en friche, les clôturant sans vergogne comme s'ils avaient obtenu un titre de propriété. Dans leur bouche revenait sans arrêt le nom de cet homme blanc qui était réputé défendre la cause des Nègres : Victor Schoelcher. Les Békés laissaient faire, comme désemparés, cassés même. Pourtant, la négraille nous considéra de haut, ma compagne et moi. À ses yeux, nous n'étions que des vagabonds, de pauvres hères. Alors, mon ancienne enrageaison réapparut. L'idée fixe qu'elle avait engendrée aussi : TUER MON MAÎTRE. Celui que, même là-haut, même Marron, je n'avais au fond de moi jamais cessé de considérer comme tel. Un jour, il fit son apparition, à cheval, sur ce beau cheval bai que j'avais tant de fois bouchonné et sur lequel le temps semblait ne pas avoir d'emprise. M. de Beauharnais m'entrevisagea un siècle de temps, ignorant la présence de Rose-Amélie, sans prononcer un seul mot, la figure murée dans une impassibilité terrible. Le bleu de ses yeux étincelait d'une fièvre incoutumière. Surprise ? Joie effrénée ? Colère difficilement contenue ? Désesparement ? Je ne savais ce que ce regard exprimait vraiment, moi qui, au temps de l'antan, interprétais à la perfection le plus infime battement de poil d'yeux, le moindre grognement du maître. Je compris alors qu'il avait changé. Que moi aussi, le grand Marron repenti, j'avais changé. Nous n'étions plus désormais les mêmes personnes. Une sorte de vulnérabilité émanait de mon maître bien qu'il continuât à porter beau et qu'il eût fière allure sur sa selle, richement décorée, sans doute importée de Colombie. Moi-même, je ne voyais plus en lui un homme blanc, mais un homme tout bonnement. Oui, un homme tout bonnement. Il esquissa un vague sourire et descendit de sa monture.

— Tu vas... tu vas rester ici ? balbutia-t-il, sans jamais cesser de me fixer.

J'avais la langue si-tellement lourde que je me contentai de hocher la tête avant de la détourner.

— C'est bien..., fit-il avant de se bouter en selle. Dorival se meurt du pian, j'ai pensé à toi pour le poste de commandeur, oui.

Bien tout bonnement...

LA GRÈVE MARCHANTE (1936)

« La mise en question du monde colonial par le colonisé n'est pas une confrontation rationnelle des points de vue. Elle n'est pas un discours sur l'universel, mais l'affirmation échevelée d'une originalité posée comme absolue. »

Frantz Fanon,
Les Damnés de la terre (1961)

Ça regarde le tracteur avancer vers l'en-haut du morne. Ça voit une chenille monstrueuse qui dame sur son passage halliers et pieds de bois dans la vieillesse de leur âge. Sans pitié aucune. Même la ' terre, mise à nu, semble souffrir. Elle vire soudain au jaunâtre. Derrière l'engin, d'autres engins.

D'autres bougres, chapeau-bakoua enfoncé jusqu'aux oreilles, cigarette Méliá vissée au bec, qui se débattent avec leur volant et leur levier de vitesse comme des pantins articulés. Ils s'arrêtent au ras du fromager où Ça a trouvé refuge depuis que le vacarme, parti des Bas, a fracassé le beau matin. Ils ignorent qu'une créature humaine les observe. Le commandeur Dorival décide de faire un pauser-reins. Une bouteille de rhum, aux épaules carrées – du rhum Neisson, celui des grands jours ! –, passe de main en main, se déverse à même le goulot de gosier à gosier et chacun d'essuyer qui sa bouche qui son front chargé de sueur à l'aide du manche de sa chemise en kaki. Leurs vêtements sont flambant neufs. Ils ont l'air de s'ébattre dans l'heureuseté, en tout cas le contentement de soi. Ils parlent fort, expliquent des choses mécaniques, examinent de temps à autre leur tracteur, ouvrent le capot du moteur et versent de l'huile ici et là. Ça entend clairement leur projet : raser le petit plateau de La Bontemps et transformer les lieux en une nouvelle parcelle de cannes pour le compte de l'Habitation Grand' Case. Le Béké avait acheté à l'État ce coin de forêt domaniale depuis etcetera de temps, mais il ne l'avait jamais fait exploiter car cela aurait demandé trop de travail que d'abattre tant et tellement de bois-debout.

— Maintenant, les hommes, grâce au tracteur, on peut tout faire ! se félicite le commandeur tandis que ses hommes approuvent de la tête.

— S'il faut grimper jusqu'à la tête des pitons, droit devant ! renchérit l'un d'eux, d'un ton obséquieux.

Ça le déteste aussitôt. L'envie de se jeter sur lui et de l'étrangler net le prend, mais il surmonte son enrageaison : il y a si-tellement longtemps que les Nègres d'En-bas le cherchaient, que tout un lot de légendes mauvaises couraient sur son compte, à n'en pas douter, il se ferait étriper net. Ça, le Nègre marron. Le dernier Nègre marron (ce qui n'avait plus guère de sens puisque l'abolition de l'esclavage datait de près d'un siècle). Autrefois désigné sous le titre de Siméon Louis-Jérôme quand, à chaque début de récolte, au finissement de janvier, il conduisait les grèves marchantes de plantation en plantation, exigeant que la paie soit augmentée. Tous ses compagnons de travail l'admiraient, lui baillant le surnom de « Chef syndicat » parce qu'il avait l'art de négocier pied à pied avec le Béké, le gère et l'économe de Grand' Case, les plus têtes raides de la région, pour les contraindre à baisser la garde. Même si c'était seulement de deux francs-quatre sous. Il proclamait, lyrique, que dans un pays lointain, l'Union soviétique, une grande révolution avait éclaté vingt ans plus tôt et que le Capital avait été jeté bas de son piédestal. Que les travailleurs y tenaient leur destinée entre leurs mains et qu'ils s'employaient à étendre ce bienfait à l'humanité entière. Siméon tenait cela de ces grands-grecs d'En-ville qui, de temps à autre, passaient de commune en commune, de plantation en plantation pour apporter la bonne nouvelle⁶. M. Frédéric-François de Beauharnais accusait donc Siméon d'être une marionnette entre leurs mains, chose qui était, bien sûr, le contraire de la vérité.

À cette époque, aujourd'hui lointaine, Siméon portait aussi le titre de major, ce qui veut dire que l'on s'écartait sur son passage, se taisait lorsqu'il prenait la parole, lui offrait toutes qualités de présents (poisson frais, fruits rares). Et les femmes s'honoraient de s'étendre sur le dos pour lui lorsqu'il en manifestait l'envie et même quand il ne la manifestait pas. En contrepartie, il protégeait les Nègres et les Indiens du quartier Bel-Évent de la méchanceté des étrangers. Ceux-là pouvaient aussi bien provenir d'autres endroits du Carbet que des communes limitrophes telles que Morne-Vert ou Saint-Pierre. Tous baillaient à Siméon honneur et respect car il était un maître du combat-damier que, le samedi soir, après la paie, peu osaient affronter lorsqu'il se mettait à tournoyer sur lui-même et à voltiger des coups de pied terrifiants dans le vide, sollicitant un adversaire invisible. On avait ainsi gardé en mémoire cette joute fantastique du Samedi-Gloria de 1935 – cette date était restée parce que cette année-là de grandes bamboches à travers tout le pays avaient célébré les trois siècles de rattachement de la Martinique à la France –, quand un Nègre-gros-sirop débarqué nul ne savait d'où (du Vauclin, tout au Sud, murmurait-on, à moins que ce ne fût un Nègre anglais originaire de Sainte-Lucie vu l'étrangeté de son accent et ses vêtements aux couleurs criardes) était venu faire son intéressant à Bel-Évent, défiant la population, ingurgitant coup de rhum sec sur coup de rhum sec à la boutique de Man Siniapin, sifflant sans vergogne les jeunes capistrelles et les bougresses en formes qu'il croisait et surtout proclamant urbi et orbi que les Nègres de céans n'étaient qu'une « sacrée foutue bande de ma-commères et de petits chiens sans graines ». Prévenu, Siméon barra la route de l'importun en plein midi et, peu impressionné par la taille de pied de coco de ce dernier, se tapa plusieurs fois la poitrine en lui lançant le défi rituel des lutteurs de damier :

— Oswè-a_f laïen ou monté kaka la ! (Ce soir, je te mets au défi de venir déféquer ici !)

Le haut-corps se mit à ricaner et l'on découvrit qu'il avait les dents complètement jaunies, sans doute à cause de ces paquets de cigarettes américaines de contrebande qu'il fumait à la vitesse d'une cheminée de distillerie. Plus tard, dans les veillées mortuaires, les conteurs prétendirent qu'il s'était fait remplacer ses chicots par des dents en or, ce qui lui baillait le rire le plus riche du monde. Cela lui composait, quoi qu'il en soit, une figure tout-à-faiblement effrayante. De même que les multiples balafres et cicatrices qui lui tatouaient la poitrine. Plus inquiètes que l'inquiétude même, deux d'entre les femmes-dehors de Siméon le supplièrent d'éviter, pour une fois, d'entrer dans un tel combat, ce à quoi le major rétorqua, bravache :

— J'achète ce combat-là, foutre !

À les entendre, cette brute amenée par le vent devait posséder non seulement une force herculéenne, mais aussi des pouvoirs diaboliques. Et si, au moment d'entamer la danse-combat du damier, il paralysait Siméon d'un battement d'yeux, hein ? Et s'il lui voltigeait subrepticement un peu de poudre magique dissimulée dans ses ongles qu'il avait longs et sales ? Siméon s'encoléra tout net :

— Je n'ai rien à faire de vos « et si... ? et si... ? », tonnerre du sort ! Ce Nègre-là serait-il Fils-du-Diable-en-personne que je le ferais entendre-et-comprendre ! Il a besoin d'une bonne correction pour savoir qu'ici-là, à Grand' Case, y'a pas de petites marmailles, mais des mâles-nègres. Foutez-moi la paix, oui !

L'étranger G'emmené-par-le-vent dans notre parlure) parada toute la journée à travers les ruelles du quartier. Provoquant ici, se moquant là. Sûr de son fait. Tant d'audace méritait, en effet, que Siméon lui rabaisse sa caquetoire, mais on convenait que, cette fois-ci, le fier-à-bras aurait affaire à très forte partie. Alors, bouche serrée sous le bras, une parole se mit à courir : il fallait demander une grâce pour lui qui à la Vierge Marie, qui à Mariemen, la déesse indienne, qui aux esprits d'Afrique-Guinée. À son insu évidemment afin de ne pas écorcher sa fierté ! Ferdine, qui avait enfanté deux fois pour Siméon et qui était de race coulie, s'en ouvrit à un prêtre de sa religion lequel appela à la rescousse les divinités de l'Inde, non pas seulement Mariemen, mais aussi Madourai-viren, Maldévilen, Paklayen, Nagourmira et Bomi. La sœur de Siméon, vieille fille et bondieuseuse dans l'âme, qui s'occupait gratuitement du presbytère de Basse-Pointe, s'abîma dans des prières au pied de la statue de la Vierge Marie, égrenant frénétiquement son chapelet-rosaire. Un voisin de Siméon, quimboiseur de son état, s'enfonça dans les hauteurs boisées de Morne-Périnelle où il se livra à des invocations aux esprits africains. Le soir donc du Samedi-Gloria, protégé par les dieux des Blancs, des Indiens et des Nègres – protégé sans qu'il le sût, oui ! –, Siméon terrassa le géant venu d'ailleurs d'un magistral coup du dos de pied au foie. Pourtant, dès que les tambours avaient commencé à rugir, l'emmené-par-le-vent n'avait eu de cesse de farauder dans la cour de terre battue où se déroulaient les joutes du damier. Vêtu d'un short en kaki troué, son buste aux muscles saillants déjà parsemé d'une sueur animale, il braillait :

— Vini'w la, sakré makoumè ki ou yé ! Annou, Siméyon yo ka kriyé'w, enben, man key fè'w tounen alanvè kon sa yé a ! Yo kê kriyé'w Méyonsi apré sa, ou kê wè ! (Approche donc, espèce de tapette ! Allez, tu t'appelles Siméon à c'qui paraît, eh bien, je vais te tourner à l'envers ! Après ça, on te surnommara Méonsi, tu verras !)

Au démarrage, le géant pivota sur son impressionnante carcasse et balança dans les airs etcetera de coups de pieds scélérats avant de se remettre à danser avec une grâce qui surprit les Nègres de Grand' Case. Une frissonnade parcourut la quiaulée de spectateurs accourus de tous les quartiers du Carbet et même de plus loin. Beaucoup de figures inconnues par ici-là encourageaient pourtant le major Siméon, parce qu'il était hors de question qu'un Nègre anglais vînt damer le pion à un Nègre français sur son propre territoire, ce bougre fût-il aussi long que le Mississippi et d'une costadeur tout bonnement effarante. Siméon, lui, se contentait de sautiller, très calme, l'œil rivé sur les déplacements de son adversaire, esquivant de temps à autre ses attaques dont chacune se voulait mortelle. Il attendait de concordancer les battements de son corps avec l'en-allée des tambours. C'était là son secret de combattant émérite, héritier des vieux Nègres d'Afrique-Guinée.

Ti-tap-ti-tap / entamèrent les tambours.

Puis, doum-bé-doum ! doum-bé-doum ! bé-dou-bé-doum !

Et quand ils trouvèrent leur bon rythme, quand le dou-gou-dou-gou-doum guerrier fracassa la noirceur de la nuit, à peine entamée par la lueur de quelques flambeaux en bambou, Siméon ajusta un imparable coup du dos de pied qui obligea le géant à se plier en deux. Une incrédulité ennuagea soudain le regard de ce dernier, qui tenta de rester bien debout sur ses jambes massives, aspira en vain plusieurs goulées d'air avant de s'écrouler blip ! face contre terre. Un ouélélé, ponctué d'applaudissements, accompagna la victoire de Siméon qui fut porté en triomphe à travers le quartier. Installé, à grand-peine, dans une case vide où des frotteuses et des docteurs-feuilles lui prodiguèrent des soins, trois semaines durant, le géant partit pour le Pays-sans-chapeau sans reprendre conscience et sans que la maréchaussée – en fait, trois Blancs-France qui préféraient têter la

bouteille de rhum à 55° et courir la gueuse au lieu de pourchasser les malandrins – ne s'en émût. On proclama alors Siméon, non sans exagération, plus grandipotent lutteur de damier de tout l'archipel des Antilles et même du continent américain.

Il y avait un paquet de temps que ça n'avait pas mis un morceau de manger sur son estomac. Pendant les premiers mois de sa fuite, il s'était contenté de gauler des fruits à pain et de les faire cuire à l'eau, sans sel, dans un coco-nègre, lui qui, lorsqu'il s'atablait chez sa femme officielle, Rose-Adèle, ou chez celles du dehors, exigeait viande cochon roussi, pois rouge et riz. Mais le Béké de l'Habitation Grand' Case, M. Frédéric-François de Beauharnais – le frère de celui-là même que Siméon et ses compères grévistes avaient décapité – fit abattre tous les pieds de fruit à pain à travers les campagnes avec le consentement de ses pairs, négligeant les hauts bois où l'humidité extrême empêchait à ceux-ci de porter, voire de pousser. Le Blanc créole goguenar-dait tout-partout :

— I ni ka valépié foujè épi banbou, chen-fè a ! Ha-ha-ha ! (Il n'a qu'à bouffer des fougères et du bambou, ce salopard ! Ha-ha-ha !)

Bientôt, les concubines du combattant de damier cessèrent de lui déposer, à la dérobée, ces demi-calebasses de manger qu'il avait le bonheur de trouver au hasard de son errance, tantôt dans quelque quatre-chemins, tantôt au pied d'un fromager ou au bord d'une source reculée. Il finit par apprendre que la plupart de ses compagnons de lutte avaient accepté de se rendre sur les injonctions du syndicat ou bien avaient été rattrapés par un peloton de gendarmerie monté expressément depuis Fort-de-France. Sans doute avaient-ils été trahis, pensa Siméon. Alors, il se mit à maudire la race nègre en son for intérieur, puis à haute voix bien que seuls les oiseaux et les grands pieds de bois pussent entendre sa colère.

— Complot de Nègre égale complot de chiens ! gueulait-il jusqu'à perdre haleine.

Il en voulait tout particulièrement à ce faux-jeton, ce Judas de Manu Neurvad, un bougre insignifiant, au teint semblable à du pissat et aux mâchoires chevalines, qui l'avait toujours jaloué tout en faisant mine d'être l'un de ses plus fervents partisans. Ce Manu pétait plus haut que son derrière depuis qu'il avait obtenu un petit poste de commis à l'économat de l'Habitation à force de lécher les graines du Béké, du gérant et de l'économiste. Il se voyait déjà un grand avenir bien qu'il n'eût encore rien accompli de notable en ce bas-monde. Devant Siméon, comme dit le proverbe, il était un chef-d'œuvre d'obséquiosité, le gratifiant du titre de « Monsieur ». Derrière son dos, Manu le qualifiait de « chien ». De socialiste ! De subversif appointé par quelque puissance étrangère ! Avant que ses poursuivants n'en finissent avec sa race. Ça s'était donc juré de fendre la tête de cette raclure d'humanité. Car depuis des mois et des mois qu'il errait dans les Hauts, loin de tout, il ne nourrissait plus guère d'espoir de renverser l'Ordre capitaliste.

Il était désormais ensouché dans sa solitude,

DÉCAPITATION À LA MARTINIQUE

De graves événements ont secoué la Martinique au début de la récolte de la canne à sucre, il y a deux semaines. Sur l'une des plantations les plus prospères de l'île, une grève a éclaté, qui s'est propagée à travers tout le Nord, provoquant l'incendie de plusieurs maisons de maître et celui de leurs champs. Cette violence a atteint son paroxysme lorsqu'un honorable planteur de race européenne, M. Maurice de Beauharnais, s'est trouvé pris au milieu d'une horde d'émeutiers et a été tout simplement décapité en plein champ. À la suite de ce gravissime incident, une vingtaine de coupeurs de canne de l'Habitation Grand' Case ont pris le maquis et, pour l'heure, aucun de ces assassins n'a encore été arrêté. Depuis lors, toute l'île est en émoi et des condamnations unanimes ont fusé de partout, y compris dans les milieux généralement hostiles à ce qu'ils appellent pompeusement « l'exploitation de l'homme par l'homme ». À la demande du gouverneur de l'île, une compagnie de chasseurs alpins a été dépêchée sur les lieux afin de mettre un terme à ce qui a toute l'apparence non d'une jacquerie paysanne, mais bien d'un mouvement séditionnel inspiré par des révolutionnaires de Cuba ou du Venezuela, pays qui ne se trouvent, rappelons-le, qu'à quelques encablures de la Martinique.

(L'Écho de la Gironde, 12 juin 1937)

Ça n'avait conservé qu'un seul véritable ami : Léon. Ce Nègre-là avait toujours été avare de paroles, fort cousu et secret en tout cas sur le chapitre de sa vie et de ses amours. Il avait toujours évité de s'enjuponner et

nul ne lui réputait d'ailleurs le moindre enfant ni au Carbet ni en un autre endroit de la région. Il exerçait la profession d'arrimeur avec une conscience qui prévenait les éternelles critiques du commandeur Dorival pour lequel « Travail de Nègre c'est à-quoi-dire travail cochonné ! ». Si le Mulâtre trouvait à redire chaque fois qu'il contrôlait la tâche accomplie par quelqu'un, veillant à noter scrupuleusement sur son carnet la faute la plus insignifiante, chose qui vaudrait au responsable de celle-ci un retrait sur sa solde du samedi, il demeurait bec coué devant les tombereaux à l'en-haut desquels Léon avait impeccablement rangé les paquets de canne qu'on lui voltigeait tout au long du jour. L'esprit consciencieux de l'arrimeur lui avait valu la mirifique proposition de devenir commandeur-adjoint, l'un des deux qui officiaient sur l'Habitation Grand' Case étant tout le temps malade à cause d'un javart qui lui mangeait la jambe droite. Cette plaie inguérissable avait résisté aux pansements hebdomadaires du dispensaire du Carbet, à moult neuvaines et aux interventions chèrement tarifées du quimboiseur de Bel-Évent. Mais Léon avait refusé le poste au grand dam du gérant La Varenne qui s'était persuadé qu'il s'agissait là du meilleur moyen d'atténuer, sinon d'éteindre, les ardeurs syndicalistes de l'arrimeur. Léon était, en effet, le bras droit de Simeon lors des grèves marchantes. Il devenait soudain loquace quand tous deux se rendaient de plantation en plantation pour convaincre les travailleurs de baisser leur coutelas. Il savait trouver le mot juste, l'argument qui faisait mouche, si bien qu'à chaque début de récolte, les Békés de la côte caraïbe essayaient des débrayages implacables qui les contraignaient à faire appel à la gendarmerie. Même si les Nègres perdaient un ou deux d'entre eux au cours des inévitables affrontements qui en découlaient, ils finissaient par obtenir une augmentation, fût-elle modeste, au terme de négociations non moins âpres dans lesquelles Léon prenait une part déterminante. Mais une fois que le travail avait repris et que la rouaison était bien entamée, le bougre retrouvait son mutisme naturel et sa sérieuxité jusqu'au finissement du mois de juillet.

Par pur hasard, il n'avait pas été présent quand le petit groupe de grévistes marcheurs que conduisait Siméon avait croisé, sur la route menant à Morne-Vert, la Jeep du Béké Maurice de Beauharnais, cousin du propriétaire de Grand' Case et propriétaire lui-même d'une des distilleries les plus prospères du nord du pays. Le hobereau se vantait que son rhum fut apprécié par les plus hautes personnalités parisiennes et new-yorkaises, ce que prouvait la médaille d'argent obtenue à la Foire universelle qui s'était tenue dans la capitale française en 1931. Quand l'enrageaison le prenait, il ne se contrôlait plus. Il parcourait les campagnes, seul au volant de sa Jeep, s'arrêtant chaque fois qu'il rencontrait des ouvriers agricoles en grève et les apostrophait de la sorte :

— À cause de vous, la colonie marche les pieds à la place de la tête ! Nous courons tout droit à la ruine. Pendant que vous êtes là à vous gratter les graines, ma distillerie ne fume pas et le rhum guadeloupéen prend le pas sur celui de la Martinique sur le marché français.

Et quand il constatait que ses admonestations qu'il voulait raisonnables, sinon rationnelles, ne produisaient aucun effet sur les grévistes qui l'observaient l'air goguenard, il finissait par s'emporter :

— C'est pas des Canaques qu'on aurait dû foutre dans des cages à la Foire universelle de Paris, mais vous autres ! Oui, vous qui avez un poil au mitan de la main. Je suppose que cet imbécile de Schoelcher doit être fier dans sa tombe.

Maurice de Beauharnais écorcha l'honneur des Nègres et des Indiens du Carbet durant etcetera d'années, lesquels ne lui opposèrent que ricanements ou indifférence, jusqu'au jour fatal où sa Jeep s'embourba sur la mauvaise route reliant le Carbet au Morne-Vert. Le groupe des grévistes marcheurs menés par Siméon entendit de loin, sans encore l'apercevoir, un homme qui pestait, prenant le ciel à témoin, accablant son véhicule de tous les noms, et au détour de Savane Millaud, ne purent s'empêcher d'éclater de rire au spectacle de monsieur Maurice bourrant les roues de sa Jeep de coups de pied rageurs. Celui-ci, qui avait le dos tourné, ne les entendit pas arriver. Sa chemise en kaki était déjà baignée de sueur bien que la matinée fût à peine commencée et sa nuque avait viré au rouge. Siméon et ses compères continuèrent calmement leur chemin. Ils se rendaient sur l'Habitation Lajus où une bande de Nègres-maquereaux inféodés au gérant de l'endroit avait convaincu le personnel de continuer la coupe. La distillerie Lajus était d'ailleurs la seule à fumer à vingt kilomètres à la ronde.

Le Blanc-pays redoubla de fureur quand il s'aperçut qu'il était la cause de l'hilarité des grévistes à la tête desquels il reconnut immédiatement Siméon, avant de lui lancer :

— S'ou wè sé té lakay mwen ou té ka djoubaké, lontan man té ké za ba'w biyé-pa-lapenn ou ! (Si tu bossais chez moi, y'a longtemps que je t'aurais déjà fichu à la porte !)

Les Nègres l'ignorèrent en dépit des invectives redoublées du distillateur qui, Siméon le comprit plus tard, venait subitement de perdre tout contrôle de lui-même. Sinon comment expliquer qu'il se fût approché d'eux tout seul, sans arme, alors même que le petit détachement de grévistes marcheurs comportait environ une

quinzaine d'hommes déterminés et porteurs de coutelas ? Dans un premier temps, ils en demeurèrent emberluqués et subirent sans broncher ses diatribes, au demeurant toujours les mêmes depuis des années. Voyant que les grévistes ne s'arrêtaient point, Maurice de Beauharnais retourna à sa Jeep qu'il réussit, par on ne sait quel improbable concours de circonstances, à faire redémarrer. Roulant à une vitesse démentielle sur la route mal empierrée, il rattrapa vite Siméon et ses hommes qui durent s'écarter dans les halliers pour éviter d'être tout bonnement écrabouillés. Le pare-chocs de la Jeep envoya toutefois deux d'entre eux valdinguer dans le fossé, leur arrachant des cris de douleur. Après, ce qui se passa, Ça n'en avait plus une exacte souvenance.

Après, les Nègres foncèrent comme un seul homme sur le Béké qui, réalisant la gravité de son geste, avait freiné, et s'était agrippé au volant de son véhicule, tout bonnement hagard.

Après, les cris de colère fusèrent, les coutelas se levèrent haut dans le ciel, leurs lames brillantes s'affaîsèrent, le sang gicla tout-partout et la tête du distillateur roula comme une toupie-mabialle le long de la route qui, à cet endroit, descendait à pic.

Après, ce fut au tour des Nègres d'être frappés d'hébétude, prenant conscience que les frontières de l'affrontement rituel de janvier entre planteurs békés et travailleurs nègres venaient d'être irrémédiablement franchies.

Après, ce fut la débandade. La fuite éperdue à travers champs, puis à travers bois. Le marronnage !

Après, ce fut l'arrivée d'un grand concours de gendarmes armés jusqu'aux dents qui fouillèrent tous les coins et recoins du Carbet, du Morne-Vert et de Saint-Pierre. Les vieux Nègres soliloquaient, mélancoliques, que la guerre était déclarée à nouveau, cette fois-ci en Martinique même, et ceux qui avaient connu l'enfer des Dardanelles, en 14-18, prévoaient le pire.

Après, Siméon se transforma en Ça. Une bête traquée. Un fugitif abandonné de tous, sauf de Léon et de son épouse légitime, Rose-Adèle.

Après, Siméon-Ça devint un Nègre marron, presque cent ans après l'abolition de l'esclavage.

HALTE À LA RÉPRESSION COLONIALE AU CARBET !

Depuis la grève sanglante qui a frappé l'Habitation Grand' Case au Carbet, grève au cours de laquelle le Béké esclavagiste Maurice de Beauharnais, connu depuis des années pour ses provocations racistes, a été décapité, une répression féroce s'est abattue sur les ouvriers agricoles de l'endroit.

On se croirait revenu aux pires époques du carcan et de la chicote. La gendarmerie harcèle la population, pénètre chez n'importe qui à n'importe quelle heure, brutalise enfants et vieillards, arrête les adultes, au motif qu'elle recherche notre camarade Siméon lequel est entré en clandestinité depuis qu'il s'est vu accusé d'être l'auteur de ce crime que nous, communistes, condamnons.

La presse réactionnaire se déchaîne contre les forces de progrès alors même qu'elle n'a jamais soufflé mot des tueries qui se sont produites lors des grèves de 1932 et 1933, au cours desquelles sept des nôtres ont été lâchement abattus dans l'exercice du droit le plus élémentaire des travailleurs : le droit de grève.

Aujourd'hui, une quinzaine de militants syndicaux est sous les verrous en attente d'un procès que nous savons truqué à l'avance. Nous sommes déterminés à porter notre plein et entier soutien à toutes les familles frappées par cette répression que le mouvement communiste international vient de condamner sans réserves.

(Justice, hebdomadaire de la classe ouvrière, 23 février 1938)

Ça ne se lave plus. Ses vêtements déchirés, couverts de crasse et de sueur, lui collent à la peau. Il ne sait plus quel jour on est, sauf certains dimanches, quand, s'étant approché du bourg du Carbet, il entend carillonner les cloches de l'église. La plupart du temps Ça erre entre les contreforts du Piton Lacroix et les cannaies de l'Habitation Grand' Case, étrangement silencieuse depuis ce que chacun appelle, bouche dissimulée sous le bras, « les événements ». Seuls quelques champs sont en voie d'être coupés, mais l'essentiel est encore debout, ce qui n'est pas normal en cette mi-avril. Ça se poste près du gué de la rivière du Carbet où, au petit matin, les muletiers emmènent boire leurs bêtes. Il entend alors une langue inconnue dans la bouche des Nègres et sursaute. Serait-ce de l'africain ? L'esclavage aurait-il été rétabli et la traite aurait-elle repris ? Ça croit devenir fou jusqu'à ce qu'il entende plusieurs fois le mot « yes », l'unique mot d'anglais qu'il connaisse, ce mot qu'il entendait parfois prononcer par les pêcheurs dominiquais qui, à certaines périodes de l'année,

venaient écouler le produit de leur pêche sur la plage du Carbet. Il comprend : le Béké a embauché des Nègres anglais ! Ceux-là travaillent pour presque rien. Pour deux francs-quatre sous. Ça évite de se montrer. Il les sait traîtres et veules. Il sait qu'ils n'hésiteraient pas à dénoncer sa présence aux commandeurs, peut-être même à le capturer et à le conduire pieds et poings liés au Béké. Parmi les muletiers, il reconnaît la figure chafouine de Manu, ce Judas, qui joue au patron et houspille les Nègres anglais, lui que tout le monde sait être un roi fainéant.

Ça ne s'habitue pas à la forêt. Il ne s'y était guère aventuré jusque-là, sauf pour abattre des palmistes dont le cœur est un mets de choix au début de l'hivernage, et cela toujours en bonne compagnie. Ou, plus rarement, pour des parties de chasse au cochon-marron. Cette fraternité masculine lui manque. Bien plus que la chair ferme de Rose-Adèle, sa femme-mariée, qui doit être morte d'inquiétude. Les autres, ses femmes-concubines, se sont sans doute déjà résignées et ont dû trouver d'autres protecteurs. La Négrresse n'a pas de temps à perdre avec l'amour, foutre ! Elle a bien trop à faire à se battre et se débattre dans une existence au cours de laquelle elle n'a cessé de supporter tracas, souffrances, mensonges et trahisons de toutes sortes. Le Nègre marron ne leur en veut pas. Son enrageaison se porte plutôt sur ses camarades de combat qui semblent l'avoir oublié. Que devient le syndicat ? Aurait-il été dissous ? Tout le monde n'a pas pu être enfermé à la geôle. Ce n'est pas chose possible. Sinon, il aurait fallu arrêter la majeure partie des meilleurs coupeurs de canne, amarreuses, arrimeurs et muletiers de Grand' Case et des plantations voisines, sans même parler des ouvriers de la distillerie Lajus !

Se laver est devenu une épreuve. Alors, Ça ne s'arrête même plus de grand matin au bord d'une source pour ôter le caca de ses yeux et la sueur sur son corps. Son odeur ne l'importune plus. Elle s'est accordée à toutes celles qui montent de la terre où pourrissent vieilles feuilles, branches cassées par la foudre ou cadavres de petits rongeurs. À son corps défendant, Ça s'est mué en homme-forêt, en homme-bête, bien qu'il se soit employé à lutter de toute son énergie contre la force qui le charroyait sur cette pente. Il s'est vu glisser, perdre toute notion du temps, s'enfoncer peu à peu dans une sorte de rêverie paralysante. Tantôt, il se tient debout dans le vent, sans bouger d'une maille, bras affaissés le long du corps ; tantôt, au contraire, il se voit courir en tous sens, s'éraflant la figure contre les bambous, chutant dix fois, crapahutant, rampant comme une bête-longue, puis se relevant tout soudain et hurlant à pleins poumons. Un jour, à la maussaderie du temps, il comprit que le carême avait cédé la place à l'hivernage. Un modèle de pluie scélérate se mit à tomber, à se fesser par terre même. Elle enveloppa le monde, noya pieds de bois et savanes dans un brouillard tenace qui ne se dissipa qu'au mitan de l'après-midi. Le corps de Ça s'habitua à la fièvre. Une tremblade permanente l'agitait, exorbitant ses yeux, arrachant à ses poumons une glaire verdâtre qui coulait aux commissures de ses lèvres.

Il se recroquevilla contre la souche d'un mahogany frappé par la foudre ou mort de vieillesse. L'endroit était sinistre mais il n'avait pas la force d'aller plus avant. L'écorce noirâtre du pied de bois déchu lui baillait un sentiment de chaleur, de protection. Le ciel, pour sa part, ne décevait de déverser ses grandes eaux frettes. Tous ses membres étaient agités par de brusques mouvements incontrôlables qui lui arrachaient des cris de douleur. Crier lui faisait du bien. Peu à peu, il se sentit glisser dans une sorte d'hébétude, comme si son esprit s'écartait inexorablement de son enveloppe charnelle pour se tenir en quelque point invisible, hors d'atteinte des assauts répétés de l'hivernage. Il voyait désormais d'étranges fantasmagories, des figures à la fois familières et tout-à-faitement inconnues qui lui souriaient et se fermaient à sa vue, des paysages reconnaissables mais différemment disposés. Aussitôt, il comprit et frissonna de terreur. Cette parole de Léon, à laquelle il n'avait guère prêté attention, lui revint :

— Nous héritons de la douleur de nos ancêtres. Ils nous transmettent leurs effrois, leurs souffrances. Parfois, il m'arrive de me sentir un esclave enchaîné que l'on fouette. Parfois, oui...

Cette expérience, Ça ne l'avait jamais faite. Il n'avait jamais vécu dans le culte du passé, mais dans celui de l'avenir radieux que promettaient le communisme et ses rêves d'égalité absolue entre tous les hommes. Il avait lu et relu le Manifeste du parti communiste sans être certain d'avoir tout compris, mais à chaque fois revigoré et renforcé dans l'idée que seule la lutte des classes avait un sens. Au fond, les Békés n'étaient que des Russes blancs ou des Koulak, déclarait-il ; oui, mais avec un zeste de sauvagerie en plus, assurait l'instituteur Hilarion, militant communiste chargé de la cellule du Carbet, que la comparaison de Siméon amusait. Sauvages parce qu'ici, on est en Amérique, une terre qui s'est construite dans la violence la plus totale, alors qu'en Europe, le temps et les siècles ont fait qu'à côté de la barbarie, des mœurs raffinées, une culture brillante, ont pu apparaître. Siméon avalait les paroles du laïc. Il lui envoyait son savoir, lui empruntait des livres, le contraignant souvent à des discussions qui débordaient le seul domaine de la lutte pour l'avènement du communisme. Donc quand le vieux Léon abordait la question de l'esclavage et des épreuves qu'avait subis ce qu'il appelait « le

peuple noir », Siméon ne lui prêtait qu'une oreille, une seule, attentif à ce que cette colère raciale fut peu à peu rationalisée, transformée en saine révolte de classe.

— Ce n'est pas parce que les Békés sont des Blancs qu'ils nous exploitent ! concluait toujours Siméon. En Europe même, des Blancs exploitent d'autres Blancs et en Asie des Jaunes mettent aussi leurs congénères dans les fers !

L'implacable de son raisonnement lui valait l'approbation, muette, de ses camarades de cellule mais, loin de lui d'ignorer, à une certaine lueur qui continuait à briller au coin de l'œil de Léon, que ce dernier n'était qu'à moitié convaincu. Sinon pourquoi, à intervalles réguliers, revenait-il sur cette question de la douleur du passé et de sa transmission aux arrière-arrière-petits-fils d'esclaves ? Devenu Nègre marron, harcelé, traqué, contraint de vivre une existence de bête des bois, Siméon expérimentait enfin ce que le vieil homme avait toujours tenté de faire comprendre aux siens. Fouetté par les précipitations incessantes de l'hivernage naissant, son corps s'était livré à la fièvre et, de cette soudaine faiblesse, si-tellement inhabituelle chez un homme tel que lui réputé pour sa robustesse à toute épreuve, avait jailli le souvenir de cette Chose terrible qui datait de tant et tellement d'années avant sa naissance. Cette Chose dont peu de Nègres osaient prononcer ouvertement le nom. Ses ancêtres, dont il ne connaissait ni les titres ni les visages, se réveillaient en lui ! L'un d'eux en particulier qui tenait une pelle à la main et s'appuyait sur elle en le fixant avec un sourire énigmatique sur les lèvres qu'il avait boursoufflées, sans doute par la faute du rhum. Il avait, pour de bon, un faux air de Siméon. Le même front haut, légèrement dégarni. Les mêmes yeux larges, au blanc éclatant, qui, disait-on, baillait à Siméon un air naturellement avenant. Siméon voulut adresser une parole à l'apparition, mais à sa grande stupéfaction, aucun son ne sortit de sa gorge. La pluie continuait sans pitié à le fouetter et la fièvre qui avait accaparé son corps semblait empirer. Pourtant, un regain de vigueur le poussait, inexplicablement, à avancer. Jusqu'à ce que l'apparition et lui ne fassent plus qu'un.

Ô inexplicable !

Soudain, dans son dos – son dos à lui, Siméon, et celui de son lointain parent revenu du royaume des Ombres –, marchait un homme au souffle court qui jurait chaque fois qu'il butait sur une roche. À la fermeté qui émanait de sa voix, Siméon comprit qu'il s'agissait d'un Blanc créole, mais une force l'empêchait de se retourner pour entrevisager celui-ci. Il enjamba une rivière en crue qui charroyait boue, pieds de bois, cadavres d'animaux et même blocs volcaniques dans un grondement de fin du monde. Siméon, comme habité par son ancêtre, ne reconnaissait plus les lieux. Dix fois il eut envie d'interpeller l'homme blanc qui le suivait et de l'interroger, mais les « sacrédieu ! » que le bougre lâchait sans cesse résonnaient comme un ordre. Un seul et même ordre : avance, mon Nègre ! avance, foutre !

Au final, ils atteignirent les contreforts d'une éminence dont la masse, au mitan de cette nuit noire d'hivernage, avait un air tout bonnement effrayant. Là se dressait un magnifique pied de zamana dont les branches démesurées semblaient défier les éléments. Comme indifférent à la pluie lourde, aux éclairs et aux coups de tonnerre qui, désormais, déchiraient la nuit, le pied de bois étalait une sorte de majesté tutélaire qui en imposa aux deux hommes. Ils s'arrêtèrent à quelques pas de lui, le Nègre devant, bras ballants, secoué par des hoquets fiévreux ; le Blanc, derrière, tenant d'une main sa pelle et de l'autre un sac qu'il avait gardé dissimulé jusque-là. Autour du zamana, la fureur des deux s'était calmée. Une embellie se mit à régner, insolite et exaltante tout à la fois. Siméon voulut s'arracher à ce rêve qui le prenait comme en tenailles depuis le devant-jour, mais une voix sèche brisa net ses efforts :

— Allez, creuse-moi un trou ! Dépêche-toi, on n'a pas toute la nuit, non !

Siméon lui fit face. L'homme était le sosie, quoiqu'en plus âgé, de M. Frédéric-François de Beauharnais ! Des paquets de rides lui couraient sur le front et les joues, ce qui lui baillait un air d'infinie tristesse. Son regard était vide, mort. Il n'avait que des orbites dans lesquelles n'étincelait plus ce bleu féroce que les Békés savent utiliser à merveille pour en imposer à l'homme noir. Pourtant, il semblait bien distinguer la figure de Siméon, observer ses faits et gestes. Siméon trépidait de stupéfaction et de peur mêlées. S'étant approché de lui, l'ancêtre des Beauharnais lui saisit la main droite dans laquelle il lui plaça d'autorité la pelle.

— Assez perdu de temps comme ça ! grommela-t-il. Creuse, je te dis !

La pluie avait recommencé à se déchaîner, n'épargnant plus désormais le pied de zamana, fouettant les deux hommes sans merci : le Nègre courbé sur sa pelle et soulevant de grandes pelletées de terre ; le Blanc, impassible, serrant contre son ventre une mystérieuse sacoche.

MOBILISATION GÉNÉRALE DE LA CLASSE OUVRIÈRE !

Hier, onze de nos camarades travailleurs de l'Habitation Grand' Case, au Carbet, ont été traduits devant les tribunaux et condamnés pour six d'entre eux à la peine capitale et pour les cinq autres à la réclusion criminelle à perpétuité. Nous, communistes, défenseurs de la classe ouvrière, ne pouvons accepter un jugement aussi inique. Jamais, en effet, au cours des trois siècles d'esclavage qu'a connus ce pays, et même après l'abolition de 1848, jamais un Blanc créole n'a été arrêté, poursuivi et condamné pour le meurtre d'un Nègre ou d'un Mulâtre. Pourtant, tout un chacun connaît le cortège d'horreurs que fut notre histoire et à quel point, bien qu'on nous dise libres, rien en réalité n'a changé. Les Békés conservent encore l'essentiel des terres cultivables de la Martinique, l'intégralité des sucreries et des distilleries, et jamais la morgue et le mépris de cette ploutocratie envers la classe ouvrière n'ont été aussi affirmés.

Nous appelons donc la population à une grande manifestation à Fort-de-France ce samedi, à 13 heures, à la Croix-Mission, afin de crier à la face du monde que l'ordre capitaliste et colonial ne frappera plus impunément. Nous sommes debout à présent ! Le peuple travailleur est sur le pied de guerre ! Camarades, il faut que chacun d'entre nous se mobilise pour empêcher que six de nos vaillants syndicalistes ne finissent sur l'échafaud. Seule une démonstration de force pourra faire reculer le ministre des Colonies et le gouvernement.

Une quête est lancée à compter de ce jour afin de payer les honoraires des avocats métropolitains qui, aux côtés des nôtres, plaideront lors du procès en appel qui se déroulera à Bordeaux dans deux mois.

Camarades, la lutte finale approche, levons-nous !

(Tract du Mouvement communiste martiniquais)

Ça revécut une à une les épreuves majeures qu'avaient traversées ses ancêtres et c'était là une infinie, une insupportable douleur. Il lui suffisait de s'assoupir contre le tronc d'un fromager pour qu'aussitôt il se sente charroyé dans le Ventre Immonde. Il perçoit des cliquetis de chaînes, des râles, des appels à l'aide prononcés dans dix, vingt langues totalement inconnues. Il sent dégouliner sur ses bras la sueur fétide de ses voisins, qui se mêle à la sienne. Ce qui dégage une insupportable odeur empreinte aussi de celle des excréments, du pissat, des restes de nourriture, des plaies purulentes, des vomissures qui emplissent la cale du navire. Il fait une nuit parfaite dans le Ventre Immonde. Le passé devient son présent. Son présent à lui. Mais aux paillettes de lumière qui filtrent à travers les fentes du bois, chacun devine qu'au-dehors, il doit faire grand jour et bel-beau temps. Soudain, le navire se met à tanguer, si fort que les Nègres enchaînés roulent les uns sur les autres, se fracassent les os ou le crâne sur ceux qui sont attachés à leurs côtés et, de la trappe brusquement soulevée, descendent des hommes blancs en armes qui brandissent des lampes, fébriles. Ils éruent des ordres, écrasent sous leurs bottes les corps jetés par terre, les écartent parfois à coups de pied ou de crosse, dégageant ici une femme coincée sous la charge de quatre hommes, resserrant là les liens d'un jeune homme au regard épouvanté. Ils hurlent dans leur langue et l'on comprend sans comprendre vraiment. Final de compte, ils halent deux-trois récalcitrants qu'ils hissent à grand-peine, à cause du roulis, jusqu'au pont du navire. Et on entend ces infortunés brailler comme si leur dernière heure était arrivée. On reçoit des volées de vent froid qui plongent depuis la trappe grande ouverte, telle une gueule béante. Les mâts claquent comme des détonations. Puis, c'est le silence net ! Le tangage s'arrête d'un seul coup. Le navire se remet droit sur sa quille. Ça s'ébroue et se retrouve adossé au fromager comme si rien ne s'était passé. L'après-midi bourdonne de rumeurs d'insectes dans la torpeur du mois de juin. Il en émane une vive incitation à l'allégresse. Ça ressent l'envie de s'ébattre dans l'eau frette comme pour un baptême régénérateur, surtout celle qui descend du Piton Gelé car elle vous saisit les membres tout net. Il se met en marche, négligeant pour une fois les traces peu fréquentées, au risque de tomber nez à nez avec quelque cavalier ou sur une charrette à bœufs. Sa peur s'est dissoute en lassitude. Il ne se sent plus le goût de continuer à lutter seul contre l'Ordre capitaliste, sans compter que ses anciens camarades de l'Habitation Grand' Case et des environs semblent l'avoir oublié. Aucun d'eux ne cherche plus à entrer en contact avec lui comme aux premiers temps de sa fuite. Plus de messages secrets, de signes indiquant qu'on continuait à le soutenir vaille que vaille. Le silence le plus absolu ! À moins, songea-t-il, que tout cela ne fût de sa faute. Ne s'était-il pas aventuré trop profondément dans les Hauts à mesure que les jours s'ajoutaient aux semaines et les semaines aux mois ? Au point de perdre la notion du temps. Siméon s'était métamorphosé en Ça à cause de son entêtement de mulet bête, voilà ! Il s'était livré aux délires qui l'assaillaient lorsque la fièvre s'emparait de son corps et ne pouvait donc s'en prendre qu'à lui-même. C'est habité par ces pensées amères qu'il atteignit les berges d'un cours d'eau où, à son immense stupéfaction, il fit face à un singulier spectacle. Rien moins qu'une partie de rivière ! Une dizaine de jeunes femmes et presque

autant d'hommes de leur âge, quoiqu'un peu plus âgés, parmi lesquels deux Mulâtres inconnus de lui, s'ébattaient joyeusement dans un bassin naturel, jouant à s'éclabousser ou à se plonger la tête sous l'eau. Des paniers de victuailles étaient posés ici et là sur les rochers et des bouteilles de vin avaient été mises au frais dans le courant. Ça recula vivement dans les halliers et écouta. Tant de débordement, d'insouciance si violemment affichée le scandalisa. Une enrageaison lui monta à la tête qu'il eut le plus grand mal à dominer.

— Fout ou an fom sé jou-taa, matadô ! (Qu'est-ce que t'es excitante ces jours-ci, ma bougresse !) s'écria un homme qui attrapa la jeune femme en question par la taille et se mit à la chatouiller sans qu'elle s'en offusquât.

Zi

M.

Ça se redressa et, avançant de quelques pas, découvrit les traits de faux-jeton de Manu. Sa partenaire n'était autre que Rose-Adèle, la propre femme-mariée de Ça, celle qui lui avait affirmé la main sur le cœur, au lendemain des « événements », qu'elle ne se détournerait jamais de sa personne. Bientôt des couples se formèrent dans la partie la plus profonde du bassin. Caleçons et culottes bouffantes furent voltigés sur la berge et la fornication s'en bailla à cœur joie. Ça pouvait approcher de plus près à présent. Les joyeux drilles étaient trop occupés pour remarquer son intempestive présence. Il reconnut alors des travailleurs de Grand' Case, des ouvriers de la distillerie Lajus, quelques lessivières, de tout temps, il est vrai, peu farouches. L'identité des deux Mulâtres demeurait par contre un mystère.

— Sé tou-nou, ladjé'y ! (C'est notre tour, lâche-la !) s'esbaudit l'un d'eux à Manu en s'emparant de Rose-Adèle qui fit mine de rechigner mais entoura le cou de son nouvel amant de ses bras pulpeux, tout cela dans ces grands éclats de rire canailles dont elle était coutumière.

Les bambocheurs brocantèrent de partenaires avec une facilité qui stupéfia le fugitif et la fornication reprit de plus belle dans l'après-midi déclinant. Ça comprit enfin de quoi il en retournait : ces deux Mulâtres devaient être des libertins de la ville de Saint-Pierre. De ceux qui tentaient de la faire renouer avec son atmosphère débridée d'antan, ses bacchanales et ses vagabondageries, tout ce que l'éruption de 1902 avait rayé de la carte de la Martinique. Ces messieurs soutenaient l'idée que le seul moyen pour que Saint-Pierre renaisse de ses cendres était de réinstaller des bordels à la rue Monte-au-ciel et des tavernes au quartier La Galère, qui du coup retrouveraient leurs boit-sans-soif, leurs joueurs de dés et de dominos, leurs marins européens ou sud-américains en dérade. Dès lors, le carnaval, le célébriissime carnaval de Saint-Pierre, redéploierait ses fastes du siècle passé avec lesquels il n'y avait qu'une comparaison et une seule : ceux de La Nouvelle-Orléans. Ces personnages mulâtres, uniquement occupés à des activités de plaisir et qui défendaient leur point de vue à coups d'articles bien sentis dans la presse, étaient les rejetons adultérins de Grands Blancs qui avaient péri au cours de la catastrophe volcanique avec leurs familles entières. Leurs avoirs bancaires étaient tout naturellement revenus à ces graines qu'ils avaient semées qui à Fort-de-France, qui à Morne-Rouge, qui au Lamentin et celles-ci paradaient désormais dans la ville échouée, dépensant leur héritage à tours de bras et affirmant que seule la débauche pouvait réanimer la belle cité de leurs pères, celle que maints voyageurs avaient qualifiée de Venise tropicale. Ça, du temps où il était encore Siméon, n'avait jamais prêté grande attention à ce groupe, somme toute restreint, de rentiers, dont le programme n'était pris au sérieux par personne, sauf que certains d'entre eux qui avaient hérité de plantations se comportaient à l'exact des Békés. C'est-à-dire comme si l'esclavage n'avait pas été aboli cent ans plus tôt !

La première roche se fracassa contre la tempe de Ça qui trébucha et fut obligé de poser un genou à terre, un filet de sang lui ennuageant le regard. La deuxième faillit lui arracher une épaule tandis que d'autres, parfaitement rondes à force d'avoir séjourné dans le lit de la rivière, ce qui en faisait des projectiles parfaits, s'abattirent sur sa nuque, ses bras, ses genoux et ses pieds. Un bombardement en règle ! Manu, ce sosie de Judas, hurlait :

— Mi an Neg-mawon ! An Neg-Mawon ! Annou fann tjou'y ba'y / (Voici un Nègre marron ! un Nègre marron ! Faisons-lui la peau !)

Comme déchaînés, les bambocheurs, parmi lesquels certains s'étaient rués sur la berge pour se rhabiller, s'acharnèrent sur le fugitif avec tout ce qui leur tomba sous la main : roches, bouts de bois mort, branches cassées, cocos secs. Ça fut contraint de battre en retraite, s'enfonçant dans les bois tout proches, tandis qu'une détonation fracassait la fin du jour. Ils lui tiraient dessus ! Lui, Siméon, le Chef-syndicat, celui qui des années et des années durant s'était dévoué corps et âme à la cause de la classe ouvrière. Qui n'avait jamais hésité à affronter les propriétaires békés et leurs nervis, risquant dix fois sa vie.

Ça pénétra au cœur de la forêt au moment où la nuit tomba tout à fait. Il trouva refuge dans une clairière à flanc de montagne où régnait une paix irréelle. Il n'avait jamais, au cours de ses interminables pérégrinations,

traversé cet endroit alors qu'il connaissait sur le bout des doigts les coins les plus reculés des sept pitons du Carbet. Impossible qu'il se trouvât au pied de ce cône parfait que représentait le Piton Mauzé. Peu probable qu'il eût atteint les contreforts du Petit Piton ou du Piton Gelé. Peut-être alors ceux du Piton de l'Alma, celui qu'il avait jusque-là le moins exploré parce qu'il était le plus excentré de la chaîne. Peut-être...

QUAND LE PEUPLE EST DEBOUT, IL GAGNE !

Au tribunal de Bordeaux, la classe ouvrière martiniquaise aussi bien française que mondiale vient de remporter une grande, une immense victoire : nos six camarades syndicalistes qui avaient été condamnés à mort par la cour d'assises de Fort-de-France il y a quelques mois viennent d'être acquittés. Nos vaillants avocats créoles et métropolitains ont su faire la démonstration qu'aucun d'entre eux ne pouvait être l'auteur de la décapitation du distillateur Maurice de Beauharnais. Cette victoire n'a pu être gagnée que grâce à la mobilisation sans faille des classes ouvrières et des militants révolutionnaires de la Martinique, de la Guadeloupe et de l'Hexagone.

Préparons-nous à faire un accueil triomphal à nos camarades injustement accusés qui arriveront par le cargo bananier Fort d'Anjou le 22 de ce mois.

Tous AU QUAI DE IA COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE !

Seule la lutte paye.

(Tract du Mouvement communiste martiniquais)

Toute la charge d'aigreur qu'il avait nourrie contre sa femme, Rose-Adèle, s'était désormais évanouie. Des jours et des nuits durant, Ça n'avait pu trouver le sommeil. Le spectacle de la trahison de celle qu'il avait tant aimée et qu'il avait élue entre toutes pour passer devant monsieur le maire, le souvenir de ses ébats dans le bassin de la rivière du Carbet avec cette bande de lubriques, l'emplissaient d'une détermination qu'il croyait sans faille. Il referait son apparition au grand jour sur l'Habitation Grand' Case ! Peu importe que sa tête fût mise à prix. À coups de coutelas, il hacherait d'abord cet énergumène de Manu, sachant à quel moment de la journée il venait s'installer aux abords du bâtiment de l'économat dans l'espoir que le Béké y ferait un petit tour. Manu était un monstre de flatteries à l'endroit du maître de la plantation. Puis, il se dirigerait tout droit jusqu'à sa case et y chasserait Rose-Adèle à coups de pieds. Oui, comme une chienne qu'elle était, à coups de pieds, foutre ! Il y mettrait le feu, détruirait le parc à lapins et le parc à poules, saccagerait le jardin créole qu'il avait si amoureusement cultivé, bien avant même qu'il ne se soit marié. Ah ! Ils accourraient ! La valetaille de la grande bâtisse blanche où vivait M. de Beauharnais et sa famille, les palefreniers, les muletiers, les ouvriers du moulin à manioc, les coupeurs de canne et les amarreuses alertés par les hululements des conques de lambi. Ils accourraient pour le cerner ! Munis de bâtons, de coutelas, de fourches, de tridents, d'antiques fusils de chasse, de bouteilles d'alcali, de chapelets, de Bibles à tranche dorée.

Sus à Siméon ! Le Diable, le Nègre marron, la bête humaine, plus bête qu'humaine, celui qui était revenu pour déranger leur petite, leur misérable tranquillité de Nègres soumis et contents de l'être.

Prévenus, les gendarmes du bourg ne manqueraient pas de converger à Grand' Case à bord de leurs Jeep, prêts à faire feu sur lui sans sommation. Ça visualisa tout cela un bon paquet de temps, allongé dans la clairière miraculeuse qu'il avait découverte par pur hasard et qu'il ne quittait désormais plus. Et puis, comme si une force supérieure s'était employée à le frotter à l'aide d'un baume d'apaisement, sa colère diminua petit à petit. Ses pensées cessèrent de se fixer sur les Nègres de Grand' Case et la revanche qu'il se promettait de prendre à leur rencontre. Ça se mit à contempler les fleurs sauvages, à écouter la mélodie secrète des arbres anciens. Le ciel qui sanguinolait à l'approche de la fin du jour. Il y avait tant de belleté autour de lui qu'il se sentait investi par un sentiment de paix qui chassait les mauvais rêves et la fièvre. À la nuit close, des oiseaux tenaient colloque dans les frondaisons. Grives trembleuses, colibris, siffleurs de montagne au cri facétieux, poules d'eau, merles qui piaillaient jusqu'à en perdre le souffle. Ce monde-là l'attendait. Lui ouvrait les bras. Il n'avait qu'à faire un geste, un seul, pour y être accueilli, recueilli, protégé, dorloté même. C'était là une sensation bien étrange contre laquelle le fugitif tenta en vain de se défendre.

Puis, de guerre lasse, il décida de faire de la clairière du Piton de l'Alma, si belle, si inaccessible, son havre définitif, tournant ainsi définitivement le dos au bruit et à la fureur du monde...

DRIVE FOLLE

(1978)

[...] le Nègre marron est le seul vrai héros populaire des Antilles, dont les effroyables supplices qui marquaient sa capture donnent la mesure du courage et de la détermination. Il y a là un exemple incontestable d'opposition systématique, de refus total. Il est significatif que peu à peu les colons et l'autorité (aidés de l'Église) aient pu imposer à la population l'image du Nègre marron comme bandit vulgaire, assassin seulement soucieux de ne pas travailler, jusqu'à en faire la représentation populaire, le croquemitaine scélérat dont on menace les enfants... Ce qui est encore plus significatif, c'est l'observation que le Nègre marron finit par être ce qu'on prétendait qu'il était, et qu'à partir d'un certain moment il se conduit en effet comme un bandit ordinaire... tant et si bien que les derniers marrons sont des bandits, et que par la suite tout délinquant de droit commun en fuite est un marron.

Édouard Glissant,
Le Discours antillais (1981)

Ils continuent à m'appeler Simao dans leur radio de merde ! Je m'en fous tout bonnement. Mon géniteur m'avait fait cadeau de ce prénom à dormir dehors parce qu'il avait cru comprendre, de la bouche d'un instituteur, que c'était celui d'un roi ou d'un chef africain rebelle. Couillonneries que tout ça ! Ton nom est désormais la Panthère noire. Sur l'autoroute du Lamentin – enfin, ce moignon de bitume gondolé par l'inférieur soleil tropical qu'ils appellent comme ça ! –, les automobilistes arrêtés à la station Shell sont tétanisés quand ils te voient surgir, le visage encagoulé, fusil à six coups en main. Le pompiste lâche sa sacoche et s'enfuit. Tapette, va ! L'argent voltige par terre. S'envole ici et là. Tu découvres soudain ta photo sur un présentoir. Je suis en première page d'Antilles-Matin. Plus jeune qu'en vrai. La mairie a dû leur fournir celle qu'elle m'avait demandée le jour de mon embauche sept ans plus tôt. Pas une photomaton ! Une vraie de vrai, faite par un photographe professionnel avec à l'arrière-plan paysage de montagnes suisses enneigées, tabouret sur lequel je m'étais assis à la cow-boy, une jambe balançant dans le vide et flash ultrapuissant qui vous éclaire le teint le plus minuit moins cinq qui soit. Magasinier-adjoint indiquait ta fiche de paie municipale bien que, plus souvent que rarement, tu servais de chauffeur au contremaître du service de voirie, de coursier au secrétaire général, de diffuseur du Progrès social dans les quartiers acquis à la cause qu'étaient Terres-Sain-villes, Trénelles, Bord de Canal et Volga-Plage, de Nègre-maquereau à tous les petits chefs qui avaient des vues sur des jeunes en quête d'emploi et s'octroyaient des pauses pour coquer dans des hôtels mal-z'oreilles des Terres-Sainvilles.

Vous shootez le présentoir. C'est au tour des journaux de partir à la venvole à-quoi-dire des papillons fous. À présent, tout le monde s'est réfugié dans la boutique de la station et vous distinguez très bien, malgré la vitre embuée à cause de la climatisation qui fonctionne sans doute à plein régime, la caissière qui prend lentement le téléphone, consulte une liasse de papiers placée sur le comptoir d'un doigt faussement négligent. Je vois sa figure tiquetée de taches de rousseurs. C'est une Chabine blême comme une cristophine qui a mûri à l'en-bas de ses feuilles, assez forte, qui doit être dans sa quarantaine, mais son sac de tétés est encore bien debout. Elle est la seule à ne s'être pas couchée par terre. Elle doit avoir la garde des gros sous de son patron – sans doute quelque crevure de Béké à particule ! Sur l'autoroute, les voitures accélèrent soudain en klaxonnant. Ces capons se sentent forts, protégés qu'ils sont par leur carcasse en ferraille. Ils ne perdent rien pour attendre.

Une dame à grosses lunettes fumées genre Hollywood, qui n'a rien vu de la scène, se gare dans un crissement de pneus genre Vingt-Quatre Heures du Mans en face d'une des quatre pompes, descend de sa berline, foulard genre Gucci au vent, talons genre tour Eiffel aux pieds, fardée et maquillée comme pour un tournage de film cochon genre Bunuel et lance, d'un ton plein de morgue :

— Comment ? Y'a personne qui travaille c'matin ? Je veux deux cents francs de super et vite ! J'ai pas que ça à faire, moi. Je travaille, si vous voulez l'savoir.

Sa jupe, trop serrée, est fendue presque à hauteur de sa coucoune que tu remarques bien bombée sous un mini-slip rouge. Sa peau est lisse, couleur de sapotille ou de cannelle comme aiment à dire les Blancs fraîchement débarqués dans les îles. Enfin café au lait, quoi ! Fanfreluchée de la sorte, ça ne peut être que la célèbre Gigi Laverdure. Elle t'aperçoit et ses lèvres pulpeuses forment un Ô majuscule. Je la reconnais, cette façonnière harnachée au cou, aux oreilles et aux poignets de bijoux créoles en or massif (à moins que ça ne soit que du toc, on sait jamais de nos jours !) : madame est présentatrice télé, chanteuse de mazurkas créoles qu'elle chante faux, dame patronnesse pour enfants handicapés, marraine du club de football Golden Star, femme mariée d'un Mulâtre argenté et réputé non bandant, femme-dehors d'un Blanc-France de la Préfecture, vice-présidente de la maison de la Culture de Bas-Mangot, membre active du parti gaulliste, cheftaine du groupe de prières « Croire en toi Jésus » à la paroisse de Bellevue qui ne reçoit pas le vulgum pecus des fidèles, organisatrice du gala annuel de l'association des cuisiniers et cuisinières de la Martinique et des tas d'autres fonctions toutes aussi importantissimes. Bref, une grosse salope, quoi !

Elle zieute la une d'Antilles-Matin et te zieute. Elle rezieute la feuille de chou et te rezieute. Aujourd'hui, tu lui as volé la vedette ! En temps normal, chaque beau matin, sa gueule radieuse de Nègresse blanche figurait en bonne position sur la couverture de l'unique quotidien de ta chère île et, à l'intérieur, un article assez consistant relatait l'une ou l'autre de ses innombrables activités. Or, aujourd'hui : zéro. C'est vous qui occupez tout l'espace, hormis un bandeau annonçant une promotion sur le dernier modèle de 504 Peugeot. Madame en est furax. Continue à farauder. Ne comprend toujours pas qu'elle est à deux doigts d'augmenter le chiffre d'affaires d'une compagnie de pompes funèbres, cette conne. Elle vous fusille de son regard félin (« regard félin », cette expression vous a marqué parce qu'elle est régulièrement utilisée par le journaliste d'Antilles-Matin qui a pour mission spéciale de suivre les faits et gestes de Dame Gigi), ce qui vous fait bander là-même. Un instant vous êtes tenté de la capoter sur le capot de sa décapotable et de la coquer sans capote mais vous

n'avez jamais aimé les films de cape et d'épée. Vous n'avez pas encore achevé votre mission ! J'ai trop à faire ce matin. Elle se contentera pour cette fois d'une balle à la hanche, histoire qu'elle arrête de dandiner sa croupière chaque fois qu'un sous-ministre hexagonal vient se faire interviewer à sa station de télé. Gigi Laverdure s'affaisse devant la pompe sans un cri. Comme une poupée gonflable qu'un moustique facétieux aurait piquée. Mais avec un nuage d'incrédulité à l'en-bas des paupières quand même.

Il s'avance à pas comptés jusqu'à la vitre sur laquelle on a collé des affichettes pour des spectacles musicaux – « La Perfecta, orchestre-phare des Antilles, sera à la Cocoteraie ce soir et demain soir. Cent francs l'entrée pour les messieurs, gratuité totale pour les dames », lit-il –, des demandes d'emplois griffonnées au stylo, des autocollants publicitaires pour Royal Soda et le rhum Clément. À l'intérieur de la boutique, des néons éclairent violemment les étagères chargées de cigarettes américaines, de biscuits de Bretagne, de petits jerricanes d'huile de frein, de bouteilles d'eau distillée, de cardans, de boîtes de cire pour carrosserie. Il pointe son fusil droit devant lui. La caissière pose brusquement son téléphone et lui jette un regard suppliant. La Panthère noire ricane. Tu armes ta carabine. Tu colles ton œil au viseur. Tu tires. Trois fois. Sans trembler. La pouffiasse de Chabine s'effondre sur le comptoir, la tête sur le clavier de son tiroir-caisse. Des giclées de sang maculent la vitre. Les gens se mettent à hurler, à trépigner, à demander pardon, se bousculent, toujours étalés sur le sol ou accroupis derrière les présentoirs. Vous percevez des voix de femmes, des cris de marmaille. Votre rire est maintenant irrépessible.

La Panthère noire court toujours

Toutes les forces de police et de gendarmerie de la Martinique sont sur le pied de guerre depuis que Simao Louis-Jérôme, employé municipal de Fort-de-France récemment sorti de prison où il vient de purger une assez longue peine, a abattu de sang-froid le contremaître du service de la maintenance avant de s'en prendre, à leur domicile, à deux autres de ses collègues, dont l'un a également perdu la vie, l'autre se trouvant dans un état critique à l'hôpital civil. L'individu a ensuite braqué un automobiliste hier matin sur la route du Lamentin et s'est emparé de son véhicule, une Peugeot 403 de couleur vert bouteille immatriculée 234-SG-972. Elle a été aperçue dans plusieurs quartiers de cette commune où la population vit désormais dans la plus grande inquiétude.

Des tracts, grossièrement tracés au feutre noir, sur lesquels on peut lire « LA PANTHÈRE NOIRE SE VENGERA », ont été retrouvés sur la place du marché, dans la commune du Robert. Des coups de feu ont aussi été entendus, au petit matin, à l'entrée de la commune de Trinité où le maire a fait fermer les écoles primaires par mesure de précaution. Il semblerait que Simao Louis-Jérôme se déplace sans arrêt, de nuit comme de jour, armé jusqu'aux dents et prêt à faire feu sur tout ce qui se trouve sur son passage.

Le préfet demande donc à la population la plus grande prudence. Tout est mis en œuvre pour arrêter celui que ses anciens collègues décrivent pourtant comme un jeune homme réservé et serviable auquel on ne connaît aucun ennemi en particulier. Nul ne s'explique d'ailleurs son geste, que le secrétaire de mairie a mis sur le compte d'une soudaine crise de folie, lors d'une interview accordée, hier, à Radio-Martinique.

(Antilles-Matin, 17 mai 1978)

La manman de Simao se tient assise tout le jour sur un petit banc, à l'entrée de sa maisonnette en fibrociment. Elle regarde la route asphaltée qui, au midi du jour, ramollit et fabrique des mirages étincelants en direction de Saint-Pierre, ville où, du temps de sa jeunesse, elle avait rêvé de s'établir en tant que couturière. Sa pipe en terre cuite, héritée d'une arrière-grand-mère venue d'une île étrangère, ne quitte que rarement ses lèvres boursoufflées. Man Émérante tête le rhum à présent, se plaint du voisinage et fait du cirque, elle que les plus anciens avaient connue grande travailleuse, amarreuse de canne émérite sur l'Habitation Grand' Case, une vie durant. Son âge doit, en effet, bordiller les quatre-vingts ans, voire davantage. Les vieux-corps, pour leur part, se souviennent d'une Nègresse bien debout, pas franchement belle de figure, mais dotée d'un arrière-train à faire un Monseigneur avaler son chapelet à l'envers. Ils décrivent aussi une créature au tempérament particulier qui refusait d'enfanter chaque neuf mois pour un homme de passage comme ses sœurs, demi-sœurs, cousines, amies-ma-cocottes et voisines. Une femme qui se gaussait même de celles-ci en lançant à la cantonade :

« Ginette (ou Félicienne ou Didière), ça va faire la dix-septième fois que tu vas ouvrir les jambes face à une

matrone, tu fais un concours ou quoi ? »

À cette époque-là, juste après la première Grande Guerre, la canne à sucre s'était brusquement redressée. Dans les tranchées, là-bas en Europe et même à Salonique et dans les Dardanelles où maints Nègres s'étaient perdus corps et biens, le rhum, ce grand consolateur, avait servi tout à la fois de réchauffant, de médicament et de carburant. Les plantations martiniquaises avaient alors embauché à tours de bras et les distilleries roulaient à fond. Le Nègre qui restait au bord du chemin n'était qu'un fieffé adepte de la feignantise, foutre ! Émérante se mit en case avec un chaudronnier de la distillerie Lajus, un bougre taciturne qui ne la cognait jamais (« ne lui cueillait jamais de mangues sous les côtes » selon l'expression consacrée) mais désespérait de la voir enfanter. À tout propos, il s'écriait, sans s'adresser à elle directement :

— Qui va me bailler un petit homme, hein ?

Et Émérante de sourire sans répondre. On la soupçonna d'user et d'abuser de ces décoctions à base de feuilles d'ananas vert qui ont le pouvoir de dégrapper les œufs dans la matrice des femmes. On la traita d'égoïste, de scélérate, de ceci et de cela, si bien que, de guerre lasse, elle menaça son concubin :

— D'accord, mais j'accoucherai une seule et unique fois ! Tu es prévenu. Si c'est une fille, tant pis pour toi !

Le chaudronnier ne put qu'acquiescer. Elle mit au monde, ô chance inouïe, un garçon, mais pas tout de suite-tout de suite. Des années et des années s'écoulèrent avant que l'événement ne se produise. La deuxième Grande Guerre eut le temps d'arriver et c'est au beau mitan de cette époque d'extrêmes privations qu'elle enfanta d'un gros bébé qu'elle dénomma aussitôt Hildevert sans que le géniteur eût à bailler son avis. Plus rusé qu'elle, ce dernier alla reconnaître le nouveau-né à la mairie et le déclara sous celui de Simao, prénom qu'en temps normal l'état civil eût refusé d'inscrire mais la guerre avait éclaté là-bas en Europe, Hitler y foutait un bordel pas possible et ici-là, même protégé par toute l'étendue de l'Atlantique, on crevait de peur et on n'avait plus trop la tête à quoi que ce soit. Je n'ai pas fait exprès de choisir un tel moment pour enfanter, s'était excusée la mère de Simao, et puis, c'est un bien pour un mal : au moins, il se sera frotté très tôt à la vie raide que mène le Nègre dans ce pays depuis qu'on l'y a charroyé pour le mettre en esclavage. Le chaudronnier pensait parfois que sa concubine était folle. Le voisinage itou. Qu'est-ce que c'était que cette histoire dont elle leur rabâchait les oreilles ? Vieilleries que tout ça ! Des machins qu'on avait enfouis dans les mémoires depuis un siècle de temps et dont les plus jeunes doutaient même qu'ils aient pu exister. L'esclavage ? Pff ! Ne seraient-ce pas des inventions destinées à les pousser à chercher du travail au plus vite, en ce temps où ils aimaient à drivaiiller le jour et à hanter les bals-paillote la nuit ? Des élucubrations de vieux-corps édentés ? Toujours est-il que Simao fut l'un des rares bébés du Carbet et des environs à survivre à la disette (accompagnée d'une coqueluche scélérate) qui frappa la Martinique au temps de l'amiral Robert, ce chien-fer qu'on supposait cousin du maréchal Pétain, cet autre chien-fer qui avait contraint la France à s'agenouiller aux pieds de l'ennemi teuton. Le chaudronnier, indigné, partit derechef en dissidence à l'île de la Dominique, un soir de 1943, afin d'aller verser l'impôt du sang pour la mère patrie. Il ne revint pas. Man Émérante reçut un grand diplôme à son nom, signé des Forces françaises libres, qu'elle mit sous verre et accrocha dans son minuscule salon déjà surchargé de sujets en porcelaine, de bibelots en faux cristal, de fleurs en plastique et d'images de la Vierge. On lui remit dans le même ballant la médaille militaire qu'elle décida de porter à son cou comme pour défier le monde entier.

Simao grandit taciturne. Il dédaigna le djob de conducteur de tombereau que lui proposa l'Habitation Grand'Case. De même que celui, au demeurant enviable, de cuiseur à la distillerie La jus. Il détestait l'expression « orphelin de guerre » qu'on prononçait à tout bout de champ autour de lui et préférait s'aventurer au Miquelon de la mer chaque matin, où il attrapait quelque marlin ou mère-balarou qu'il débitait sur le rivage et vendait, le visage fermé, à des clients qui tentaient de le faire sortir de sa réserve en le taquinant. Les jeunes bougresses lui voltigeaient des œillades énamourées qu'il faisait mine de ne pas remarquer. Des femmes d'un certain âge, mais encore portées sur le commerce charnel, lui faisaient des avances sans chichis sur le ton de la rigoladerie, mais Simao demeurait de marbre. Man Émérante, subitement arraisonnée par le grand âge, soliloquait ainsi :

— Mon fils est chimérique. Baillez-lui de l'air, eh ben Bondieu ! Cessez de l'emmerder !

La distillerie Lajus finit par fermer au tournant des années 1960. Le sucre et le rhum ne se portaient plus aussi bien là-bas, en Europe. Les Békés se mirent à débaucher à tout-va. Le Nègre se mit à héler misère. Le poisson de Simao lui restait désormais sur les bras. Des grèves féroces se terminaient par des morts, fusillés au petit matin par des détachements de gendarmes venus de la métropole, ce qui se remarquait à leur air ahuri. Comme s'ils ignoraient ce qu'ils étaient venus faire dans cette bacchanale. On les vouait aux gémonies quoique certaines Nègresses se laissassent volontiers engrosser par les plus entreprenants d'entre eux. Un beau jour, Simao, revenu bredouille de la pêche, se lava proprement avec l'eau de rosée que recueillait, grâce à la

gouttière de la maisonnette, un fût à huile rouillé et après avoir revêtu du linge en kaki propre, déclara à sa mère, sur le même ton équanime que d'habitude :

— Man chapé ! (Je m'en vais !)

Il ne l'embrassa point. En ce temps-là, le Nègre ne connaissait pas ce geste d'affection. Il lui prit les deux mains qu'il pressa contre sa poitrine et la regarda droit dans les yeux. Elle se refusa à pleurer. De tout temps, on savait qu'épanchements, pleurs ou supplications ne rimaient à rien. À rien d'autre en tout cas qu'à plonger sa vie dans la complication. Elle ôta sa chaînette et la passa au cou de son fils en disant, d'une voix qui se voulait forte :

— Aïé alê'w, yich-mwen ! Ou sé an solda atjè-man. (Fais ton chemin, mon fils ! Tu es un soldat à présent.)

NOUVELLES DE LA MI-JOURNÉE

Chers auditeurs,

À l'heure où nous prenons l'antenne pour notre bulletin d'informations de midi trente, les forces de gendarmerie n'ont toujours pas réussi à localiser Simao Louis-Jérôme, ce jeune homme qui a déjà abattu six personnes dans quatre communes différentes depuis mardi dernier. Selon les premiers éléments de l'enquête, il apparaît que cet individu aurait endossé, il y a quelques années de cela, la responsabilité d'un vaste trafic de matériaux qui gangrenait les services municipaux de notre capitale. Condamné à dix ans de réclusion, il a été libéré pour bonne conduite il y a seulement deux mois. Tout concourt à penser que ceux que Simao Louis-Jérôme avait couverts à l'époque ont refusé de lui donner les récompenses financières qu'ils lui avaient promises.

Il sera bientôt 12 h 45. D'autres informations dans notre grand journal de 13 heures.

(Radio-Martinique)

Simao débarque dans l'En-ville sans y connaître personne. La première nuit, il la passe sur un banc de marbre de la place de La Savane, sous le regard rempli de hautaineté de l'impératrice Joséphine Bonaparte, statufiée là dans du marbre de Carrare, chose qui lui gêne son sommeil. Au matin, il se lave sur la minuscule plage de La Française, au pied du Fort Saint-Louis, comme il voit d'autres désœuvrés le faire, puis file à la gare de la Croix-Mission où il avale un sandwich à la morue et une bière Lorraine. Là, il lui a été dit qu'on embauchait des djobeurs à la journée. Sur le boulevard de La Levée, il croise un couple de Mulâtres âgés, vêtus avec soin, qui sort du cimetière des riches. Ils l'examinent avec suspicion avant de presser le pas. Le jour ne s'est pas encore tout-à-faitement levé. Seuls quelques taxis-pays commencent à arriver des lointaines communes du Nord. À la Croix-Mission, ils déversent tout un concours de marchandes jacassières qui apportent d'énormes paniers de choux de Chine, d'ignames portugaises, de cristophines, de bananes naines, de patates douces, d'oranges amères ainsi que des bottes de céleri et d'oignons-pays, des cannes créoles et des fleurs de toutes sortes. Simao se retrouve illico-presto à décharger un véhicule à la carrosserie rouge sang qui fait la ligne Macouba-Fort-de-France. Il se lie d'amicalité avec le chauffeur, un Couli, qui décide de l'embaucher. Ou plus exactement de lui bailler la préférence sur la véritable meute de portefaix qui assiège chaque taxi-pays qui arrive. Deux semaines durant, Simao ne ménage point sa peine. Au final, un matin, le chauffeur lui baille cinquante francs et lui tapote l'épaule avec sympathie :

— Procure-toi une brouette, compère ! Déchargeur, ça ne nourrit pas son homme. T'es costaud, tu feras un excellent djobeur.

En trois semaines, Simao collecte de quoi s'offrir l'outil de travail idoine, celui qui lui permettra de louer une chambrette à Terres-Sainvilles et lui évitera de dormir à la belle étoile comme il le fait depuis son arrivée dans l'En-ville. Il rêve déjà d'y caser une jolie câpresse qu'il a repérée au billard de la Croix-Mission. Elle virevolte entre les tables de jeu, plateau posé sur la paume de la main gauche, une serviette dans l'autre, agile en diable, enjouée, taquine parfois, émettant des avis sur telle ou telle partie en cours. Simao, qui ne comprend goutte à ce jeu, sauf qu'il s'agit de faire pénétrer des boules multicolores dans des trous situés aux quatre coins d'une table à l'aide de longs bâtons, la dévore des yeux. Pourtant, Rose-Émilie – ainsi l'appellent clients et joueurs – ignore superbement son existence, elle qui semble être sur un pied de familiarité avec le premier client venu. Elle sert Simao tout en continuant à bavarder avec quelque autre personne, se saisit de l'argent

qu'il lui tend et lui rend la monnaie sans jamais prendre sa hauteur.

Simao devient vite un expert en traversée de l'En-ville. Il a fixé, sur sa brouette, décorée de photos d'actrices italiennes découpées dans des journaux d'amour (Sophia Loren étant sa préférée bien que parfois, il ne puisse s'empêcher de nourrir un faible pour Gina Lollobrigida), deux sonnettes. L'une, la petite, sert à faire s'écarter les passants qui, d'ordinaire, encombrant la rue des Syriens, zieutant les vitrines plus que n'achetant ; la seconde, la grosse, pour réveiller cette catégorie d'automobilistes pour lesquels le monde extérieur ne semble pas avoir d'existence et qui foncent tout droit comme s'ils avaient tous une question de vie ou de mort à régler. Simao apprend très vite à pressentir le moment de la journée où il faut bifurquer vers le Bord de Canal et descendre le boulevard Amiral-de-Gueydon avant de contourner le marché aux poissons. Il maîtrise tout aussi bien le flux et le reflux du mitan de l'En-ville avec ses rues en damier, toujours encombrées au niveau du Prisunic où des grappes de vagabonds sont en attente de commettre un mauvais coup. En quelques mois, Simao réussit à se faire tolérer par la confrérie des djobeurs, ce qui n'est pas un mince exploit pour un Nègre de campagne tel que lui. Puis, Pipi, le chef de celle-ci, l'intronise un après-midi, aux abords du marché aux légumes, à l'heure de la sieste, quand les brouettes sont sagement rangées le long des trottoirs et que chaque djobeur retrouve son coin d'ombre favori.

— Va me chercher une chopine de rhum Courville à la boutique de Man Sylvanise, jeune Nègre ! ordonne-t-il à Simao.

Ce dernier s'exécute, tout heureux. Il se sait désormais pleinement accepté par l'En-ville. Le Carbet, l'Habitation Grand' Case, la distillerie Lajus, tout cela est loin désormais, derrière son dos ! Chaque semaine, par le biais du taxi-pays qui relie sa commune natale à la capitale, il fait parvenir un petit argent à sa vieille mère laquelle le comble, dès le lendemain, de fruits de saison. Tout le monde s'extasie sur la comportation de Simao.

— Pour un Nègre qui a débarqué ici-là avec les ongles pleins de boue et les orteils écartés, il n'est pas grosso-modo et en plus il a bon caractère ! répète-t-on à l'envi.

COMMUNIQUÉ DE LA PRÉFECTURE

Il est demandé à la population de faire preuve de la plus extrême vigilance, surtout en fin de journée et pendant la nuit. L'individu qui se fait appeler la Panthère noire vient de commettre un nouveau forfait, hier soir, au Morne-Rouge, où il s'est attaqué à un honnête citoyen, lui intimant l'ordre de sortir de chez lui, ce à quoi ce dernier s'est refusé. Le bandit de grand chemin s'est alors mis à tirer sur la maison de sa victime, y blessant mortellement un bébé de seize mois.

Tout élément susceptible de retrouver la trace de Simao Louis-Jérôme doit être transmis sans tarder aux services de gendarmerie de Fort-de-France au numéro suivant : 72-97-34. L'anonymat des informateurs sera préservé. Il est enfin recommandé à tous ceux qui seraient amenés à l'approcher de faire montre de prudence car il s'agit d'un individu extrêmement dangereux, mû par un désir incontrôlable de vengeance, qui n'hésite pas à faire usage de son arme à feu et à tuer froidement comme il l'a déjà fait à cinq reprises la semaine dernière.

Des renforts de gendarmerie sont arrivés de la Guadeloupe qui permettront de procéder très rapidement à son arrestation.

Quand le travail se fait rare, Simao pousse parfois sa brouette aux abords de la mairie afin de faire un brin de causer avec Manu, un Nègre-griffe au visage glabre qui y exerce la profession de planton. Les deux bougres se sont connus au stade Serge-Rouch où le dimanche après-midi, l'un, le natal du Carbet, venait supporter les Noir-et-Blanc du Club colonial et l'autre, le natal d'En-ville, les Sang-et-Or du Golden Star. À force de s'époumoner et de brocanter des insultes, les deux camps finissaient par signer un bref armistice à la mi-temps, autour d'une bière Lorraine, et parfois, repartaient bras dessus bras dessous en fin de match quand le résultat était nul. Simao Louis-Jérôme et Manu Neurvad devinrent ainsi les meilleurs zigues du monde. Ils allaient coquer des putaines à deux francs-quatre sous au bois de Boulogne, sur La Savane, roulaient les dés au jeu de sèrbi dans les fêtes de quartier, noctambu-laient ensemble en échafaudant des rêves d'avenir radieux. Manu était inscrit au cours d'adultes des Terres-Sainvilles et voulait passer le concours d'agent de police municipal. Simao, pour sa part, rêvait de racheter la boutique du Bord de Canal tenue par Man Sylvanise, cette vieille

dame, presque impotente, qui l'appréciait si fort. Mais les mois succédèrent aux mois, les années en firent de même, sans que leurs vies ne changent d'un iota et, à la veille d'une période électorale, Manu convainquit son bon compère Simao de distribuer des tracts avec lui. Ce dernier, qui ne s'était jamais soucié de politique, s'exécuta dans Punique but de faire plaisir à celui qui l'avait aidé à se métamorphoser en vrai Nègre d'En-ville. Celui qui veillait à ce qu'il ne s'habille pas avec des chemises aux couleurs voyantes comme les Coulis du quartier Au-Béraud, ces balayeurs de dalots maigres à faire peur que certains beaux esprits commençaient à désigner comme « Indiens ». Celui qui l'entraînait à parler grammatical, en français, et corrigeait ses fautes. Qui lui enseignait l'art de faire des coulées d'amour auprès des bougresses capricieuses. Après les tracts, l'année suivante, Simao se retrouva diffuseur à la criée du Progrès social, le journal du maire en place. Puis, rabatteur de partisans afin de remplir les meetings électoraux. Sa récompense tomba enfin : on lui proposa un job, un vrai job avec un salaire fixe. Un job qui lui éviterait de courir à travers les rues comme un dératé en poussant une brouette chargée à ras bord. Aide-magasinier au service de la maintenance municipale ! Simao acquiesça avec joie. Son supérieur hiérarchique, monsieur Victor, un quinquagénaire affligé d'une bedondaine respectable, le fit accepter sans difficultés par la quinzaine d'employés qu'il avait sous ses ordres. Simao devint même son favori. Celui auquel le contremaître demandait de faire des commissions personnelles, comme de laver sa voiture le samedi matin ou de porter une demi-calebasse de poisson frais à ses femmes-concubines. Quand la mère de Simao décéda d'une congestion, il accorda au jeune bougre une semaine entière de congé, ce qui était tout bonnement extraordinaire. Manu, qui n'avait pas bougé d'une maille du hall de la mairie où son rôle consistait à diriger les administrés soit vers le service de l'état civil soit vers celui des décès, en prit la mouche. Simao ne s'en aperçut pas. Il vivait sur un petit nuage. Le contremaître lui avait d'ailleurs fait miroiter une promotion avant la fin de l'année. Et puis, cette coquinasse de Rose-Émilie, la serveuse du billard de la Croix-Mission, s'était enfin rendu compte de son existence et s'était laissé tapoter. Certes le cou seulement, mais c'était déjà un excellent début...

UN PSYCHOPATHE EN CAVALE

Depuis que la Panthère noire défraie la chronique de notre chère Martinique, les opinions les plus diverses s'affrontent quant aux raisons exactes ayant poussé cet individu à sortir de ses gonds et à exécuter l'un après l'autre les employés du service de la maintenance de la mairie de Fort-de-France. Pour notre part, nous avons jugé utile d'interviewer le Dr Yves Giraudeau, psychiatre à l'hôpital de Colson.

Journaliste : Bonjour docteur, nous aborderons aujourd'hui le cas de Simao Louis-Jérôme. D'abord, une première question que tout un chacun se pose : qu'est-ce qui peut bien pousser un homme à tuer ainsi ? l'esprit de vengeance ? la folie ?

Dr Giraudeau : Le problème me semble beaucoup plus complexe que cela. En effet, selon les informations que j'ai pu avoir, il apparaît que ce jeune homme souffre d'un rapport problématique à la figure paternelle...

Journaliste : C'est-à-dire ?

Dr Giraudeau : Tout d'abord, il est né au bout de quinze ans de mariage, ce qui, vous l'avouerez, est fort peu commun sous nos deux antillais. Adolescent, il lui aura manqué de connaître celui qui lui a donné la vie, parti combattre le nazisme en Europe et mort au combat, lorsque son fils était encore tout enfant. Nous avons donc, dans un premier temps, un père trop absent et dans un second, un père trop présent. Trop présent parce que la famille Louis-Jérôme s'est vu attribuer la médaille militaire du défunt et que le nom de ce valeureux soldat est claironné à chaque cérémonie patriotique. De là, me semble-t-il, une sorte de déchirement chez son fils, qui aurait mille fois préféré l'avoir en chair et en os à ses côtés.

Journaliste : Pardonnez-moi, docteur, mais la presse écrite parle plus... comment dire ?... plus prosaïquement d'une banale entreprise de vengeance suite à un trafic de matériaux municipaux auquel Simao Louis-Jérôme a été mêlé et pour lequel il a été condamné à une lourde peine de prison.

Dr Giraudeau : Cette explication me semble un peu courte, voyez-vous. Ce n'est que la face visible de l'iceberg. À mon avis, il faut creuser beaucoup plus profond pour tenter d'élucider ce qui peut bien motiver notre homme. Il faut sonder les profondeurs d'une psychologie troublée par une présence-absence du père...

Journaliste : Trouve-t-on des cas similaires en métropole ?

Dr Giraudeau : Des psychopathes, il y en a partout ! Le cas Louis-Jérôme n'a de particulier que le fait qu'il se trouve inscrit dans un milieu culturel antillais. Mais quoi qu'il en soit, dans ces cas-là, il faut toujours se référer à

l'œdipe. Faire de Simao une sorte de Robin des bois moderne comme le voudrait une certaine opinion publique est carrément ridicule. Dans ma Dordogne natale, avant de venir exercer ici, j'en ai vu tout plein dont le profil psychologique n'était guère différent de celui qui nous occupe présentement.

Journaliste : Merci, docteur, pour ce précieux éclairage...

Simao ne mit pas beaucoup de temps à se rendre compte que son nouveau lieu de travail ne différait guère de l'Habitation cannière. Pour de bon, l'Habitation municipale avait son maître, bien qu'il ne fût pas blanc, en la personne du maire, être aussi lointain que son alter ego de la campagne, qui passait dans sa DS 19 noire, assis à l'arrière, un journal largement ouvert devant lui, son chauffeur arborant un casque colonial. Elle avait son gérant en la personne du secrétaire de mairie, son économiste qui, ici, s'appelait comptable, ses commandeurs que l'on désignait comme contremaîtres. En fait, si l'essentiel du pouvoir se trouvait entre les mains du secrétaire, ses subordonnés s'étaient constitué de petites niches personnelles où ils faisaient la pluie et le beau temps. Monsieur Victor, le responsable du service de maintenance, décidait seul d'octroyer des feuilles de tôle ondulée ou des sacs de ciment à des citoyens nécessiteux et surtout à ses nombreuses concubines ainsi qu'à leur parentèle. Simao voyait de temps à autre une camionnette bâchée se garer devant les entrepôts et quelqu'un en descendre, muni d'un simple mot manuscrit qui indiquait la quantité de matériau qu'il fallait lui livrer. Ou alors le téléphone sonnait et monsieur Victor lâchait au personnel d'un ton neutre :

— Ga sa ! Kotê twa zè, an moun-mwen ké pasé, ou a fè'y avwè sa i ké mandé'w. (Écoutez ! Vers 3 heures, un ami à moi passera, veillez à lui fournir ce qu'il demandera !)

Parmi les ouvriers municipaux (ceux qui s'adressaient à monsieur Victor sans lui bailler du « patron » à tout bout de champ), Simao se rendit aussi compte que les plus anciens se servaient à leur guise : planches, boîtes de clous ou de peinture, marteaux, fil à plomb, boîtes d'huile pour moteur disparaissaient sans que cela eût la moindre conséquence sur la bonne marche du service qui chaque semaine était réapprovisionné. Quand quelqu'un quittait le travail, à 17 heures, une « commission » bien emballée sous le bras et qu'il croisait Simao, il lui lançait, jovial :

— Ou pa wè ayen, konpè ! (T'as rien vu, mon gars !)

Simao était la discrétion même. De plus, jamais il n'avait osé imiter ses camarades de travail. Plus par timidité d'ancien Nègre campagnard que par honnêteté. Du reste, à quoi tout cela lui aurait-il servi ? Il se contentait de la chambrette que lui louait Cheng, le boutiquier chinois des Terres-Sainvilles, au deuxième étage d'une bâtisse en bois non peinte, bien que l'endroit empestât la morue et les salaisons. Il y avait trouvé une manière d'heureuseté. Sur chacune des cloisons, il s'était appliqué à coller des photos en couleur d'actrices européennes jusqu'à constituer une sorte de tapisserie qui en masquait trous et moisissures. Il les récupérait dans de vieux journaux dont se débarrassait la librairie Clarac le samedi en fin de matinée. Grâce à un poste de radio d'occasion, avant de s'endormir, il plaisait à l'écoute de merengues de Saint-Domingue ou de guarachas de Cuba. La langue espagnole avait le don de le plonger dans une rêverie douce. Il caressait l'idée de l'apprendre avec ces marins qui faisaient escale au bassin de Radoub pendant des semaines et qui, en quête de femmes libertines et de rhum, fraternisaient avec le premier venu. Il en avait rencontré à diverses reprises, quand monsieur Victor, qui était en cheville avec un docker, l'envoyait chercher de mystérieuses marchandises sur le port. La fourgonnette de la mairie, conduite par Ti Jo, un bougre m'en-fous-ben et toujours guilleret, se faufilait entre les ballots de marchandises avant de s'arrêter devant une sorte de hangar toujours fermé. Là, l'attente pouvait durer une bonne heure, parfois davantage. Le chauffeur ouvrait le capot de la voiture et faisait mine de farfouiller dans le moteur dès qu'il repérait quelque mouvement dans les environs. Simao avait ordre de faire semblant de somnoler sur son siège. La chaleur était à peine atténuée par la brise marine. La mer, grise et encombrée de débris, lapait les rebords des quais avec une régularité agaçante. Certaines fois, « La Personne » ne venait pas. C'était là le nom de code du docker. « Doit y avoir du danger dans l'air ! », s'esclaffait Ti Jo, que cela avait l'air d'amuser grandement. D'autres fois, un gros mâle-nègre au visage sévère surgissait de nulle part, lançait un sifflement convenu et ouvrait rapidement la porte du hangar. En cinq-sept, les trois hommes chargeaient la fourgonnette sans brocanter une seule parole et le docker disparaissait comme il était venu. Simao ne sut jamais ce que contenaient les caisses que Ti Jo et lui allaient décharger non pas au dépôt municipal, mais chez l'une des femmes-concubines de monsieur Victor, une dénommée Flora qui, elle aussi, se montrait muette comme une tombe. Le lendemain de leur escapade, Ti Jo et Simao étaient convoqués par le contremaître qui leur passait une algarade devant les autres ouvriers, les accusant d'avoir drivillé sans raison, une matinée entière, alors qu'il les avait juste envoyés déposer un paquet à la Compagnie générale transatlantique. Sacolère était bien mimée. Ses yeux fulminaient, une légère bave s'écoulait même de ses

lèvres. Tout le service de maintenance se tenait coi, la queue entre les jambes. Monsieur Victor disposait du droit de remettre à qui il voulait, cela sans lui bailler aucune explication, son billet-pas-la-peine. Il appelait ça dans son grand français de France un « solde de tout compte ». Rejetant ainsi dans l'indigence honnêtes pères de famille qui rechignaient à s'acoquiner avec lui, femmes mariées ou casées qui refusaient de céder à son appétit vénérien à même le sol poussiéreux du dépôt tout autant que vrais fautifs comme ces jeunes bougres qui passaient leurs vendredi, samedi et dimanche soir à secouer leurs reins dans les bals-pailote ainsi qu'à boissonner sans limites et qui, évidemment, se retrouvaient souvent en retard le lundi de beau matin, quand ils ne se présentaient pas carrément le lendemain.

Ce qui étonnait beaucoup Simao, c'était que monsieur Victor, en dépit de l'ampleur des trafics auxquels il s'adonnait, n'avait rien changé à sa vêtue ni à son mode de vie. Il continuait à déambuler en chemise et short-kaki plutôt élimés, comme le premier employé municipal venu et roulait en Renault bas de gamme dont il avait négligé de faire réparer l'aile arrière droite qu'un camion avait emboutie. Plus étonnant, il tenait la dragée haute au secrétaire de mairie, un quarteron pourtant passablement arrogant sous ses dehors affables. Simao avait vite saisi que les deux zouaves étaient emmanchés, qu'ils travaillaient bras-dans-bras, à en juger par les échos de leurs interminables conciliabules du samedi matin, dans le petit cagibi qui servait de bureau au contremaître. Ce dernier finissait toujours par élever la voix, par lancer des injuriées en créole, ce à quoi le secrétaire de mairie répondait, en français, par des plaidoiries presque suppliantes. Étonnant, vraiment ! se disait Simao. Comme aucun des employés municipaux n'avait l'audace de se mêler de ce qui ne le regardait pas, il ne sut jamais le fin mot de l'affaire. Manu Neurvad, qui était l'un des hommes à tout faire du quarteron, son commissionnaire, son espion, son rabatteur de chair féminine fraîche, son chauffeur occasionnel, avait lancé à Simao une sorte d'avertissement voilé :

— Quand La Personne fait ses affaires, tu dois fermer et tes oreilles et ton clapet, compère !

Décidément, ce mot passe-partout, « La Personne », recouvrait bien des identités, se dit Simao...

LA PANTHÈRE NOIRE

La cavale meurtrière de Simao Louis-Jérôme, qui se poursuit à l'heure où nous mettons sous presse, commence à révéler ses véritables motifs, selon des sources bien informées, proches de la gendarmerie. Il semblerait, en effet, qu'à sa sortie de prison, l'individu se soit présenté au domicile de son ex-patron, Victor Jeantôt, contremaître au service de maintenance de la mairie du chef-lieu, afin de récupérer la forte somme que celui-ci lui avait promise peu avant le retentissant procès qui, on s'en souvient, défraya la chronique locale, il y a sept ans de cela. Des enquêteurs ont retrouvé des tracts, rédigés à la main par le délinquant, dans le véhicule qu'il a abandonné avant-hier sur la route de Balata. On pouvait y lire :

« Victor Jeantôt chef voleur ! Maître trafiquant !

TU ME DOIS CINQ CENT MILLE FRANCS ! »

Nos lecteurs se souviennent sans doute aussi qu'une demi-douzaine d'employés municipaux, dont le sieur Jeantôt, avaient été arrêtés en mai 1973, puis traduits devant les tribunaux au motif de détournement de biens publics et qu'au cours de l'audience, Simao Louis-Jérôme avait blanchi ses collègues, proclamant être le seul et unique auteur de ces méfaits. Il avait alors écopé d'une lourde peine de prison tandis que le contremaître Victor Jeantôt avait été mis à pied pendant quatre mois par ses supérieurs hiérarchiques pour cause de négligence. Cette affaire fut vite oubliée jusqu'à la libération anticipée, il y a quinze jours, du sieur Simao Louis-Jérôme, pour bonne conduite. Ses gardiens ont témoigné à nouveau devant la presse de la docilité et du zèle dont il avait fait preuve tout au long de son incarcération.

De cet imbroglio, on ne peut retenir pour l'heure que six assassinats, quatre par balle et deux à l'arme blanche, dont ceux de notre très chère speakerine Gigi Laverdure et d'une innocente caissière de station-service au Lamentin, plusieurs vols de véhicule et l'incendie d'une résidence secondaire au Vert-Pré.

Quand s'arrêtera la folle dérive de Simao Louis-Jérôme ?

(Antilles-Matin, 24 mars 1978)

La Panthère noire sait pertinemment que ce chien-fer de monsieur Victor cache ses fesses. Il sait que le bougre est en proie à une peur-cacarelle. Flora, sa femme-concubine préférée, s'est agenouillée aux pieds de la

Panthère noire lorsque cette dernière a débarqué en pleine nuit dans sa case en tôle de Volga-Plage, quartier pouilleux implanté à même la mangrove et ses eaux fétides. Elle a déchiré l'en-haut de sa chemise de nuit et, têtée à l'air, elle l'a imploré d'épargner sa vie, invoquant ses cinq marmailles en bas âge, présentement chez leur grand-mère, à la campagne de Rivière-Salée, se livrant à tout un cirque – pleurs, gémissements, frappalements de coulpe, prières – qui l'a laissé de marbre. Sans lâcher mon fusil un seul instant, je l'ai retournée et me suis empalé brutalement en elle, la gamahuchant par-derrière, ce derrière bombé qu'elle aimait à rouler lorsqu'elle marchait, pour agacer les hommes. Flora a hurlé de douleur mais ne s'est pas débattue. Elle s'est mise à chigner comme une petite chienne abandonnée jusqu'à ce que le Nègre marron se retire d'elle, l'oblige à lui faire face, toujours agenouillée, et décharge son joui sur sa figure :

— Koté i yé ? (Il est où ?), a-t-il fait en dirigeant vers elle le canon de son arme.

Visiblement la femme-concubine de monsieur Victor ne le savait pas. La Panthère noire, prise de folie furieuse, a alors saccagé sa maisonnette à coups de crosse, indifférent à l'émoi que cela causait dans le voisinage qu'il calma d'ailleurs en six-quatre-deux. « C'est moi, la Panthère noire, que personne ne se mette en travers de mon chemin ! » Au-dehors, la fraîcheur de la nuit le surprit. La douceur qui imprégnait toute chose aussi. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas éprouvé ce sentiment d'harmonie avec la nature. Dans ta cellule, pendant toutes ces années, tu avais rêvé des champs de canne à sucre de Grand' Case, des ravines où levaient encore des pieds de cacao devenus sauvages, de l'eau diaphane de la rivière du Carbet où, enfant, tu t'amusais à faire des plongeurs acrobatiques. La nouvelle vie que tu avais menée à Fort-de-France ne hantait curieusement aucun de tes souvenirs. Sauf que de temps à autre, une haïssance débournée s'emparait de toi, jusqu'à te faire éclater les tempes, et que tu te mettais à tambouriner comme un épileptique sur les barreaux de ta cellule avec ta timbale en fer-blanc. L'En-ville n'était désormais pour toi qu'un vieux chien. Une salopeté ! L'En-ville avec son canal pestilentiel où, à la fin du jour, les femmes dévidaient, à la file, leurs pots de chambre. L'En-ville avec sa place de La Savane où trafiqueurs, putaines, vagabonds, joueurs de serbi et de quine, djobeurs et autres fainéantiseurs faisaient la loi, sauf au mitan de l'après-midi quand la mulâtraille et quelques Nègres fonctionnaires venaient y prendre le frais sous la protection de la maréchaussée et que, sous le kiosque à musique, un orchestre encravaté jouait du Mozart ou du Beethoven. L'En-ville avec sa mairie qui était, final de compte, pire qu'une plantation de canne à sucre puisque, comme le disait la parole, les Nègres y mangeaient désormais les Nègres.

Le Nègre marron se ressaisit et, repérant des ombres suspectes qui se déplaçaient au bout de la ruelle, tira plusieurs fois en l'air pour se faire respecter. Je suis le maître du quartier Volga-Plage ce soir et j'interdis à quiconque de mettre le nez dehors. Il y patrouilla deux heures durant, se perdant parfois dans le dédale de ses impasses boueuses, insultant les habitants qui avaient l'audace de garder un lampion allumé, canardant par jeu le bois vermoulu ou la tôle ondulée de leurs cases. Il éprouvait un sentiment d'invincibilité. N'avait-il pas exécuté à vue tous ceux qui, à sa sortie de geôle, avaient refusé de lui payer son dû ? Pourtant, le marché avait été conclu sur des bases claires : prévenu que deux inspecteurs s'apprêtaient à faire une descente dans le service de la maintenance, monsieur Victor avait rassemblé ses complices, révélant pour la première fois à Simao la vraie nature de tous ces mystérieux mouvements de matériaux qui agitaient les lieux chaque fin de semaine ainsi que les raisons des fréquents allers-retours sur le port. Le jeune Nègre du Carbet en était resté le bec coué. Il participait à son insu à un vaste trafic organisé qui ne lui avait jamais rapporté un sou ! Ces Nègres d'En-ville t'avaient ainsi berné, toi, le Nègre de campagne, le pauvre bougre descendu du Carbet dont le creux des orteils devait encore receler des chiques. Tu éprouvas davantage de colère envers ta propre personne qu'à l'endroit de tes collègues. Tu te traitas de tous les noms. Oui, tu ne méritais pas d'autre surnom que « Roi-couillon » comme on dit à la créole. Mais monsieur !

Victor sut se montrer persuasif. Manu aussi. Si tu acceptais de porter le chapeau, tu serais libéré assez vite – « pas plus de quatre ans ! », t'avait assuré le contremaître – et chacun d'entre eux te remettrait une somme identique afin de refaire ta vie. Une somme tout bonnement mirobolante : cinq cent mille francs. Avec un tel pactole, Simao, qui rêvait de musique et de pays espagnols, pourrait s'établir à Saint-Domingue ou à Caracas pour y mener une existence de M. Rothschild. Dans ces pays dénantis où avait cours le peso, il multiplierait en fait son avoir par quatre. Le Roi-couillon hésita un instant, calcula à toute vitesse dans sa tête, réalisa que son maigre salaire communal ne le mènerait jamais très loin, dût-il s'esquinter jusqu'à l'âge de la retraite, et finit par accepter l'offre de monsieur Victor et de ses sbires.

— Tu n'as que vingt-quatre ans sur ta tête, Simao, fit ce dernier, enfonçant le clou. Quand tu sortiras, tu seras au début de la trentaine et tu auras toute la vie devant toi.

La Panthère noire revivait ce soir-là, à Volga-Plage, tous les moments de cette longue journée au cours de

laquelle la police déboula au service de maintenance et mit les menottes à tout le monde. Il réentendit les questions de l'inspecteur, un jeune Blanc-France au visage peu amène, qui s'aidait d'un gradé noir en guise d'interprète bien que Simao s'efforçât de lui répondre dans l'idiome de Molière. Il vit à nouveau sa main tremblante signer sa déposition – ses aveux, en fait – et réentendit le bruit sec des cadenas qui se fermaient derrière son dos à mesure qu'il avançait dans les couloirs de la prison de Fort-de-France, endroit que le vulgum pecus appelait par euphémisme « le 118 rue Victor-Sévère^Z ». Alors une colère sans-manman s'empara de vous. Vous vous faisiez fort de débusquer ces chiens-fer de Manu et de monsieur Victor, les seuls qui avaient, pour l'instant, réussi à vous échapper. Le premier, cet escogriffe au teint bilieux et aux mâchoires chevalines, vous lui écrabouilliez la tête à coups de crosse avant de pisser sur sa cervelle. Quant au contremaître, vous lui aviez mijoté une punition du tonnerre de Dieu, la seule qui pût le faire regretter de vous avoir roulé dans la farine-manioc. Vous lui sectionneriez le braquemart et les génitoires à l'aide d'un rasoir !

Quand la Panthère noire arrive à la Simca bleue qu'il a volée la veille sur le parking de la Cité Dillon, il s'aperçoit qu'on a essayé de la faire démarrer en contact direct. Des fils pendouillent sous le volant. Il éclate d'un rire en échos qui se répercute dans la nuit et tire deux coups de fusil en direction d'une case à canot, perçant de part en part une embarcation qui porte le nom de La Désirée. Une brusque nostalgie l'envahit. Cela lui fait resonger à sa Rose-Émilie, la serveuse du bar à billard de la Croix-Mission avec laquelle il avait vécu une trop brève idylle et qui n'avait pas eu la patience d'attendre sa sortie de prison. Elle aussi avait été happée par la France comme des milliers de jeunesses de l'époque auxquelles un organisme d'émigration, le Bumidom, promettait monts et merveilles mais qui, hélas, pour certaines femmes se transforma en arpentage, tarifé, des boulevards Barbés et Strasbourg-Saint-Denis. Le patron du bar avait haussé les épaules lorsque le Nègre marron l'avait interrogé : Rose-Émilie n'avait plus donné signe de vie depuis lors. Quant à sa famille, il ne la connaissait tout simplement pas vu que celle-ci habitait une lointaine commune du Sud. Le Vauclin ou Anses d'Arlets, il avait oublié. L'homme n'avait même pas reconnu celui qui, pendant des années, qu'il pleuve ou qu'il vente, était venu chercher sa serveuse à la fin de sa journée de travail, sur le coup de 2 heures du matin. Simao avait pensé à cet instant-là qu'il avait dû sérieusement vieillir puisque seul un chapeau, certes enfoncé jusqu'aux oreilles, servait à le dissimuler. Oui, vous aviez abîmé son corps à la geôle pendant que ces salauds de monsieur Victor et de Manu doucinaient leur vie ! C'est en entendant cette réponse sèche – « elle s'est échappée là-bas ! » – que vous aviez cessé d'être Simao, le gentil citoyen Louis-Jérôme, pour vous transformer en Panthère noire, la bête sauvage qui désormais consacrerait le peu de temps qui lui restait à passer sur cette terre (car vous ne vous faisiez aucune illusion sur la fin de votre histoire) à démantibuler chacun de ceux qui vous avaient trahi. Démantibuler, c'était le mot qui convenait ! Tous ces Nègres sans aveu, ces raclures d'humanité qui n'avaient aucun respect pour la parole donnée. Et aussi ces gendarmes blancs qui n'avaient aucun droit de vous pourchasser pour une raison qui vous paraissait irréfutable : ils n'étaient pas dans leur pays. Vous les démantibuleriez un à un et ensuite, vous enfonceriez le canon de votre arme dans votre bouche et appuieriez sur la gâchette sans faiblir.

RUMEURS INFONDÉES

Chers téléspectateurs, nous recevons ce soir le colonel Charles-Henri Monfort, patron de la gendarmerie de la Martinique, à propos de la cavale de ce dangereux criminel qui, depuis trois semaines, trouble l'existence paisible de notre chère île.

Présentatrice : Colonel Monfort, bonsoir. Y a-t-il du nouveau concernant la Panthère noire ?

Colonel Monfort : Tout d'abord, je souhaiterais qu'on cesse de faire le jeu de cet individu en l'affublant de ce surnom pompeux. Simao Louis-Jérôme, pour l'appeler par son nom, n'est qu'un vulgaire délinquant qui vient de purger une peine de cinq ans d'emprisonnement pour avoir organisé un trafic de matériaux à la mairie du chef-lieu et rien d'autre ! Je m'étonne donc que certains cherchent à en faire une sorte de héros.

Présentatrice : Il n'en reste pas moins, colonel, que jusqu'à l'heure où nous parlons, les forces de l'ordre se sont montrées incapables de l'intercepter...

Colonel Monfort : Cet individu bénéficie de complicités ici et là. C'est évident ! Il est impensable d'imaginer qu'il puisse se déplacer en toute impunité à travers le territoire de la Martinique, territoire exigü comme chacun sait, sans que des êtres faussement charitables rte lui prêtent main forte. Il faut que ces personnes sachent

qu'elles encouraient des peines sévères au cas où leur complicité avec Simao Louis-Jérôme en viendrait à être établie. De toutes façons, il n'ira pas bien loin ! Le temps travaille pour nous.

Présentatrice : Dans l'un des tracts qu'il a abandonnés sur la voie publique, il s'est déclaré « défenseur de tous les Nègres exploités de l'Univers », je cite, qu'en pensez-vous, colonel ?

Colonel Monfort : À la Martinique, il n'y a ni Noirs ni Blancs que je sache, mais des citoyens français tous égaux devant la loi. Moi, natif de la Charente, je réponds à vos questions exactement comme je l'aurais fait avec n'importe quel journaliste de l'Hexagone. Simao Louis-Jérôme essaie de jouer la carte raciale dans le but de faire oublier ses forfaits. Je rappelle à vos téléspectateurs qu'il a déjà six homicides à son actif ainsi que deux blessés graves. Ses malheureuses victimes sont des Noirs comme lui, s'il faut reprendre sa propre terminologie. Je lance donc un appel pressant à la population martiniquaise : que toute personne qui l'aurait aperçu se mette en rapport sur-le-champ avec la gendarmerie la plus proche.

Présentatrice : Mon colonel, espérons que cet appel sera entendu ! Je vous remercie... Et maintenant, chers téléspectateurs, passons aux nouvelles sportives...

(Journal de Télé-Martinique, 12 juillet 1978)

La Panthère noire n'a pas correctement mangé depuis deux jours. Au Lamentin, à Macouba, au Robert, partout où elle a drivaillé sans répit telle une mangouste, il a suffi qu'elle cogne à la première porte rencontrée pour se voir offrir qui un bout de pain, qui un plat de riz agrémenté de viande de cochon salé, qui une bouteille de rhum entamée. Certains s'exécutaient en tremblant ; d'autres, plus nombreux, lui montraient une sympathie muette. Or, voici qu'ici-là, au beau mitan de l'En-ville, dans ce Fort-de-France qu'elle avait tant aimé autrefois, les choses prenaient une tournure diamétralement opposée. Les gens se barricadaient chez eux et refusaient de lui ouvrir en dépit de ses sommations et des coups de feu que, parfois, elle tirait en l'air. Éteignant prestement radio ou télévision, ils se réfugiaient à l'intérieur de leur maison, attendant qu'elle se lasse et s'en aille. J'avais beau hurler « C'est moi, la Panthère noire, le combattant de votre cause à tous ! », je n'obtenais pas une miette de réponse. J'avais dû forcer la devanture d'une boutique du quartier Eaux-Découpées, à coups de crosse, pour pouvoir m'emparer d'un pain et d'une boîte de fromages La Vache qui rit. Là, je m'étais assis à même le trottoir et avais dégusté ce frugal repas sous le regard incrédule ou apeuré des passants. Nègresses qui s'en allaient louer leurs bras à la journée dans les riches familles mulâtres du mitan de l'En-ville, ou alors dans les richissimes familles blanches créoles de la Route-Didier, fief de la caste supérieure ; dockers au bras épais, au visage fermé, vêtus de toile-kaki, qui portaient leur manger du midi dans des gamelles ; jeunes gens désœuvrés qui descendaient voir ce qu'ils pourraient bien grappiller sur la place de La Savane ; vieux-corps drapés dans une dignité sans faille qui s'épuisaient à faire une énième démarche administrative afin de toucher leur pension ou quelque autre allocation. Toute une humanité à laquelle Simao n'avait, avant son incarcération cinq ans plus tôt, jamais prêté la moindre attention et qui présentement lui semblait pitoyable, voire sordide. Il s'en voulait d'avoir inscrit sur les tracts qu'il avait abandonnés ici et là :

LA PANTHÈRE NOIRE, DÉFENSEUR DE LA RACE
DES OPPRIMÉS ET DES FILS D'ESCLAVES

Non, il ne se voulait plus le représentant de cette chiennaille ! Il n'avait rien à voir avec ces faces résignées, veules, laides à faire peur parfois. Ces faces d'hommes et de femmes ensouchés dans une déveine éternelle et nullement étonnés de l'être. Ces faces d'esclaves sans chaînes visibles ! Alors pris d'une rage subite, il pénètre à nouveau dans la boutique, terrifiant la propriétaire, femme d'âge mûr qui souffre d'éléphantiasis à une jambe, et se rue sur les boîtes de sardines à l'huile, les paquets de cigarettes à bout filtre, les bouteilles de rhum qu'il entreprend de fracasser sur le sol. Bravache, il se tourne vers la boutiquière statufiée et lui demande :

— Es ou sav ki moun man yé ? (Sais-tu qui je suis ?)

Elle fait « oui » du chef, le reste du corps toujours parfaitement immobile. Le fugitif y voit une invite à continuer : il débouchonne du Martini, éventre une caisse de biscuits secs, se sert avec les doigts dans le fait-tout de chélou qu'elle a préparé pour le repas de midi des travailleurs du quartier, tout en s'envoyant, à intervalles réguliers, et au goulot, des coups de rhum à 55°. Le plus raide, oui ! Le rhum Courville. Je ris d'une bonne qualité de rire de ce saccage. Je ris de la vie, de ma vie qui avait si absurdement bifurqué du jour où j'avais abandonné ma charrette à bras de djobeur pour ce boulot prétendument honorable d'employé municipal. D'ailleurs, peut-être même mon malheur a-t-il commencé bien avant cet épisode, dès l'instant, en fait, où j'avais fait le choix d'abandonner la pêche dans ma commune natale du Carbet pour descendre dans l'En-ville, une main devant-une main derrière. Funeste décision, oui ! Pourtant ma vieille mère m'avait prévenu : complot

de Nègres, ça ne tient jamais ; le Nègre est en déveine depuis l'arche de Noé ; aide un Nègre et aussitôt il voudra te défier à la course ; le Nègre est la dernière des races après les crapauds ladres et patati et patata. Elle avait eu bien raison ! Pourtant, à la geôle, j'avais fait la connaissance de Félix, un révolutionnaire qui purgeait une peine de huit mois pour avoir voltigé un cocktail Molotov sur un car de gardes-mobiles au cours d'une grève des ouvriers dockers. Il avait fait des études de philosophie en France, à l'université de Bordeaux, avait vécu en Algérie, puis au Sénégal, avant de rentrer au pays pour ouvrir une imprimerie artisanale qui vivotait (c'était là sa propre expression) de l'impression de tracts et de journaux militants. Il m'a tout expliqué : la Traite, l'esclavage, le colonialisme, Aimé Césaire, Frantz Fanon, les guerres d'Indochine et d'Algérie, Malcolm X et les Black Panthers. J'ai réappris à lire avec son aide, mais son « petit jeu » avait fini par être repéré. Le chef des matons l'avait placé dans une cellule isolée pour finir sa peine tandis que la bibliothèque fut fermée pour travaux durant presque une année. J'avais, fort heureusement, eu le temps de m'imprégner d'une bonne moitié des Damnés de la terre de Fanon et j'en avais même appris certaines phrases par cœur. Au sortir de la geôle, j'étais convaincu que la Martinique n'était pas cette bonne vieille province française égarée sous les Tropiques qu'on avait toujours voulu nous faire croire, mais au contraire une nation opprimée, une nation du tiers-monde. J'aimais ce mot, je l'adorais même : tiers-monde. Il avait en lui une force secrète, quelque chose d'indéracinable et de tragique tout à la fois qui m'exaltait. Je n'avais qu'une idée en tête : rejoindre le groupe politique que dirigeait Félix et me mettre au service de la Révolution en marche des peuples sud-américains, africains et asiatiques. Vivre redevenait pour moi une belle chose.

ÉMEUTE AU QUARTIER RENÉVILLE

Hier après-midi, de violents affrontements ont opposé les forces de l'ordre à une bande de jeunes émeutiers déchaînés suite à l'arrestation du dangereux malfaiteur ; Simao Louis-Jérôme. En effet, ce dernier ; que tout le monde pensait caché dans le Nord, y avait agressé une innocente boutiquière, Man Célimène, afin de se ravitailler, non sans avoir au préalable terrorisé les habitants de l'endroit en tirant force coups de feu en tous sens. Selon les premiers éléments de l'enquête, il semblerait que cet individu n'était plus en possession de toutes ses facultés mentales et qu'il tenait des discours incohérents depuis plusieurs heures. Il est à noter que personne n'a eu le réflexe citoyen d'en avertir la police ou la gendarmerie et n'eût été le courage extraordinaire de Man Célimène, la soi-disant Panthère noire courrait encore. Courage qu'elle a payé fort cher puisqu'une fois que le délinquant eut été abattu, sa boutique a littéralement été mise à sac et incendiée. Doit-on penser que la population de ce pourtant réputé paisible quartier qu'est Renéville ait éprouvé de la sympathie pour un individu dont les mains sont tachées du sang d'une bonne demi-douzaine de citoyens innocents ? Il faut rappeler que Simao Louis-Jérôme s'est opposé pendant plus de quarante minutes à l'assaut des forces de l'ordre et qu'il a vidé trois chargeurs avant de tenter de se suicider en se tirant une balle en plein cœur. Transporté dans un état jugé critique à l'hôpital Clarac, ses jours ne seraient plus en danger. Il faut se féliciter de la fin heureuse de cette cavale sanglante.

(Antilles-Matin, 21 juillet 1978)

Le local du Mouvement révolutionnaire socialiste est fermé raide-et-dur. Simao a beau attendre jusqu'à midi sur le trottoir trop étroit de la rue Gabriel-Péri, ce qui lui vaut des réflexions agacées de certains passants, pas l'ombre du camarade Félix ni d'un quelconque militant ! Après cinq ans de geôle, l'ex-aide-magasinier ne sait pas encore trop comment occuper son temps ou plus exactement user de sa liberté toute neuve. Jusqu'au dernier moment, il n'avait pas cru à cette histoire de remise de peine pour bonne conduite que son avocat s'était fait fort de lui obtenir. Bien que commis d'office, celui-ci l'avait défendu de toute son énergie lors du procès et ne l'avait jamais abandonné depuis lors. Ils avaient un point commun, celui d'être des fils de dissidents. Leurs pères avaient rejoint les Forces françaises libres à l'île de la Dominique et de là, avaient été transportés à Fort Dix, aux États-Unis, où ils avaient reçu un entraînement militaire avant d'être envoyés dans cette Afrique du Nord à partir de laquelle ils participèrent à la reconquête du territoire français. Simao et son avocat étaient des orphelins de guerre. Simplement, la famille du second comptait une longue lignée d'instituteurs du côté paternel et de moyens commerçants du côté maternel. Je me souviens qu'il me visitait régulièrement bien que rien ne l'y obligeât et qu'il m'avait demandé instamment de me méfier des idées

« subversives » du camarade Félix. Je m'en voulais de ne même pas m'être rendu à son cabinet du centre-ville alors que j'avais été élargi depuis bientôt trois semaines. N'était-ce pas la toute première personne que j'aurais dû remercier ? En fait, il m'avait aussi mis en garde contre mes anciens collègues de la mairie car, comme tout un chacun, il avait compris que j'avais accepté d'endosser la responsabilité des vols perpétrés au service de maintenance contre une récompense quelconque.

— Ils ne vous connaîtront plus..., m'avait-il glissé un jour, l'air de rien. Chez nous, vous le savez bien, la malignité publique ne connaît pas de bornes. À votre place, je reviendrais sur le Carbet ou alors j'émigrerais en France...

Vous n'aviez pas prêté attention à ce conseil venant pourtant d'un homme ô combien avisé. Un reste de naïveté campagnarde vous avait fait croire que chacun de vos cinq comparses vous verserait sur-le-champ la somme promise et que Rose-Émilie, qui vous avait patiemment attendu derrière le comptoir du bar à billard de la Croix-Mission, vous ferait un accueil triomphal. Maintenant, vous voici un homme perdu ! Un homme rejeté tant par sa communauté que par le monde des Blancs. Un zombi égaré en pleine lumière, quoi ! La Panthère noire, pff ! Le défenseur de la race noire, le Nègre marron moderne, tout ça c'étaient des paroles en l'air, du bluff. Et ce Félix qui demeurait introuvable. Et ce local qui semblait avoir été déserté depuis des lustres. Vous vous asseyez sur le trottoir, les pieds trempant dans l'eau fétide du caniveau. Des heures et des heures à attendre. À espérer. En vain ! Sur les 5 heures de l'après-midi, un gros type noir, à la taille élancée, avec des poches sous les yeux, s'amène, un lourd dossier sous le bras. Il ouvre le local sans vous accorder la moindre attention. Pas de doute ! C'est Bèbert Bagot, l'idéologue du Mouvement dont vous avait si souvent parlé le camarade Félix, le courageux militant qui trouvait le temps de se battre aux côtés de travailleurs exploités tout en présentant le concours de l'agrégation chaque année depuis bientôt neuf ans. La Panthère noire s'approche timidement de l'unique fenêtre que le bougre vient d'entrebâiller. Il a actionné un ventilateur qui brasse des bouffées d'air chaud et confiné.

— Sa ou lé ? (Qu'est-ce que tu veux ?) lui fait Bèbert avec une voix désagréable, le nez déjà plongé dans son dossier.

Le Nègre marron ne répond pas, interloqué qu'il est. Pourtant, il n'arrive pas à décoller de la rambarde de la fenêtre où il s'est à moitié accoudé. Quelque chose le fige sur place, le fixe même. Comme si un malin génie s'était employé à coller ses espadrilles en plastique à même le ciment lézardé du trottoir. Bèbert surligne son dossier, y griffonne des choses, marmonne dans sa maigre barbe, se gratte les oreilles avec son crayon. Derrière lui, au mur, je reconnais deux posters : ceux de Trotski et de Che Guevara, le premier un peu fané, l'autre bardé de slogans en espagnol. Tout au fond de l'unique pièce du local : deux étagères, qui montent jusqu'au plafond, croulant sous des tonnes de journaux, de tracts, de banderoles et de livres. L'idéologue émerge de sa lecture et se rend compte que je suis toujours là, moi, l'intrus, le clochard que je dois être à ses yeux. Il me lance un coup d'œil un peu ahuri et braille, tout en se levant et en farfouillant dans sa poche :

— Mi di fwan pou pwan an kout wonm épi fouté mwen lapé, ou tann ! (Tiens, attrape dix balles pour t'acheter un verre de rhum et fous-moi la paix, d'accord ?)

Vous décidez de repartir et remontez le boulevard de La Levée à grandes enjambées, mais sans prendre la précaution de dissimuler votre fusil. On s'écarte de vous dans de grands cris d'effroi. On vous reconnaît ! Certains vous applaudissent, vous envoient des encouragements ; d'autres, beaucoup plus nombreux, vous accablent d'abominations de toutes sortes avant de prendre la discampette. Le monde autour de vous est trop beau. Les frondaisons des manguiers centenaires servent de collerette à cette ligne droite dont l'asphalte surchauffé invente des mirages. Une sensation d'irréel. D'invulnérabilité.

Je suis, je serai le dernier Nègre marron d'ici-là...

Au Pays-Martinique, depuis le temps de l'esclavage, le Nègre n'a jamais cessé de « marronner », d'échapper à ses fers, solides ou immatériels, en gagnant les grands bois, les quartiers plébéiens ou même les îles avoisinantes. Cimon est l'un d'eux. Débarqué d'Afrique-Guinée au XVII^e siècle, fouetté au XVIII^e dans la géhenne des plantations, gagné au XIX^e par la fièvre de l'abolition puis au XX^e par celle des « grèves marchantes »...

Affamé de nostalgie, de liberté, de vengeance ou simplement d'ignome, Simon est la proie de rêves insensés : retourner au Pays d'Avant, assassiner son maître, s'évader vers d'autres Antilles, préparer l'avènement de la classe ouvrière, voire détruire le pays entier. Mais qui entend son cri, consigné dans nul registre ou cahier de doléance ?

À l'écoute de son âme errante, confinée dans une île-prison, Raphaël Confiant prête au Nègre marron son verbe âpre et mélancolique. Cette fable tragique a la saveur d'un mythe, celui de la création d'un monde : l'univers créole de la Martinique d'hier et d'aujourd'hui.

Né en 1951 à la Martinique, l'un des chefs de l'île du mouvement littéraire de la Créolité avec Patrick Chamoiseau et Jean Bernabé, Raphaël Confiant a d'abord publié des textes en langue créole, avant de rencontrer le succès avec ses romans en français, parus notamment aux éditions Grasset (Le Nègre et l'Amiral, prix Antigone 1988 ; Eau de Café, prix Novembre 1991) et au Mercure de France (Adèle et la Pacotilleuse, 2005). Les éditions Écriture ont publié sa « trilogie sucrière » (Commandeur du sucre, Régisseur du rhum et La Dissidence), ainsi qu'une version mise à jour de son essai-manifeste, Aimé Césaire, une traversée paradoxale du siècle (2006).

1

Commentaire (intempestif) de l'Omniscient : ce n'est pas nous qui parlons la langue, c'est la langue qui parle en nous. Elle se tient coite, invisible, immense, dans les plis de notre mémoire et surgit dans l'imprémedité. Elle nous interdit toute fantaisie car chaque fois, elle énonce, implacable, notre vérité vraie. La langue ne ment jamais, c'est notre langage qui affectionne les calembredaines. Quand nous nous retrouvons soudain privés de la première, la seconde risque de se muer en babil ou en folie pure. Alors, une nouvelle langue se dépêche et s'invente en nous, oxygène admirable.

2

Commentaire (toujours ébahi) de l'Omniscient : dès les premiers temps de l'esclavage et tout au long de celui-ci, il y eut des Nègres libres. Libres sans avoir jamais marronné ! Soit qu'ils aient bénéficié des largesses testamentaires d'un maître reconnaissant, soit qu'ils aient réussi à économiser sou par sou pour se racheter, autorisés qu'ils étaient parfois à vendre les fruits de leurs jardins du samedi. Mais comment survivre dans les interstices d'un monde si-tellement cloisonné ? Chaque jour, chaque pas, chaque morceau de parole devait recéler son lot de chausse-trappes. Il a fallu sans doute bâtir toute une science du faufilement...

4

Commentaire (mélancolique) de l'Omniscient : aucun peuple ne disparaît jamais. Simplement, il passe de l'autre côté du monde – il enjambe la barrière, disent les Anciens –, nous laissant des traces, des roches gravées, des bribes de récits mythiques. Le peuple caraïbe persiste dans l'ineffable ou dans l'impalpable. C'est comme chacun veut. Il dure dans l'invisible, y maintenant tout un poids d'odeurs secrètes que nous hésitons à déchiffrer. Bien que nous ne soyons point coupables, nous ne craignons rien tant que d'accepter tant et tellement d'héritage.

5

Commentaire (réparateur) de l'Auteur. L'homme fut etcetera de fois plus grand et visionnaire que l'image divinisée, et somme toute idiote, qui lui fut dressée après sa mort par les fils et les petits-fils d'esclaves le laisse entendre. D'abord et pour un, il énonça que Nègres et Blancs, créoles qu'ils avaient fini tous par devenir, se devaient de trouver, à terme, une manière d'accordaille afin que le pays puisse désormais aller de l'avant sans fracas ni destructions inutiles. Ensuite et pour deux, qu'il convenait que ce même pays aurait grand intérêt à prendre place comme l'un des grains de ce chapelet d'îles qui s'égrène depuis la pointe de la Floride jusqu'à l'embouchure de l'Orénoque afin de constituer une vaste fédération. Honneur et respect donc sur la tête de ce bougre-là, oui !

6

Commentaire (intempestif) de l'Omniscient : il faut savoir que la grosse moustache du camarade Estaline et son regard inflexible ont orné bien des cases. Pour dissimuler les trous ou les moisissures de leurs parois, il était très habituel d'y apposer des photos d'actrices découpées avec soin dans des journaux d'En-France, surtout les journaux d'amour qu'affectionnait la gent féminine. Ainsi, la douceur côtoyait la férocité...

7

Note de l'Omniscient : on dit que l'endroit résonne encore, certaines nuits de lune claire, des cris d'effroi de l'Indien-Couli Painaman, qui fut le dernier Martiniquais à être conduit à la guillotine, à la fin des années 50. Entre le moment de la sentence et celui de l'exécution, les autorités laissèrent, par exprès, s'écouler deux bonnes semaines, ceci dans le but d'édifier le bon peuple et d'effrayer les criminels en puissance. Du coup, le trottoir qui longeait la prison fut très longtemps déserté...